



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

THE  
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

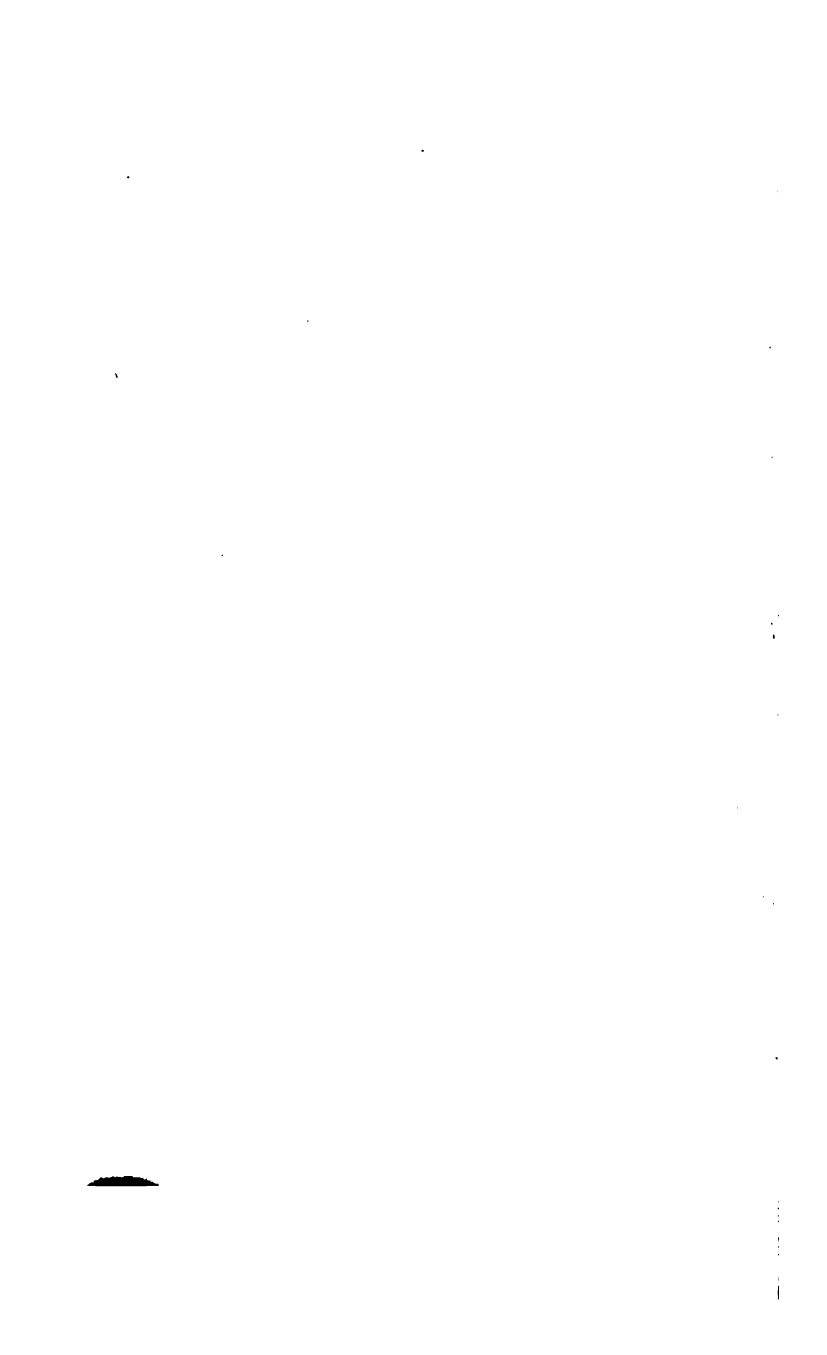
\* \* \*

PRESENTED BY  
THE ESTATE OF  
WM. ANDREW McANDREW  
AUGUST, 1942

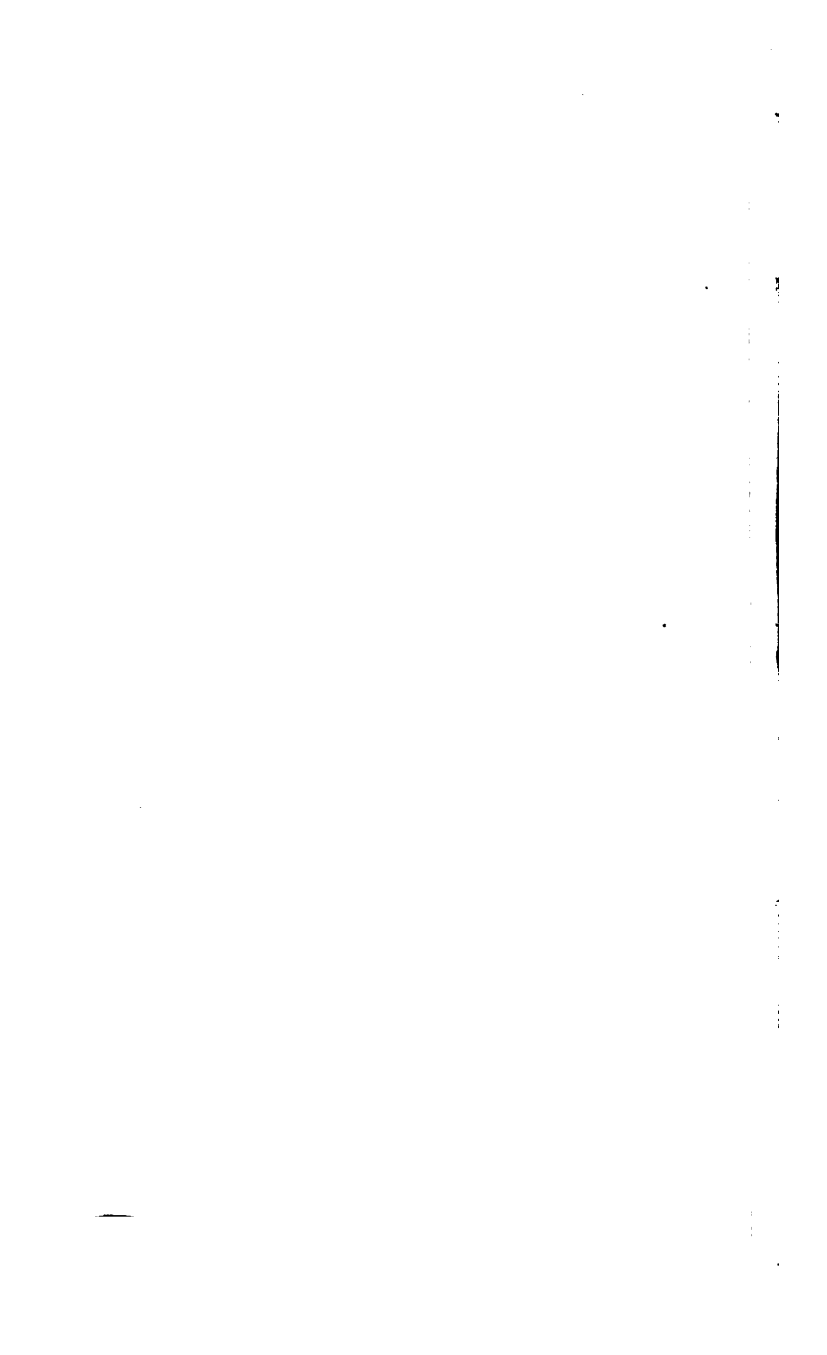
F A 12

12/21/11









1

**BÉAUTÉS**  
**HISTORIQUES**  
**DE LA MAISON**  
**D'AUTRICHE.**

FA







Ceux qui ont peur peuvent se retirer.



Mourons tous pour notre Roi Marie Therese!!!

**BEAUTÉS**  
**HISTORIQUES**  
**DE LA MAISON**  
**D'AUTRICHE,**

**OU**

**TRAITS de Courage, de Grandeur d'Ame, de Bienfaisance ;**  
**Réponses sublimes, Reparties ingénieuses des Souverains**  
**qui ont régné sur les États héréditaires, depuis Rodolphe**  
**de Hapsbourg jusqu'à ce jour ; accompagnés des Notices**  
**et Anecdotes sur les plus grands Capitaines qui ont été**  
**placés à la tête des Armées impériales ;**

**A L'USAGE DE LA JEUNESSE.**

**PAR RENÉ PÉRIN.**

**TOME SECOND. == ORNÉ DE FIGURES.**

**PARIS,**  
**DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.**  
**1811.**

**T. 2**



THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY

**209030B**

ASIOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS

B

1942

L

# BEAUTÉS HISTORIQUES

DE

## LA MAISON D'AUTRICHE.



### FERDINAND II.

**F**ERDINAND II, né en 1578, à Gratz, capitale de la Stirie, était fils de l'archiduc Charles d'Autriche, et de Marie, princesse de Bavière. A la mort de son père, il fut mis sous la tutelle d'Ernest et de Maximilien, ses cousins, qui tous deux pratiquaient la religion catholique, et il acheva ses études à Ingolstadt sous la direction des jésuites, dont il adopta les principes : aussi montra-t-il, dès qu'il put le faire avec quelque succès, toute sa haine contre les protestans. Décidé à exterminer l'hérésie dans ses états, lorsqu'il prit le gouvernement en Stirie et qu'il fut sacré par Clément VIII, il fit ordonner à tous les

religionnaires de sortir des terres de sa domination , rendit les églises aux catholiques , et ne laissa pas aux protestans un temple où ils pussent exercer librement leur culte.

Déclaré successeur de Mathias , le 1.<sup>er</sup> juillet 1618 , et couronné à Presbourg , rien ne s'opposant à ce qu'il fût salué du nom de roi des Romains , l'Allemagne ne songeait pas à lui susciter plus d'obstacles que la Bohême et la Hongrie ; mais son autorité fut limitée jusqu'à la mort de Mathias.

A cette époque , réunissant à la couronne de Bohême et de Hongrie la souveraineté de l'Autriche , il sollicita la couronne impériale ; tout enfin lui faisait présager un heureux succès ; mais il ne devait pas jouir en paix de tant d'états , et sa faible autorité était menacée , attaquée de toutes parts.

Jetait-il les yeux sur l'Allemagne , il voyait le parti protestant déclaré contre lui ; la Bohême , la Silésie , la Lusace , la Hongrie , les religionnaires de Stirie , ceux de la Haute et de

la Basse Autriche étaient tous animés du même esprit. Un mécontentement général semblait annoncer un affreux orage : il ne tarda pas à éclater ; car le comte Thurn (1),

(1) Mathias Henri , comte de Thurn , issu d'une famille illustre , naquit à Goritz. Sectateur de Luther et possesseur de grands biens en Bohême , il y avait transféré sa résidence. Les services nombreux et signalés qu'il avait rendus dans la guerre contre les Turcs , lui avaient fait une réputation brillante ; et son ardeur à défendre les immunités de ses concitoyens lui avait concilié leur estime et leur affection : on allait même jusqu'à attribuer la publication de l'édit royal aux efforts qu'il avait faits pendant la dernière partie du règne de Rodolphe II. Le crédit dont il jouissait avait engagé à lui confier , comme burgrave de Carlsstein , la garde des ornemens royaux. Plein de libéralité et d'affabilité , éloquent , intrépide , insinuant , il avait toutes les qualités nécessaires pour faire un chef de parti. A ces qualités il joignait de grands talens militaires , un courage à toute épreuve , une hardiesse sans exemple , et surtout une grande connaissance des hommes et de la manière de les conduire. Né au

tandis que Mansfeld se tenait près de Budweiss pour épier les moindres mouvemens de Bucquoy, pénétra dans la Moravie. Au bruit de sa marche tout le monde se déclara pour lui ; la capitale lui ouvrit ses portes et lui rendit l'autorité suprême ; les

milieu des troubles civils , il les aimait , il savait les alimenter , les exciter ; enfin un tel homme devait sauver son pays ou le perdre , être la gloire ou l'exécration de son siècle.

Dépouillé par Ferdinand du burgraviat de Carlsstein , il en devint plus cher au peuple , qui ne vit en lui qu'une victime de son dévouement pour son parti. L'estime et l'amour public l'environnèrent davantage : dès ce moment , le comte , aussi habile à profiter des circonstances qu'à les faire marcher , ne s'occupa plus que des moyens de préparer , d'assurer sa vengeance et de satisfaire son ambition : le nombre de ses partisans augmentait chaque jour dans la Bohême ; et les mécontents d'Autriche , de Hongrie , ainsi que les membres de l'union protestante de l'empire , avec lesquels il avait des relations suivies , étaient toujours prêts à seconder ses projets.

protestans rentrèrent à l'instant dans tous leurs droits. Le comte, qui voyait ses forces s'accroître chaque jour, dirigea sa marche sur la Haute-Autriche, et, ne trouvant plus d'obstacles, s'avança jusqu'aux portes de Vienne. Le manque d'artillerie l'empêchant de commencer le siège, il se contenta de répandre ses troupes dans les faubourgs et de faire le blocus de la place, comptant, au moyen des intelligences qu'il s'était ménagées dans l'intérieur, se rendre maître de la ville et de la personne de Ferdinand, sans coup férir.

Le roi n'avait aucun espoir de salut. Il ne lui était pas permis de compter sur les plus faibles secours. Ses propositions avaient été rejetées par les habitans de la Haute-Autriche avec autant de dédain que par les Bohémiens; les catholiques ne pouvaient rien obtenir en faveur de leur monarque; toute communication était coupée à Dampierre et à Bucquoy, généraux de Ferdinand; la garnison de la ville, ne rece-

vant aucune solde et manquant de vivres, ne pouvait faire une longue résistance, ni apporter un grand zèle à la défense de la place; les alliés de Ferdinand (1) étaient trop éloignés pour venir tenter sa délivrance.

La perte de Vienne entraînait la perte de l'Autriche et de la couronne impériale. Dans cette extrémité, il fit partir sa famille pour le Tirol, et voyant que toute retraite lui était coupée, sans se laisser abattre par le malheur, il résolut de se défendre jusqu'à la mort. Dans ce moment, la religion vint à son secours, il se mit à genoux, adressa sa prière à Dieu, et fut plus tranquille.

A peine eut-il achevé d'implorer l'Éternel, que Barthélemi Valérius entra dans son cabinet pour lui porter quelques consolations. « Mon ami, lui dit Ferdinand, j'ai réfléchi sur les dangers qui me menacent au dehors et au dedans. L'ennemi étant dans

(1) Les rois d'Espagne et de Pologne.

les faubourgs, et les protestans complotant ma ruine, j'ai demandé à Dieu le secours que je ne puis attendre des hommes. J'ai dit à mon Sauveur : Seigneur Jésus-Christ, vous, le rédempteur des humains, qui connaissez le fond des cœurs, vous savez que je cherche votre gloire et non la mienne. Si c'est votre volonté que je sois vaincu par mes ennemis, que je devienne le jouet et le mépris de tous, je boirai ce calice amer; que votre volonté soit faite! J'eus à peine prononcé ces paroles, que je sentis l'espoir renaître en mon sein; et que je fus intimement persuadé que Dieu ferait échouer les projets de mes ennemis (1) ».

Résolu à s'ensevelir sous les ruines de son palais, plutôt que de tomber entre les mains de ses ennemis, il rejetait tous les conseils timides qu'on osait lui donner, et persistait à vouloir braver la fureur du peuple.

Cependant le danger devenait à chaque

(1) *Hist. de la Mais. d'Aut.*



minute plus pressant, le canon battait en brèche les murs du palais, le monarque entendait de tous côtés retentir ces cris terribles : « Renfermons-le dans un cloître, faisons instruire ses enfans dans la religion protestante, et passons au fil de l'épée ses odieux conseillers (1) : »

Déjà des protestans membres des états s'étaient introduits dans la chambre de Ferdinand pour l'accabler de reproches, et lui demander de les laisser se réunir aux insurgens, quand un renfort pénétra dans la place et força les assiégeans à quitter leur position, à battre en retraite, mais non pas à déposer les armes.

Alors tout changea : les amis de Ferdinand semèrent adroitement le bruit que de nouvelles troupes s'approchaient. Les factieux prirent la fuite ou gardèrent le silence. Les sujets fidèles, que la terreur avait forcés de rester neutres, revolèrent auprès de leur

(1) *Hist. de la Mais. d'Aut.*

souverain ; les étudiants, les bourgeois prirent les armes ; la crainte fit place à la sécurité, et le comte de Thurn se vit contraint d'abandonner le blocus de Vienne, pour joindre l'armée de Mansfeld, qui venait d'être mise en déroute.

Ferdinand fut à peine échappé à un si grand péril, qu'il quitta l'Autriche pour aller solliciter la couronne impériale, sans laquelle il ne lui était pas permis de rentrer dans l'entière possession de ses états. Les catholiques, d'après le refus du duc de Bavière, devaient nécessairement fixer leur choix sur lui ; l'attachement du duc de Saxe pour la maison d'Autriche, attachement véritable puisqu'il lui avait fait refuser l'empire que lui offrait l'électeur palatin, était plus vif que jamais. Frédéric ne pouvait compter sur aucuns secours. Jacques I.<sup>er</sup> ne voulait point mécontenter la cour de Madrid ; la guerre était déclarée entre le Danemarck et la Suède ; des discordes intestines déchiraient les Provinces-

Excité par le prince Maurice et le duc de Bouillon , qui désiraient ardemment voir monter sur le trône un neveu dont ils auraient pu espérer de grands avantages , l'électeur refusa de se rendre aux raisons du roi qui, voyant ses avis dédaignés, protesta qu'il n'assisterait l'électeur ni en hommes ni en argent, dans une entreprise si téméraire. Le comte palatin écrivit à l'électeur de Saxe, pour savoir ce qu'il pensait de son élection. La réponse ne lui ayant pas été favorable, il s'adressa aux autres princes et aux états assemblés à Rottenbourg , qui lui conseillèrent d'accepter la couronne autant pour les intérêts de sa maison que pour ceux de la religion protestante. Le clergé calviniste lui représenta que Dieu même avait dicté le choix des électeurs. Son épouse, issue d'une maison royale, se voyait avec peine la femme d'un simple électeur. Comment aurait-il pu résister à tant de séductions? Cependant on prétend qu'il ne signa l'acte de

son élection qu'en tremblant et les larmes aux yeux.

Ayant choisi le duc de Deux-Ponts pour gouverner l'électorat en son absence, Frédéric, accompagné de son épouse et de ses enfans, se rendit en Bohême et fut couronné , à Prague , par l'administrateur Calixtin , sur le refus de l'archevêque qui ne crut pas devoir quitter sa retraite pour sacrer un roi qu'il n'avait pas voulu élire.

Venise fut la première puissance qui donna à Frédéric la qualité de roi de Bohême. Bethlém Gabor , prince de Transilvanie , suivit de près l'exemple de cette république. Il était allié des états de Bohême , et cherchait une occasion favorable de s'emparer de la Hongrie septentrionale. Appelé par les protestans , il s'était rendu maître de Cassovie , de Tirnau , de Neitra , de Neuhausel ; il avait mis en déroute le corps d'armée de Homonai ; et , après avoir envoyé de nombreuses légions au comte de

Thurn, il s'était rapidement avancé vers Presbourg.

L'archiduc Léopold, qui commandait dans Vienne, ayant eu avis de la marche du vayvode, écrivit au comte de Buquoy de se rendre avec son armée aux environs de cette ville. Le comte se disposait, après avoir pris Piseck, à pousser jusqu'au Tabor ; lorsque les Bohémiens déconcertèrent ses projets. Le comte de Thurn s'approcha alors du camp impérial. La proximité des deux armées donna lieu à de fréquentes escarmouches ; mais la disette des vivres les obligea de se retirer. Ayant su que Buquoy devait passer en Autriche avec son armée, le comte de Thurn ne laissa que peu de troupes en Bohême, prit le chemin de la Silésie pour y joindre celles de Moravie, et attendre les secours du prince de Transilvanie.

Impatiens de combattre, les Bohémiens et les Transilvaniens suivirent de près les Autrichiens, et furent bientôt en présence

de Buquoy, qui gardait la tête du pont du Danube avec dix-huit mille hommes : ils le forcèrent dans ses retranchemens, et sans l'adresse de ce général, qui fit rompre le pont en se retirant, la défaite de l'armée autrichienne était inévitable.

Ferdinand revint d'Allemagne, et trouva de nouveau sa capitale exposée aux rigueurs d'un siège. Le froid excessif et la faim se faisaient sentir dans la place; Dampierre et Buquoy avaient défait un corps de troupes hongroises à Haimbourg; Homonai avait dispersé toutes les forces qu'on avait laissées à Cassovie pour protéger la Haute-Hongrie; Bethléem Gabor s'était vu contraint de renoncer à son expédition; le comte de Thurn s'était retiré en Bohême et avait donné les quartiers d'hiver à ses soldats; enfin la prise de Piseck mit fin à une campagne si féconde en événemens de la plus haute importance.

Tandis que Ferdinand voyait ainsi chaque jour amener la perte de ses possessions hé-

rédictaires, l'électeur palatin sollicitait l'appui d'une confédération dont il était le chef, et à la protection de laquelle l'empereur attachait aussi le plus grand prix ; mais en vain Ferdinand fit des propositions, elles furent toutes rejetées avec mépris, et Frédéric crut infaillible la perte de son ennemi.

Mais les événemens devaient amener d'autres résultats. Ferdinand, que la fermeté de son âme, sa constante activité, sa politique profonde mettaient au-dessus des plus grands obstacles, alla trouver le duc de Bavière. C'était, parmi les catholiques, le seul prince auquel on pût confier la direction des affaires : ses talens militaires étaient de sûrs garants du succès de ses opérations. Il consentit à se mettre à la tête du gouvernement. Une fois assuré de cet appui, l'empereur sollicita et obtint du pape la dîme de toutes les propriétés ecclésiastiques de l'Espagne, de l'Italie, des Pays-Bas, et même un subside de vingt mille sequins par mois.

Non content de ces avantages, il attacha

à sa cause l'électeur de Saxe, en lui promettant la succession de Clèves et de Juliers<sup>(1)</sup>. Secondé par la cour d'Espagne, qui gouvernait Louis XIII (2), il obtint la protection de la France, et bientôt Philippe III ordonna à Spinola de diriger sa marche sur le Palatinat avec une armée de vingt-quatre mille hommes; enfin la bataille de Prague, malgré le courage de Hongrois, la résistance opiniâtre, les talens et l'intrépidité du prince d'Anhalt et du jeune comte de Thurn, fut complètement gagnée par les impériaux: une seule action décida du sort de Frédéric et de la Bohême. Avant la bataille, le prince

(1) Les propositions de Ferdinand devaient être favorablement accueillies par un prince qui regrettait déjà la couronne qu'il n'avait pas eu le courage d'accepter, et qui avait conçu la haine la plus forte contre l'électeur palatin, à cause de la supériorité dont il jouissait parmi les protestans.

(2) Par l'ascendant que le duc de Luynes avait sur l'esprit de ce prince.



d'Anhalt avait en vain insisté pour que Frédéric, qui se rendait à Prague, lui fit passer des renforts et vint lui-même animer, par sa présence, le courage des soldats. Ce prince, qu'effrayait le moindre danger, à l'instant même où il perdait sa couronne, donnait un repas splendide à l'ambassadeur d'Angleterre, et ne quitta la table que pour être témoin de la défaite entière de son armée. N'ayant pu parvenir à en rallier les débris, il fit demander une trêve de vingt-quatre heures; on lui en accorda huit, mais sous la condition expresse qu'il renoncerait par écrit à la couronne de Bohême, ce que ce prince ne fit aucune difficulté d'accepter.

Malgré cette défaite, Frédéric se vit peut-être au moment de ressaisir l'autorité; les citoyens se précipitèrent en foule pour lui offrir de défendre la place, de tenir jusqu'à la dernière extrémité, et de s'ensevelir sous les débris plutôt que de se rendre. Il pouvait encore disposer de

quelques troupes : le courageux Mansfeld était encore maître des forteresses du Tabor et de Pilsen ; mais toutes les représentations furent inutiles : l'imagination de Frédéric était tellement troublée, la peur agissait tellement sur ses sens, qu'il laissa la couronne et les marques de la royauté au milieu de la place publique, et sortit de Prague au milieu de la nuit, accompagné de sa femme, de ses enfans, du prince d'Anhalt, du brave comte de Thurn et de quelques autres personnes (1).

(1) Un officier qui l'accompagnait ayant voulu le consoler et plaindre son malheur, Frédéric lui dit : « Je sais à présent ce que je suis ; il y a des » vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrâce, » et les princes ne savent ce qu'ils sont qu'après » l'avoir éprouvée ».

La royauté de Frédéric ne fut pas de longue durée ; en six mois, il fut élu, couronné et chassé de son nouveau royaume. Ses ennemis l'appelaient par dérision Winter Koenig, le Roi d'un Hiver ou le Roi de Neige.

Ce prince aurait pu vivre avec beaucoup d'éclat

La défaite de Frédéric fut suivie d'un grand nombre d'événemens heureux pour Ferdinand. La ville de Prague se remit à sa discrétion, et les états prêtèrent serment de fidélité ; mais bientôt l'empereur qui, par un seul acte de douceur et de clémence, pouvait rendre le repos à l'Allemagne et à l'Europe, et restituer à l'électeur palatin ses états héréditaires, se livrait peut-être avec trop peu de ménagement à sa haine pour les partisans de Frédéric, et égaré par un zèle religieux, lança un arrêt de proscription contre le comte de Thurn et vingt-sept autres généraux ; confisqua les biens de plus de sept

et de splendeur en Allemagne , si l'ambition de s'aggrandir ne l'avait pas porté à accepter une couronne. Tout le monde convient qu'il avait de belles qualités , et que ceux qui jugeaient solidement du mérite ne purent lui refuser leur estime. Ce n'était pas un grand guerrier ; mais la constance et la grandeur d'âme qu'il montra dans ses adversités, vertus véritablement héroïques, honorent sa mémoire.

cents barons ; mit au ban de l'empire tous les princes alliés de l'électeur palatin ; déclara Frédéric déchu de tous ses états , de la dignité d'électeur et des honneurs de l'empire dont il avait joui jusqu'alors ; proscrivit le prince d'Anhalt, le comte de Hohenlohe et le duc de Jagerndorf.

Tout ceci fit impression sur les états de Silésie , et , par l'entremise de l'électeur de Saxe, Ferdinand leur rendit son amitié, à condition qu'ils renouvelleraient le serment de fidélité qu'ils lui avaient fait , qu'ils licencieraient leurs troupes, et que , dans un an , ils paieraient à la gendarmerie de sa majesté impériale trois cent mille florins.

Mansfeld et Christian de Brunswick, tous deux guerriers intrépides, et dévoués au parti de Frédéric, tentèrent de rendre à ce prince infortuné et sa couronne et ses états ; mais bientôt les armées impériales triomphèrent sous la conduite du célèbre Tilly, et le résultat de la bataille de Hochst engagea le

margrave de Bade à cesser de prendre part aux opérations militaires. Jacques I.<sup>er</sup>, qui détestait la guerre, et faisait vanité de ses talens comme négociateur, persuada à Frédéric d'abandonner ses plus zélés défenseurs, et de se retirer en Hollande.

Ferdinand, secondé par le génie et le courage du célèbre Waldstein, vit chaque jour augmenter la gloire de ses armes; mais tant de succès aussi rapides, et qui rendaient sa puissance inattaquable, ne purent suffire à l'ambition de ce prince. Il conçut le projet d'occuper les rivages de la Baltique, et d'opposer une barrière insurmontable aux puissances du nord qui voudraient pénétrer dans l'Allemagne, et de renverser le trône de Gustave-Adolphe. Il mit au ban de l'empire les deux ducs de Mecklenbourg, donna leurs états à Waldstein, avec le titre d'amiral de la mer Baltique.

Waldstein, dont l'imagination ardente ne voyait aucun intervalle entre le projet et la réussite, après s'être emparé de plusieurs

ports de la mer Baltique, alla mettre le siège devant Stralsund (1); mais la Suède et le Danemarck s'étant réunis contre les forces impériales (2), ce général, malgré sa constance et son courage, fut obligé d'abandonner la place, et un congrès tenu à Lubeck (3) régla les conditions d'une paix momentanée.

Les choses étaient en cet état, lorsque Ferdinand se rendit à Prague, pour y faire couronner son fils, après l'avoir déclaré son successeur. Mais l'instant était venu où Richelieu avait conçu le projet d'abaisser la

(1) Waldstein s'était vanté qu'il prendrait Stralsund quand l'enfer même aurait entouré cette ville d'un mur de diamant.

(2) Le projet d'établir une marine sur la Baltique, projet que le monarque avait laissé paraître, devait inspirer quelque crainte aux rois de Suède et de Danemarck.

(3) Mai 1629.

maison d'Autriche : déjà la cour de France, après avoir obtenu pour elle ou pour ses alliés des concessions importantes, après avoir engagé l'empereur à licencier un grand nombre de troupes , à disgracier Waldstein (1), avait dédaigné de remplir ses engagements et désavoué ses ambassadeurs.

(1) Le père Joseph , si célèbre par ses liaisons avec Richelieu , et qui, sous un dehors de sainteté, cachait une adresse sans pareille, et pouvait être regardé comme le plus grand intrigant , persuada aisément , par sa dévotion apparente et une conduite exemplaire, un prince superstitieux et faible, qui respectait jusqu'à l'habit d'un moine. Ferdinand consentit, quoiqu'à regret , à la disgrâce de Waldstein. Ce coup d'autorité pouvait avoir des suites funestes ; on devait craindre le ressentiment d'un général qui commandait à une armée nombreuse : il était adoré de ses soldats ; mais les craintes de Ferdinand cessèrent bientôt. Un astrologue , aux prédictions duquel Waldstein ajoutait une foi entière , lui fit entendre qu'il avait lu dans les astres que sa disgrâce ne devait être que momentanée, et qu'il jouirait après d'une

Ferdinand voyait l'impossibilité de poser la couronne impériale sur la tête de son fils, et Gustave-Adolphe (1) attirait toute son attention. Ce prince fit bientôt sentir la supériorité de ses talens, et la bataille mémorable de Leipsick, dont il sortit vainqueur, est un des plus beaux faits d'armes qu'on puisse citer à son avantage.

La perte de cette bataille, les malheurs qui

puissance beaucoup plus étendue ; en conséquence, Waldstein reçut avec douceur les envoyés de Ferdinand qui venaient lui apporter l'ordre de sa destitution, et se contenta de leur répondre : « Je ne » blâme pas la conduite de mon souverain, quoique » je regrette qu'il m'ait sacrifié si facilement ».

(1) Ce prince était alors dans la trente-cinquième année de son âge ; les exercices violens auxquels il s'était plu pendant sa jeunesse lui avaient formé une constitution vigoureuse, capable de soutenir toutes sortes de fatigues. Si rien n'était assez grand pour borner la puissance de l'empereur, rien n'était assez élevé pour satisfaire l'ambition du roi de Suède.



la suivirent, et surtout la mort du brave Tilly, forcèrent l'empereur, qui se voyait dans la situation la plus difficile, à rappeler Waldstein (1). Il fallait opposer un grand

(1) L'empereur l'ayant invité à venir à la cour, Waldstein refusa; mais il s'avança jusqu'à Znaim, où on régla les conditions auxquelles ce grand capitaine consentait à rentrer au service de l'empereur : il convint de lever une armée et de perfectionner en trois mois l'enseignement des troupes qui devaient en faire partie. A peine son intention fut-elle connue, qu'on vit accourir dans les rangs de ces nouveaux bataillons des milliers de vétérans qui avaient déjà servi sous ses ordres et brûlaient encore de partager sa gloire. Il exerça ses libéralités envers tous les officiers pauvres dont il connaissait les talens. Le pape et la cour d'Espagne lui fournirent des sommes considérables; il perçut partout des contributions volontaires; et trois mois étaient à peine passés, qu'il avait mis sur pied une armée de quarante mille hommes, bien exercés et bien disciplinés. Waldstein, profitant du besoin que l'empereur avait de ses services, dans un moment où Gustave, conduit par sa victoire, s'avancait précipi-

homme à Gustave-Adolphe, il fallait recruter une armée, la disposer sur un pied formidable; le duc de Friedland était seul capable d'accomplir ces vastes desseins, et la journée de Lutzen, qui vit périr le monarque suédois (1), fut un nouveau triomphe

tamment sur les rives du Rhin et du Danube, se fit nommer généralissime de toutes les troupes impériales et espagnoles en Allemagne, et fut investi de l'autorité la plus absolue. L'empereur et l'archiduc prirent l'engagement de ne point entrer dans son camp; on laissa à sa disposition la nomination de tous les officiers, la distribution des récompenses et des châtimens: il fut maître de lever des contributions sans l'avis du conseil ou le concours de la chambre impériale. Son consentement fut déclaré nécessaire pour conclure la paix; enfin l'empire devait lui donner, pour prix de ses services, une souveraineté.

(1) Ce prince était âgé de trente-huit ans. Gustave Adolphe, un des plus grands souverains qui aient honoré le trône, était dévot sans affectation, époux fidèle, parent généreux et dévoué, vif mais aimable, rempli de grâces, de politesse; sa

pour Waldstein, quoique le succès n'eût pas entièrement couronné les efforts des Impériaux. Ce général se disposait à poursuivre ses conquêtes et à donner de l'éclat aux armes impériales : déjà il s'était rendu maître du Grand, Glogaw, de Lignitz et de Wollan en Silésie, de Francfort et de Lands-

conversation avait un charme inexprimable : on ne le quittait jamais sans désirer le revoir. A l'instruction la plus solide il joignait les grâces d'un courtisan ; politique profond, prévoyant ; général intrépide, sa valeur était presque héroïque. L'âme, l'ami de ses soldats, il partageait gaiement leurs fatigues, leurs dangers et leurs privations : il était l'amour de son armée, il en était l'exemple. Quand on le pressait de veiller sur ses jours, de se tenir éloigné de l'armée, il répondait : « Ce n'est pas sous des tentes qu'on prend » des villes ; quand leurs maîtres sont absents, » les écoliers ferment leurs livres, de même sans » ma présence mes troupes ralentiraient leurs efforts ». Ses progrès furent rapides comme ceux d'Alexandre. Comme César, il fut grand homme d'état et grand guerrier.

berg dans la marche de Brandebourg , de Gorlitz et de Bautzen dans la Lusace; déjà il avait résolu d'attaquer les Suédois dans le Mecklenbourg et dans la Poméranie , lorsqu'il fut accusé de conspiration contre l'état et sacrifié à la haine de ses ennemis.

Ferdinand qui, tour à tour vainqueur et vaincu, mais toujours supérieur aux événements, vieillissait entre les succès et les revers, après la mort de Waldstein, entouré d'ennemis, pressé de toutes parts par les Suédois, eût peut-être vu son autorité anéantie, si la bataille de Nordlingen (1) n'a-

(1) La bataille de Nordlingen est une des plus fameuses qui aient été données sous le règne de Ferdinand; les impériaux triomphèrent après une action qui dura huit heures : tous les combattans, dans cette fameuse journée, cherchèrent à cueillir les palmes de la gloire. Le duc de Lorraine enleva l'étendard du duc de Saxe-Weimar; le roi de Hongrie et le cardinal Infant s'exposèrent aux plus grands périls, et disputèrent entr'eux à qui déploie.

vait rétabli la supériorité de ses armes; et Ferdinand eût peut-être régné avec plus de splendeur que jamais, si la victoire remportée par les Suédois à Witstock, le mauvais succès de l'irruption de Galas en Bourgogne, n'eussent détruit ses espérances. Ce contre-temps acheva d'affaiblir sa santé déjà considérablement altérée, et ce prince, après avoir fait élire son fils, mourut à Vienne le 15 février 1637, satisfait de laisser à Ferdinand III un si bel héritage.

Les historiens sont tous d'accord pour donner à Ferdinand II les qualités qui, dans tous les âges et chez tous les peuples, ont fait connaître et admirer les

vait le plus cette valeur qui caractérise les princes de la maison d'Autriche : ils ne se signalèrent pas moins par la modération et l'humanité qu'ils montrèrent après la victoire ; ils reçurent leurs prisonniers avec les plus grands égards, et même le cardinal se retira dans une cabane pour céder son logement au général Horn. (*M. Coxe. Hist. de la Mais. d'Aut.*)

grands hommes. Prudent, sage, constant dans ses projets, inébranlable dans ses résolutions, bon père, excellent époux, maître généreux, sa bonté, son indulgence s'étendaient sur tous ses sujets indistinctement; accessible pour les grands comme pour les malheureux, il prodiguait ses largesses; les bonnes actions lui étaient familières, et jamais un infortuné n'implora en vain ses secours. Il acquittait la rançon d'un grand nombre d'esclaves, et des avocats nommés et payés par lui, étaient chargés de défendre la cause des pauvres cités devant les cours de justice. Il fonda beaucoup de collèges, d'hôpitaux et de maisons de charité.

Ferdinand fut engagé deux fois dans les nœuds de l'hymen : il eut pour première femme Marie-Anne, fille de Guillaume de Bavière; et pour seconde, Éléonore, fille de Vincent, duc de Mantoue. Cette dernière ne lui donna pas d'enfans.

Il eut de la fille du duc de Bavière plusieurs enfans; ceux qui survécurent sont :

**Ferdinand-Ernest ;**

Léopold-Guillaume , né en 1604 , et d'abord destiné à l'état ecclésiastique ; élevé par les jésuites , ce prince avait une extrême dévotion. Les beaux-arts et la botanique occupaient agréablement ses loisirs ; il possédait une riche collection de tableaux et de plantes précieuses et rares ; il aimait beaucoup les fleurs ; mais n'osait les respirer par esprit de mortification ; et sa continence était si grande , qu'il fuyait jusqu'à la vue de ses sœurs. On l'avait surnommé l'ange. Dès l'âge de onze ans , il obtint les évêchés de Strasbourg , de Passaw , les abbayes de Marbach et de Weissenau ; enfin il fut promu à l'évêché d'Olmütz , nommé grand - maître de l'ordre Teutonique et coadjuteur de Breslaw.

Ce prince fut un prélat et un capitaine distingué ; car on le vit plus d'une fois signaler son courage à la tête des troupes de son frère. Il refusa la couronne qui lui fut offerte à la mort de Ferdinand III. Après

s'être déchargé de la tutelle de ses neveux , il s'éloigna des affaires politiques , et mourut dans la retraite en 1662.

Les filles de Ferdinand furent :

Marie-Anne : promise à Gabriel Bethleem , prince de Transilvanie ; elle refusa de l'épouser , parce qu'il ne voulut point se faire catholique. Cette princesse se maria , en 1635 à Maximilien , duc de Bavière ;

La seconde fille de l'empereur , Cécile-Renée , morte à Wilna , en 1644 , avait partagée le trône avec Ladislas , roi de Pologne , son époux.



### *Modération dans la victoire.*

FERDINAND reçut la nouvelle de la mort de Gustave-Adolphe avec une modération digne des plus grands éloges. Lorsqu'on lui présenta , percé de la balle meurtrière , le pourpoint de buffle que le roi de Suède portait à la bataille de Lutzen , il détourna la



vue et exprima beaucoup de regrets. Il se-  
rait permis peut-être de comparer sa dou-  
leur aux larmes que César répandit en  
voyant la tête de Pompée. L'affliction de  
Ferdinand prouve que ce prince avait la gé-  
nérosité de reconnaître les grandes qualités  
et les rares talens de son illustre ennemi, et  
qu'il savait les admirer.

Parmi les grands hommes de guerre qui  
ont le plus contribué à l'illustration du rè-  
gne de Ferdinand, on distingue :

1°. JEAN TZERCLAS, COMTE DE TILLY,  
qui naquit à Bruxelles, en 1550, et sor-  
tait d'une famille noble (1). Après avoir  
fait ses premières armes dans les Pays-  
Bas, il servit en Hongrie, sous le duc  
de Mercoeur, et bientôt Rodolphe II l'é-  
leva au grade de général d'artillerie. Lors de  
la paix avec les Turcs, Maximilien, duc  
de Bavière, lui donna le commandement de

(1) Il avait d'abord porté l'habit de jésuite.

son armée. La victoire suivit partout les étendards de ce guerrier. Vainqueur de Frédéric v, triomphant à la bataille de Statlo (1), sa valeur le fit admirer dans la fameuse journée de Lutter, où le roi de Danemarck fut complètement battu. Déclaré général des armées de l'empereur, à la place du comte de Waldstein, il marchait de conquêtes en conquêtes, lorsqu'il fut tué le 30 avril 1632, en défendant le passage du Lech, à Ingolstadt. Blessé à mort, bien loin de craindre pour un reste de vie, le comte de Tilly ne descendit pas de cheval et fit encore une retraite digne de l'admiration de Gustave-Adolphe, son vainqueur. Peu de généraux ont eu une réputation aussi brillante et aussi méritée. Sa conduite a prouvé que l'héroïsme et la religion pouvaient s'allier dans une belle âme. Il ne connut point de femme et ne but jamais de vin. Il fit un legs de 60,000 risdales aux vieux régimens qui avaient servi sous lui. Les regrets de l'em-

(1) Août 1626.

pereur et ceux de toute l'Europe accompagnèrent ce héros dans la tombe. En parlant du comte de Tilly, un auteur italien a dit : « Il ne lui manquait, pour être un phénix, que de renaître de sa cendre ».

L'auteur de l'Histoire de Gustave-Adolphe trace ainsi le portrait de cet homme singulier :

Le comte de Tilly était d'une taille au-dessous de la médiocre, maigre et sec, le bas du visage pointu, de grandes moustaches ; les cheveux gris, courts, tout plats et fort négligés ; un nez fort long, des joues creuses, de gros os, de grands yeux, le front large et ridé, une physionomie sèche et rude ; la barbe courte et médiocrement fournie. Ce grand capitaine était toujours vêtu d'une manière bizarre. Le maréchal de Grammont raconte que, l'étant allé voir par curiosité, il le rencontra à la tête de son armée qui était en marche : il était monté sur un petit cheval gris, vêtu d'un pourpoint de satin vert avec des manches à bandes comme un Espagnol, et

un haut-de-chausse de la même étoffe ; un petit chapeau retroussé surmonté d'une grande plume d'autruche rouge qui lui descendait jusquesur ledos ; un baudrier de deux pouces de large pardessus sa veste , auquel pendait son épée à l'arçon. Tilly dit entr'autres choses au maréchal : « Puisque vous » n'avez pas mauvaise opinion du comte de » Tilly, à qui vous faites l'honneur de rendre » une visite de curiosité , je vous dirai que » j'ai gagné sept batailles décisives sans tirer » une seule fois le pistolet que vous voyez , » et mon petit cheval ne m'a jamais abandonné et n'a jamais balancé à faire son » devoir ».

*Réponse admirable.*

On demandait au comte de Tilly pourquoi il refusait toujours de se marier ? « Voyez, répondait-il en montrant ses soldats, n'ai-je pas assez d'enfans sans penser » à en avoir d'autres » ? Aussi point de soldat qui ne l'appelât son père.

2°. **ALBERT VENCESLAS EUSEBE DE WALDSTEIN**, baron de Bohême, duc de Friedland, issu d'une famille illustre de Bohême. Il était fils de Guillaume, seigneur de Waldstein, et naquit à Prague en 1583 : il fut, avec le comte de Tilly, le plus ferme et le plus glorieux soutien de l'empereur.

Waldstein, d'abord placé en qualité de page chez le fils de l'archiduc Ferdinand d'Insruck, étant tombé, sans se blesser, d'une fenêtre fort élevée, sur laquelle il s'était endormi, se fit catholique, imaginant que par cet heureux événement il était réservé à quelque chose de grand. Il sortit du corps des pages pour voyager, et se montra digne de ce que le destin semblait lui promettre. Il vit l'Allemagne, l'Angleterre, la France ; s'accommoda aux mœurs de ces pays ; s'instruisit de leur situation, de leurs lois, de leurs forces, et enfin s'arrêta à Padoue, après avoir visité le reste de l'Italie. Il s'attacha à l'étude de la politique et surtout de l'astrologie judiciaire, qui échauffa son ima-

gination romanesque. A peine fut-il de retour dans sa patrie qu'il prit la résolution d'embrasser la profession militaire. Son peu de fortune s'opposa d'abord à l'accomplissement de ses désirs ; mais ayant , quelque temps après , recherché et obtenu en mariage une veuve fort riche qui mourut sans enfans et lui laissa une fortune considérable , il put donner l'essor à son génie militaire. Nommé par Ferdinand colonel des milices de la Poméranie , il vint à la tête d'une armée de trois mille hommes offrir ses services à l'empereur , qui les accepta avec d'autant plus d'empressement , que déjà les troubles de Bohême commençaient à se manifester. Les grandes espérances que l'empereur avait conçues de ce nouveau général ne tardèrent pas à se réaliser. Waldstein subjugua le diocèse d'Alberstadt , l'évêché de Hall , et poursuivant sa marche victorieuse , s'empara de tout ce qui est entre l'Océan , la mer Baltique , l'Elbe , et chassa le roi de Danemarck de la

d'autant plus impénétrable qu'il affectait en public la candeur et la liberté, et blâmait en autrui la dissimulation dont il se servait en toutes choses. Cet homme ayant étudié soigneusement la conduite et les maximes de ceux qui, d'une condition privée, étaient arrivés à la souveraineté, n'eut jamais que de vastes pensées et des espérances trop élevées, méprisant ceux qui se contentaient de la médiocrité; en quelque état que la fortune l'eût mis, il songea toujours à l'accroître davantage; et enfin il était venu à un tel point de grandeur, qu'il n'y avait que les couronnes au-dessus de lui. M. Williams Coxé confirme cette dernière assertion de l'historien d'Allemagne; car dans son Ouvrage sur la maison d'Autriche, il rapporte le passage suivant, tiré des meilleurs auteurs contemporains.

« Voici, dit-il, quelle était à Prague la manière de vivre de Waldstein: Les six portes de son palais étaient gardées par des sentinelles; cinquante halbardiers, portant un

uniforme de la plus grande richesse, remplissaient les antichambres ; une patrouille de douze hommes parcourait les environs et les appartemens du palais pour empêcher qu'aucun bruit n'y parvînt, et quelquefois même on barricadait les rues voisines pour en interdire le passage aux carrosses et aux gens de pied. Six barons et autant de chevaliers accompagnaient toujours le duc ; quatre huissiers de la chambre annonçaient ceux qui se présentaient à son audience ; soixante pages, sortis des familles les plus illustres, étaient nourris dans son palais et instruits dans les sciences et dans les arts par les maîtres les plus habiles. Le premier officier de sa maison était un baron de la plus haute distinction ; et même le chambellan de l'empereur quitta le service de ce monarque pour passer à celui de Waldeck. Sa table, qui était chaque jour de cent couverts, était servie avec autant de profusion que de délicatesse ; ses jardins répondaient à la somptuosité de son palais ; ses



écuries étaient garnies de mangeoires de marbre, et chacune était pourvue d'un courant d'eau au moyen d'une fontaine. Quand le duc voyageait, sa suite nombreuse était transportée par douze carrosses et cinquante voitures, et sa vaisselle plate et tous ses bagages étaient chargés sur cinquante fourgons ; enfin cinquante valets à cheval conduisaient cinquante chevaux de main, richement caparaçonnés.

APRÈS le comte de Tilly et le duc de Waldstein, il faut aussi nommer, pour la gloire de l'Allemagne, comme un des plus hardis lieutenans de l'empereur, GODEFROY-HENRI DE PAPPENHEIM, fils de Weiten de Pappenheim, vice-maréchal et comte du Saint-Empire. Ce général commença sa carrière militaire par être capitaine de cavalerie dans le régiment du comte d'Herberstorf ; ses services signalés le firent élever au grade de lieutenant-colonel. Couvert de blessures à la bataille de Prague, et

laissé parmi les morts, il s'échappa et dans la suite obtint les commandemens les plus importans. L'auteur de l'Histoire de Gustave-Adolphe prétend que Pappenheim était né portant imprimées sur le front deux épées en sautoir, marque de la dignité de maréchal-héréditaire des logis de l'empire.



---

## FERDINAND III.

**F**ERDINAND III, surnommé Ernest, fils aîné de Ferdinand II, naquit en 1608, obtint la couronne de Hongrie en 1625, celle de Bohême en 1627, et fut élu empereur en 1637.

L'histoire, qui flétrit ou éternise la gloire des souverains, qui transmet à la postérité les grandes actions qui les font chérir, les grands talens qui les font admirer, nous a laissé de Ferdinand III l'idée la plus avantageuse. Ce prince, dont le caractère doux et prévenant inspirait la confiance, faisait naître l'amitié, montra de bonne heure qu'il était digne de tenir les rênes de l'empire. Sans cesse livré au travail, négociateur adroit, monarque éclairé, protecteur des sciences qu'il cultivait lui-même avec ardeur, il eut droit aux éloges de ses contemporains, et sa conduite courageuse à la jour-

née de Nordlingen, sa campagne de Bohême, font présumer qu'il eût tenu le premier rang parmi les grands capitaines de son temps, si sa constitution faible, ses souffrances continuelles (1), ne l'eussent empêché de guider lui-même ses troupes aux champs de l'honneur.

A l'avènement de ce jeune prince au trône, on crut un instant voir renaître des jours de paix. Sa bonté, qui le portait toujours à la tolérance, donnait un si doux espoir; mais il était difficile qu'il pût se réaliser. Ferdinand II n'avait laissé à son fils qu'un empire déchiré, fatigué d'une lutte opiniâtre, et auquel, malheureusement, le repos était devenu presque impossible. La guerre était un héritage funeste que Ferdinand II avait transmis à son successeur. On ne pouvait quitter les armes sans se déshonorer; il fallut donc combattre.

Ferdinand III, dont l'activité égalait la

(1) Il fut attaqué de la goutte dès sa jeunesse.

prudence, mit sur pied de nombreuses armées, en donna le commandement à des généraux habiles, et remporta bientôt des avantages marqués sur les Suédois. Ils furent chassés de Poméranie (1) ; les troupes de l'empereur, sous les ordres de Galas, réduisirent toutes les places situées à l'occident de l'Oder, et prirent leurs cantonnemens dans la Saxe. Mais à ces premiers succès devaient succéder des revers d'autant plus terribles, qu'ils furent précipités et mirent les états de Ferdinand sur le penchant de leur ruine. Un ennemi redoutable se présentait alors dans la lice ; c'était le duc Bernard de Weimar, qui venait de nouveau venger sur l'Autriche les malheurs de sa race (2). Ce

(1) La mort de Bogeslas, duc de Poméranie, facilita au nouvel empereur les moyens de pousser les opérations militaires avec succès dans la partie septentrionale de l'Allemagne.

(2) Dernier fils de Jean, duc de Saxe-Weimar, descendant de la branche électorale dépossédée

héros, qui avait combattu sous les ordres de Gustave, s'empare de l'Alsace, défait Jean de Wert (1), bat le duc de Lorraine sur ses frontières, paraît sur le Rhin, et met le siège devant Rhinfeld (2). Savelli, qui com-

par Charles-Quint : il servit d'abord sous les drapeaux de Gustave-Adolphe ; et fut mis, par Louis XIII, après la perte de la bataille de Nordlingen, à la tête d'une armée très-considérable en Allemagne.

Élève de Gustave-Adolphe, il était aussi capable de former de grands projets que de les faire exécuter. Le pouvoir du cardinal de Richelieu ne put jamais l'engager à flatter ce ministre ou ses favoris. Un jour que le père Joseph, capucin, qui entendait la guerre comme un homme de son état peut l'entendre, montrait sur la carte des places qu'il fallait prendre pendant la première campagne de 1636 : « Tout cela serait bien, père Joseph, dit le duc, si on prenait les villes avec le bout du doigt ». (*Dict. Hist.*)

(1) Général allemand.

(2) Petite ville d'Allemagne dans la Souabe-Autrichienne.

mandait les troupes de l'empereur, oppose une forte résistance, et bientôt remporte une victoire complète. Le duc de Weimar, qu'un revers ne peut abattre, engage de nouveau le combat, se rend maître de Rhinfeld, assiège Brisach (1), et rien ne peut résister à la valeur du héros saxon, qui bientôt va porter la guerre au sein des états héréditaires. Déjà le siège de Thann, la seule place de l'Alsace dont il ne fût pas maître, était commencé, et il restait peu d'espoir aux impériaux, lorsque le duc mourut à Neubourg, le 8 juillet 1639.

La mort d'un guerrier aussi dangereux pour l'empire ranima les espérances de Ferdinand. Ce prince, toujours calme au milieu des plus grands malheurs, sachant profiter avec esprit des moindres circonstances, ou des intrigues de ses ennemis, réunit toutes ses forces, attaqua de tous côtés, et ses troupes victorieuses sous les ordres de l'ar-

(1) C'est la clef de l'Alsace et du Brisgau.

chiduc Léopold, après avoir chassé les Suédois de la Bohême et de la Silésie, trouvèrent encore de nouveaux triomphes sur les bords du Weser.

Ces succès, loin de mettre un terme à la lutte sanglante dont l'Allemagne entière était la proie, semblaient devoir éterniser la guerre. Fatigués des maux terribles qui les accablaient de toutes parts, les princes et les états d'Allemagne sollicitèrent la convocation d'une diète générale, qui pût enfin, par de sages mesures, mettre un terme aux hostilités. Ferdinand se rendit aux vœux de ses peuples et présida lui-même cette diète, qui se tint à Ratisbonne. Tandis que les députés délibéraient sur les moyens de fixer la paix, objet de tous les vœux, les généraux français et suédois s'avançaient vers Ratisbonne, canonnaient la place et étaient prêts à s'en emparer(1), lorsque Fer-

(1) L'empereur et la diète coururent le plus grand danger. Ferdinand, en allant à la chasse,



dinand III, déployant cette grandeur d'âme, cette fermeté qui le distinguaient si éminemment, déclara qu'il était décidé à défendre la ville jusqu'à la dernière extrémité. Il communique son intrépidité aux députés qui l'entourent; la terreur disparaît; le courage la remplace; et si une circonstance particulière (1) n'eût forcé les ennemis à se retirer, ils eussent peut-être trouvé la mort et une défaite honteuse, où ils espéraient rencontrer la gloire. Les armes impériales triomphèrent encore à Dutlingen sous le commandement de Mercy; mais bientôt la victoire abandonnant les drapeaux de l'empereur, les talens de Léopold, le courage de Mélandre, de Lomboy, de Montécuculli, de Piccolomini, devinrent inutiles contre des ennemis redoutables par leurs forces

faillit être fait prisonnier par un détachement qui passa le Danube sur la glace.

(1) Un dégel subit.

aussi nombreuses qu'imposantes, et surtout ayant à leur tête des généraux expérimentés, au nombre desquels se trouvaient et Turenne et le duc d'Enghien. Pressé par les circonstances et surtout par le désir de rappeler enfin le bonheur au sein de ses états, l'empereur signa les traités d'Osnabruck et de Munster, les 6 août et 8 septembre 1648 (1). Sept années de paix furent les fruits heureux que l'empire retira de ces traités célèbres, et Ferdinand, qui avait fait les plus grands sacrifices à la félicité de ses peuples, mourut dix ans après, emportant au tombeau leur amour et leurs regrets, et avec la satisfaction d'avoir placé la couronne sur la tête de son fils.

Ce prince était monté sur le trône pendant une guerre sanglante et opiniâtre, qui

(1) Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire en se faisant céder la plus belle portion de la Poméranie, et le roi de France se trouva landgrave d'Alsace sans être prince de l'empire.

déchirait le corps germanique dans toutes ses parties; jamais les empereurs, depuis Charles-Quint, n'avaient vu tant d'ennemis soulevés contre la maison d'Autriche. La situation de l'Allemagne au milieu de l'Europe, quoique très-avantageuse à certains égards, ne servait qu'à faciliter aux ennemis de Ferdinand les moyens de l'attaquer de toutes parts, de porter la guerre dans tous ses états, et dans ceux des princes qui lui étaient attachés. La France l'attaqua du côté de l'occident avec des forces qu'elle ne s'était pas encore connues à elle-même et qui étonnèrent l'Europe; les Suédois, après s'être ouvert l'entrée de l'empire par cette impétuosité qu'aucun obstacle n'avait pu arrêter, s'étaient répandus comme un torrent dans les provinces; Ragotski, prince de Transilvanie, quoique peu redoutable dans un autre temps, profita de la conjoncture pour insulter la maison d'Autriche du côté de l'orient; enfin les propres vassaux de l'empire, soulevés contre leur chef, y en-

tenaient une espèce de guerre civile.

L'empereur, obligé de partager ses troupes pour faire face de tous côtés, n'avait, pour s'opposer à tant de peuples conjurés, que les seules forces de ses états héréditaires, trop faibles pour résister à un si grand nombre d'ennemis. Chaque année, pendant l'espace de dix ans, fut marquée par des revers pour l'empire. Resserré de toutes parts, Ferdinand avait eu le chagrin de voir l'ennemi aux portes de sa capitale; et quelquefois, du haut de ses remparts, il put contempler l'incendie des villages et la désolation des provinces. La paix seule vint mettre un terme à tant de maux; mais il fut contraint de l'acheter par le démembrement de l'empire en faveur de la France et de la Suède.

Depuis la paix de Westphalie, il jouit presque toujours d'une tranquillité profonde au dedans et au dehors. Quelques étincelles de guerre parurent seulement du côté de la Hongrie en 1651, et les Turcs firent quelques invasions dans ce royaume; mais ils

furent battus, et Ferdinand, après bien des disgrâces, mourut au milieu de la paix.

Ferdinand fit toujours paraître beaucoup d'amour pour ses peuples.

Ce prince fut engagé trois fois dans les liens de l'hymen : sa première femme fut Marie-Anne, fille de Philippe III, roi d'Espagne, princesse d'une grande beauté et douée des plus rares vertus. Elle mourut en 1646. Elle eut deux fils :

Ferdinand, qui naquit en 1633, et mourut avant son père en 1654. Il avait été couronné roi de Hongrie, de Bohême et des Romains ;

Léopold, qui succéda à son père ;

Et une fille, qui fut nommée Marie-Josèphe. Sa main avait été d'abord promise à Charles Balthazar, fils du roi d'Espagne ; mais, après la mort de ce prince, elle fut unie à Philippe IV, et donna le jour à Charles II, le dernier monarque espagnol de la maison d'Autriche.

Ferdinand III eut de son second ma-

riage avec Marie-Léopoldine, fille de Léopold, comte du Tirol, un fils appelé Charles-Joseph, qui mourut à l'âge de quinze ans. Il était évêque de Passaw et grand-maître de l'ordre teutonique.

Sa troisième femme, Marie-Éléonore de Gonzague, fille de Charles de Nevers, duc de Mantoue et de Montferrat, lui donna un fils et deux filles :

Le fils, Ferdinand-Joseph, mourut dans sa plus tendre enfance (1) ;

Les deux filles, Éléonore-Joséphine et Marie-Anne-Joséphine épousèrent l'une, en premières noces, Michiel Viesnovitsky,

(1) Il accéléra innocemment la mort de son père. Le feu avait pris dans l'appartement du jeune prince : un des gardes le porta dans la chambre de l'empereur, qui était malade, et heurta si rudement contre le mur le berceau, qu'il fut mis en pièces et que l'enfant tomba par terre. Cet accident causa une si grande révolution à Ferdinand, que ce monarque expira une heure après. (*Hist. de la Mais. d'Aut.*)

roi de Pologne, et, en secondes noces, Charles v, duc de Lorraine; l'autre fut mariée à Guillaume-Joseph, électeur palatin de la maison de Neubourg,

Parmi les grands hommes de guerre qui firent l'orgueil du règne de Ferdinand III, la renommée désigne à la postérité le général MERCY (François), qui regardait toujours le poste le plus périlleux comme celui de l'honneur. Ce brave guerrier donna partout l'exemple du courage le plus héroïque. La prise de Rotweil en 1648, celle de Eribourg l'année suivante, et les avantages signalés qu'il remporta dans le cours des deux campagnes qu'il fit contre Turenne, le grand Condé et le duc de Grammont, sont ses titres à la gloire. S'il finit par être vaincu, il prouva au moins qu'il était digne d'être opposé à ces trois grands soutiens de la France. Sa pénétration était inconcevable; jamais Turenne et le duc d'Enghien ne projetèrent rien que Mercy ne

l'eût deviné et prévenu. Blessé à la bataille de Nortlingue, il mourut des suites de ses blessures, et fut enterré sur le champ d'honneur. On mit sur sa tombe cette inscription et si simple et si noble :

*Sta viator, heroem calcas \**.

GALLAS, natif de Trente, qui fut d'abord page du baron de Beaufremont, chambellan du duc de Lorraine, et arriva ensuite au commandement des armées, après avoir fait un glorieux apprentissage sous le fameux Tilly. Il gagna plusieurs batailles contre les Suédois, et soutint sa brillante réputation jusqu'au moment où la mort vint le frapper à Vienne en 1647, et dans la cinquante-huitième année de son âge.

PICOLomini, aussi habile général que négociateur adroit, qui fit admirer ses talens et sa bravoure à la bataille de Nortlingue, força le maréchal de Châillon à lever le siège

\* Arrête, voyageur, tu soutes un héros.



de Saint-Omer, et triompha de toute la valeur du célèbre marquis de Feuquières au siège de Thionville, en 1639.

**MONTÉCUCULLI** : le nom seul de ce grand homme rappelle toutes les idées de gloire ; à ce nom célèbre sont attachés les souvenirs les plus honorables. Ses victoires, aussi nombreuses que brillantes, étonnèrent l'Europe, le firent admirer de ses nobles rivaux, et, pour tout dire en un mot, il fut l'émule de Turenne. C'était le plus bel éloge qu'un guerrier pût ambitionner.

*Confiance d'un héros dans son courage.*

Ce général était à la tête d'une faible armée en Hongrie ; on vint lui annoncer que sa cavalerie était en déroute, que tout était perdu. « Comment ! tout est perdu, répondit froidement ce brave militaire ? je n'ai point encore combattu, cela n'est pas possible. Il monte aussitôt à cheval, part avec les trou-

pes qu'il avait près de lui, fond sur les Turcs et les oblige à prendre la fuite. « Je savais bien, dit-il à son retour, que tout n'était pas perdu ».

*Sévérité et indulgence.*

VICTOR-AMÉDÉE, duc de Savoie, en parlant de ce général, aimait à raconter le trait suivant : Montécuculli, dans une marche, avait défendu, sous peine de mort, de passer dans les blés. Un soldat, qui ignorait cette défense, en revenant d'un village, traversa un sentier qui était au milieu des blés : le général l'aperçoit et ordonne au prévôt de l'armée d'exécuter ses ordres. Vainement le soldat allègue qu'il ne connaissait pas les ordres. Comme le prévôt se disposait à obéir, le soldat, qui n'était pas encore désarmé, plein de fureur, s'écrie : « Je n'étais pas coupable ; je le suis maintenant » ; et il tire son coup de fusil sur Montécuculli ; le coup manque, et Montécuculli pardonne....

---

## LÉOPOLD I<sup>er</sup>.

**LÉOPOLD-IGNACE-FRANÇOIS-BALTHAZAR-JOSEPH-FÉLICIE**N d'Autriche, second fils de Ferdinand III et de Marie d'Autriche, sœur de Philippe IV, roi d'Espagne, sa première femme, naquit le 9 juin 1640. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique ; mais Ferdinand-François, son frère aîné, roi des Romains, étant mort en 1654, il parvint au trône impérial le 31 juillet 1657, et fut couronné à Francfort-sur-le-Mein, le 1<sup>er</sup> août, après avoir été élu roi de Bohême en 1655.

De grands événemens et de longues guerres ont signalé le règne de ce prince.

La France, jalouse de la splendeur de la maison d'Autriche, n'ayant pu réussir à arracher de ses mains le sceptre impé-

rial (1), se vengea de cette contrariété, en prescrivant au jeune prince la capitulation la plus dure, dans laquelle il se trouvait une clause qui lui interdisait la faculté de se mêler de la guerre entre elle et l'Espagne, pas même en sa qualité d'archiduc d'Autriche. Léopold souscrivit à toutes ces conditions, bien sûr, une fois maître du pouvoir, de secouer le joug importun de la France.

Aussitôt après son couronnement, Léopold embrassa la défense du roi de Dane-

(1) Léopold n'avait pas encore dix-huit ans lorsqu'il fut appelé au trône de Hongrie et de Bohême. L'archiduc Léopold, son oncle, déclaré régent, employa tous les moyens pour mettre sur la tête de son neveu la couronne impériale, qu'une longue possession semblait avoir rendue héréditaire dans la maison d'Autriche; et il y réussit, malgré les intrigues du cardinal Mazarin, qui tenta de faire offrir à son jeune souverain cette couronne que François I.<sup>er</sup> avait si longtemps et si vainement cherché à ravir à Charles-Quint.

marck contre Charles-Gustave. Cette guerre eût été longue et sanglante, si le roi de Suède n'avait pas été surpris par la mort, à l'instant où il faisait les plus grands préparatifs pour entrer une seconde fois en campagne.

La paix ayant été conclue (1), l'empereur dirigea ses forces contre les Turcs, qui ravageaient les confins de ses pays héréditaires. Les Hongrois, alarmés de la marche rapide des Ottomans, réclament des secours de Léopold; qui leur envoie Montécuculli, à la tête de vingt mille hommes; mais bientôt ces mêmes Hongrois, redoutant de se voir tout à fait soumis à l'empire, rassemblent les états à Cassovie, demandent que les troupes de Léopold quittent leur territoire, refusent à Montécuculli l'entrée de la ville

(1) Charles-Gustave laissait un fils en bas âge, dont la minorité rendait la paix nécessaire à la Suède; elle fut donc faite à la grande satisfaction de tous les états du nord.

de Cassovie (1), et tandis que ce général, après avoir fait d'inutiles instances, se retirait vers la Basse-Hongrie, ils fondent sur son arrière-garde et la taillent en pièces.

L'empereur se fût hâté, sans doute, de punir ces rebelles, si la prudence ne l'eût engagé avant tout à s'opposer aux conquêtes des Ottomans déjà maîtres de la forteresse de Neuhausel, de Neutra, Novigrade, de Leventz et de Freystadt (2). Montécuculli, malgré son courage et ses rares talents, ne pouvait se maintenir contre tant de forces réunies; l'empereur fut donc obligé de solliciter des secours étrangers; il les obtint : le pape lui paya un subside de sept cent mille florins, lui permit de lever une contribution sur les biens ecclésiastiques d'Autriche et de

(1) Où se tenaient les états.

(2) Dans ce danger pressant, Léopold fut attaqué de la petite vérole, maladie qui avait été si funeste à sa famille. Cet accident ajouta encore à l'indécision de ses ministres.

Bohême ; l'Espagne , les républiques de Venise , de Gênes , les ducs de Toscane et de Mantoue fournirent de l'argent et des munitions , et la France envoya deux mille chevaux , quatre mille hommes d'infanterie et un grand nombre de volontaires sous les ordres du comte de Coligny et du duc de la Feuillade ; ces troupes s'avancèrent sur le théâtre de la guerre , et bientôt l'Autriche dut au fameux Montécuculli la victoire qui détruisit toutes les espérances des Ottomans ; et amena une trêve de vingt-neuf ans , que Léopold pouvait refuser ; mais à laquelle il s'empessa de souscrire , afin de conclure son mariage avec l'infante d'Espagne , et de prévenir les desseins des Français sur cette couronne.

La cour de Vienne était encore toute occupée des fêtes qu'occasionnait le mariage de l'empereur , lorsqu'on apprit que Louis XIV se disposait à prendre possession des Pays-Bas , dont il prétendait que la reine son épouse était seule héritière. Ce

grand monarque , aussi prompt à concevoir un vaste projet qu'à l'accomplir , après avoir fait la paix avec l'Angleterre , et traité avec la Suède , s'était emparé de Charleroi , Binch , Ath , Tournai , Douai , Alost , Lille , avait défait l'armée espagnole , et s'était rendu maître de la Franche-Comté.

Toutes les puissances de l'Europe , alarmées des conquêtes de Louis-le-Grand , réunirent leurs plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle , afin de réconcilier la France et l'Espagne. Louis XIV offrit la paix , et l'Espagne épouvantée se hâta de l'accepter (1).

Léopold , après avoir forcé , pour un temps au moins , les Hongrois à rentrer dans le devoir , se joignit à l'Espagne en faveur des Hollandais , et bientôt après le Danemarck , l'électeur de Brandebourg et le duc

(1) Par le traité fait à Aix-la-Chapelle , on céda à la France Courtray , Berg , Furnes , et tout le pays qu'on nomme la Flandre française ; elle rendit la Franche-Comté.



Brunswick firent cause commune avec les confédérés ; mais tant d'ennemis réunis contre Louis XIV, ne ralentissaient pas la rapidité de ses conquêtes ; et jusqu'à la mort du vicomte de Turenne, les armes de ce monarque eurent le plus brillant succès. Le plus grand général de l'empire, Montécuculli, accablé d'années et d'infirmités, avait abandonné le commandement. Le prince Charles V, duc de Lorraine, opposait sa valeur à celle du successeur de Turenne (1). Cette guerre, qui avait intéressé toute l'Europe, fut enfin terminée par la paix de Nimègue.

Tandis que de grands intérêts occupaient ces puissances, Cara-Mustapha, à la tête d'une armée nombreuse, faisait de rapides progrès et se disposait à pénétrer en Autriche. Léopold, instruit des projets de l'ennemi, forma une ligue offensive et défensive

(1) Le duc de Luxembourg, général des troupes françaises en Alsace.

avec Jean Sobieski, roi de Pologne, conclut des traités avec plusieurs princes de l'empire, et confia au prince Charles de Lorraine le commandement du corps d'armée qui devait être opposé au visir. Malgré les sages dispositions de l'empereur, le grand visir parut devant Belgrade, se rend à Weissembourg avec cinquante mille janissaires, trente mille chevaux et deux cent mille hommes tirés des différentes garnisons, et avec cette nombreuse armée occupa trente lieues de pays. Aussitôt il détache un grand nombre de Tartares pour dévaster le pays dont l'armée impériale pouvait tirer sa subsistance, et les troupes sont bientôt réduites à manquer de vivres et de fourrages.

Tékély, déclaré prince de la Haute-Hongrie, étant retourné à Cassovie, après avoir conféré avec le grand-visir, répandit un manifeste, qui portait que sa hantesse recevrait sous sa protection tous les Hongrois qui embrasseraient le parti des mécontents, et qu'elle les maintiendrait dans leurs privilèges.

ges, leur liberté, leurs biens, leurs lois et leur religion; mais qu'on ne ferait pas de grâce à ceux qui refuseraient de se soumettre. Ce manifeste fit un si grand effet, inspira une terreur telle que Vespri et plusieurs autres places ouvrirent aussitôt leurs portes aux mécontents. Les Ottomans pénétrèrent en Autriche et déjà menacent la capitale : dans cette extrémité, Léopold rappelle le duc de Lorraine, lui remet la défense de la place. La présence seule de ce général inspire la confiance, fait renaître le courage : la ville est mise en état de défense, et sitôt que les forces du roi de Pologne, des électeurs de Saxe et de Bavière et du comte de Waldeck sont réunies, le duc de Lorraine attaque avec impétuosité : tout cède à sa valeur ; on pénètre dans le camp des ennemis ; la terreur et la mort volent de toutes parts ; Mustapha prend la fuite, entraîne la déroute de son armée, et laisse un butin immense entre les mains des vainqueurs.

Humilié de sa défaite, vers le commencement de l'année suivante, le sultan s'apprête à rentrer en campagne. Le duc de Lorraine, toujours investi du commandement, fait triompher partout les armes de l'empire. Il marche contre les rebelles de Hongrie et les soumet. Tékély est témoin de la défection de son armée. Les Turcs n'avaient plus en leur puissance que le ville de Bude (1); Charles prend la résolution de la leur enlever. Le succès couronne son entreprise. Il détacha deux mille hommes sous les ordres du baron de Typpendas, pour investir Bude. . . . . L'attaque de cette place devait souffrir beaucoup de difficultés : on avait eu soin de réparer les fortifications, et on avait bâti un nouveau mur, qui s'étendait depuis la haute ville jusqu'au Danube. Le visir Aptá commandait dans la place, ayant sous lui Ismaël pacha, et tous gens de résolution. Le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière réglèrent,

(1) Ville capitale de la Basse-Hongrie.

de concert, les dispositions du siège. La nuit du 20 au 21 juin, le comte de Staremberg commença l'attaque par la ville basse. Le général Tinghen fit conduire à cent pas des bains quelques pièces de campagne pour soutenir les travailleurs. Ils firent deux lignes : l'une vers le milieu, l'autre vers une batterie dont on s'était servi au dernier siège.

On employa plus d'un mois à pousser les attaques et à s'emparer des batteries. Le corps de la place fit une longue résistance. Enfin, le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière étant convenus de donner un assaut général, on disposa les préparatifs le plus secrètement qu'il fut possible ; mais, quelque précaution que l'on pût prendre pour cacher ce dessein, l'ennemi s'en aperçut, et aussitôt il renforça ses postes, borda de janissaires son second et son troisième retranchemens, et se prépara à faire une vigoureuse défense. Sur les dix heures du soir, on donna le signal de l'assaut. En un instant les premières

hignes renversèrent les gabions qui fermaient les ouvertures de la brèche; elles montèrent à l'assaut à la faveur du feu de l'artillerie de la tranchée, et attaquèrent la place avec une intrépidité étonnante. Les grenadiers et les heiduques, qui marchaient les premiers, s'efforcèrent de gagner les palissades; les piqueurs et les hallebardiers, qui formaient le second rang, soutenaient ceux qui attaquaient; les fusiliers, qui occupaient le troisième, étaient attentifs à ne pas tirer à faux; tous, animés d'un courage égal, agissaient par une généreuse émulation.

Les Turcs, de leur côté, faisaient un feu continuel sur les Impériaux : ils les accablaient de pierres, de grenades et de bombes; ils se placèrent à corps découvert sur la brèche, et, à grands coups de sabre, chargèrent les plus avancés avec tant de fureur, qu'ils les mirent en désordre du côté de la grosse tour de l'angle. Le duc de Lorraine s'en aperçut : il vint le casque en tête et l'é-

pée à la main au pied de la brèche. Sa présence ranima le courage des troupes; elles regagnèrent bientôt le terrain qu'elles venaient de perdre; mais à peine furent-elles attachées aux palissades, que les Turcs firent jouer un fourneau qui les renversa. Une partie fut enterrée, l'autre brûlée, et ceux qui échappèrent eurent beaucoup de peine à se soutenir. On envoya aussitôt d'autres troupes, qui montèrent en haut de la brèche et s'emparèrent des palissades.

Lorsque l'on eut remédié à ce désordre, les Turcs firent jouer plusieurs mines dans toute l'étendue de la brèche. Il y eut des gouffres de feu qui absorbèrent une partie des Impériaux. Cet affreux spectacle encouragea tellement les assiégés, que les femmes et les enfans, chargés de pierres et de grenades, accoururent à la brèche pour avoir part à la défense.

La présence des généraux allemands et leur exemple soutinrent les troupes dans cette dangereuse occasion. Ils remplacèrent ceux

qui étaient morts ou blessés : les nouveaux montèrent à la brèche avec plus de vigueur que n'avaient fait les autres ; ils arrachaient les palissades, et malgré le feu de l'ennemi ils commençaient à forcer les retranchemens, lorsque les assiégés, par les bombes continuelles qu'ils jetaient, mirent le feu aux poudres et aux grenades des Impériaux. L'embrasement devint si grand, que la plupart des soldats furent environnés de flammes. Ils jetèrent leurs armes, et se dépouillèrent pour n'être pas brûlés dans leurs habits. Les généraux réparèrent bientôt ce désordre, en faisant avancer des troupes fraîches au milieu des flammes. En un instant, la brèche fut de nouveau occupée : les soldats firent de si grands efforts au milieu de la courtine droite, qu'après avoir renversé les infidèles, ils passèrent aux gorges des deux tours, taillèrent en pièces ceux qui leur résistaient, et poussèrent les autres avec tant de chaleur, qu'il y eut des mousquetaires impériaux qui suivirent les fuyards jusque dans la ville.



Les Brandebourgeois emportèrent peu après la courtine de la gauche et gagnèrent la troisième tour. Les Impériaux, maîtres de toute l'étendue des brèches, firent avancer leurs travailleurs pour s'y loger; mais lorsqu'ils croyaient être en sûreté contre la mousqueterie des Turcs, ils se trouvèrent environnés d'un nouveau feu que l'on avait allumé en deux endroits près de leur logement. Ce qui les alarma le plus, ce furent des bombes que l'on vit sortir des ouvrages de la grosse tour. Les infidèles avaient de grands coffres remplis de terre, où ils mettaient quantité de grenades et de petites bombes à dessein de ruiner leurs retranchemens lorsqu'ils seraient contraints de les abandonner; et afin que le feu y prît, ils avaient poissé et goudronné le pied de leurs palissades, avant que de les ficher dans ces coffres; de sorte qu'à mesure qu'elles brûlaient, on voyait de petites mines sauter, ce qui dura plus de quarante heures. Cet artifice obligea les Impériaux d'arracher leurs palissades et

d'ôter leurs fascines pour remettre à la place des sacs de terre. Heureusement pour eux , il s'éleva un petit vent qui , poussant la flamme du côté de la ville , donna le temps aux Autrichiens de se mettre à couvert. On fit avancer autant de troupes qu'il en fallait pour garder ce logement : les Brandebourgois ne jugèrent point à propos de garder celui qu'ils avaient pris ; le marquis de Shonen se contenta d'y laisser quelques sentinelles , et de bien conserver la courtine.

Du côté de l'électeur de Bavière , l'attaque ne fut pas moins vigoureuse ; mais elle ne fut pas si meurtrière. Les troupes montèrent à l'assaut avec autant de courage que de promptitude. Après avoir essuyé un feu violent , elles emportèrent tous les retranchemens des ennemis et se logèrent dans la place du château.

La perte que l'on fit de part et d'autre , dans cette affaire , fut très - considérable : celle des Turcs montait à quinze cents janis-

saires, et celle des Impériaux à plus de trois millesoldats, et à deux cents officiers tués ou blessés. Comme l'infanterie était beaucoup diminuée, le duc de Lorraine fut obligé de réduire les détachemens pour la tranchée à deux mille hommes de pied et à trois cents dragons.

Pendant que les assiégés disputaient chaque pouce de terrain avec une valeur incroyable, on reçut la nouvelle que le grand-visir approchait, dans le dessein de ravitailler la garnison de Bude. Dans la situation fâcheuse où se trouvait l'armée impériale, il lui était impossible de s'opposer à quatre-vingt mille hommes, et de continuer le siège. Elle n'avait plus que dix mille hommes d'infanterie en état de servir : avec si peu de monde on ne pouvait en même temps faire de grands efforts contre les assiégés et soutenir les lignes contre l'armée du visir.

Ces difficultés ne découragèrent ni l'électeur de Bavière, ni le duc de Lorraine. Ils continuèrent de fatiguer les assiégés par les

mines, par le feu de l'artillerie, et prirent des mesures pour empêcher que la place ne reçût des secours.

Cependant on eut avis que le sérasquier prenait la route d'Albe-Royale, ce qui fit croire que le grand-visir voulait secourir Bude par les montagnes. Pour faire échouer cette entreprise, le prince Charles envoya reconnaître les avenues. Trois mille chevaux détachés par le sérasquier, parurent alors sur la hauteur opposée au camp bavarois. Ils descendirent aussitôt dans la plaine, et après avoir poussé les gardes avancées des Allemands, ils se retirèrent sur le soir. Ils reparurent le lendemain au même endroit et en même nombre. L'arrivée de ce renfort déterminait les généraux allemands à poursuivre le siège avec plus de vigueur.

Dans le temps que le prince Charles visitait la tranchée pour faire jouer de nouvelles mines, on vint l'avertir qu'un corps considérable de cavalerie paraissait sur les

hauteurs. Le duc vint au camp pour l'observer; mais les infidèles ne descendirent point dans la plaine. Celui qui les commandait se contenta de faire avancer deux ou trois escadrons vers le camp de l'électeur de Bavière, et se retira du côté d'Ertchim, où le grand-visir était campé. L'électeur de Bavière fut d'avis qu'on marchât la nuit suivante pour livrer la bataille aux Turcs; mais le duc de Lorraine représenta qu'il y aurait trop de risque d'abandonner le siège de Bude; que la grande affaire était d'emporter cette ville; que les ennemis fourniraient eux-mêmes l'occasion de les combattre, lorsqu'ils verraient la place en danger, puisque le grand-visir n'était pas moins engagé d'honneur à la secourir, que les Impériaux à la forcer.

Après différentes attaques très-meurtrières, dans lesquelles les troupes impériales et celles des infidèles donnèrent, à l'envi, des preuves d'une bravoure à toute épreuve, le duc de Lorraine résolut

enfin de tout terminer par un assaut général.

Ce prince donna donc de nouveaux ordres pour augmenter le feu des batteries, afin d'élargir les brèches. En même temps, pour cacher ce dessein aux assiégés, il fit courir le bruit qu'il marcherait au grand-visir, dès que les troupes du comte de Scheftemberg, qui était arrivé depuis peu avec un renfort, seraient reposées.

Le 1.<sup>er</sup> septembre fut employé à mettre les brèches en état : sur le soir, les troupes commandées pour l'assaut entrèrent dans la tranchée ; les généraux vinrent à la tête du camp et chacun prit son poste, avec défense aux officiers et aux soldats de s'écarter des rangs. Le 2 septembre, sur les cinq heures du soir, on donna le signal, en tirant six volées de canon : à l'instant les troupes sortirent à droite et à gauche par les ouvertures, dans l'ordre qui leur avait été marqué, et s'avancèrent vers le retranchement.

Le corps commandé par le marquis de Spi-

nola arriva bientôt à la palissade, où il soutint le choc le plus rude de l'action. Il essuya presque à bout portant la décharge des janissaires qui , mettant le sabre à la main , se jetèrent avec tant de résolution sur la brèche , qu'ils tuèrent plusieurs des grenadiers et des volontaires de l'armée impériale. Le pacha d'Asti y reçut deux coups de mousquet et plusieurs coups de sabre, dont il mourut quelques jours après ; le gouverneur de Bude , ses officiers et sa garnison accoururent au bruit, et de part et d'autre on fit des prodiges de valeur et de courage.

Le comte d'Oettingue arriva presque en même temps à l'autre face , et ayant gagné le bout de la nouvelle brèche , les ennemis se trouvèrent pris en tête et en flanc ; ils furent contraints de se retirer sur la droite de leurs retranchemens , et laissèrent les Impériaux maîtres de la gauche. Les Turcs la défendirent des fenêtres des maisons voisines, où ils avaient posté leurs tireurs les plus adroits.

Le feu continuel des palissades n'empêcha pas les Allemands de se former au-delà. Ils remplirent bientôt tout le terrain qui était entre les maisons et les retranchemens. Le marquis de Spinola ayant fait un tour à gauche, ne fit plus qu'un front avec son corps et celui du comte d'Oettingue.

Les janissaires ne pouvant plus reculer, firent une décharge : le marquis Spinola reçut une balle dans la tête, et tomba mort sur la place. Les Impériaux les chargèrent à leur tour, et tuèrent le pacha de Bude. A l'instant les infidèles lâchèrent le pied pour gagner quelques coupures. On les suivit de si près, qu'ils n'eurent le loisir ni de se ranger derrière, ni de se servir de chevaux de frise pour en fermer l'entrée; ils se sauvèrent à la débandade, les uns dans les maisons, les autres dans la basse-ville, et un assez grand nombre se retira jusqu'au pied des murailles du château.

Pendant que la droite des Impériaux poussait les infidèles, la gauche et la réserve



ne trouvaient aucune opposition. Les Turcs ayant abandonné leurs retranchemens, les Allemands se jetèrent dans la ville, et y firent un carnage épouvantable : femmes, enfans, tout fut passé au fil de l'épée.

L'électeur de Bavière trouva aussi une forte résistance à l'attaque du château. Les Turcs qui étaient dans les retranchemens dont ils n'avaient pas été chassés, se défendirent en désespérés ; mais les Bava-rois, animés par l'exemple de leur prince, les poussèrent de poste en poste. Les vainqueurs s'étant avancés sur les remparts, firent feu sur les soldats à demi vaincus par la crainte : les uns jetèrent bas les armes, élevant leurs turbans pour demander quartier ; les autres, dans leur effroi, cherchèrent à se sauver du côté de Pest. Ces derniers furent pris par les Bava-rois, qui en tuèrent un grand nombre et firent les autres prisonniers. Les Turcs, voyant que les chrétiens, sans être touchés de leur soumission, continuaient à faire main-basse sur

eux, reprirent les armes par désespoir, se défendirent avec une nouvelle vigueur, et mirent le feu à plusieurs endroits de la ville. Enfin, après un massacre affreux, on arrêta, avec beaucoup de peine, la fureur des soldats. L'électeur de Bavière fit donner quartier à près de deux mille hommes retirés dans le château; les mêmes ordres furent portés aux Impériaux de la part du duc de Lorraine.

Les Impériaux s'emparèrent de Bude le 2 septembre, après deux mois et demi de siège. La place fut emportée de trois côtés presque en même temps : par les Bava-rois, qui attaquèrent le château; par les Brandebourgeois, qui firent leur attaque au-dessous de la basse-ville; et par les Impériaux, qui donnèrent l'assaut au côté opposé. On fit cette conquête à la vue de l'armée ottomane, plus forte d'un tiers que celle des alliés : chose tout-à-fait singulière, et dont l'antiquité ne fournit aucun exemple.

Profitant des avantages qu'il venait de

reimporter, l'empereur fit déclarer roi de Hongrie, l'archiduc Joseph, son fils ; et pour couronner toutes les grandes actions des années précédentes, le duc de Bavière prit Belgrade d'assaut.

La tranquillité intérieure des états de Léopold semblait enfin renaître, quand la guerre s'alluma de nouveau entre la France et l'Allemagne (1). Déjà Louis XIV avait fait entrer ses troupes dans le Palatinat et était en possession de tout le Rhin depuis Huningue jusqu'à Cologne. Tour à tour vaincus et vainqueurs, les Impériaux et les Français avaient fait des prodiges de valeur. Le maréchal de Joyeuse, le duc de Chartres, le prince de Conti, l'électeur de Bavière, le prince d'Orange et le duc de Lorraine avaient rivalisé de courage et de talents, lorsque, rompant le cours de ces hos-

(1) Louis XIV soutenait les prétentions de la duchesse d'Orléans sur le Palatinat : la duchesse d'Orléans était sœur de l'électeur de Neubourg.

tilités, Charles XII, à peine âgé de quinze ans, commença son règne par être le médiateur de l'Europe, et amena la paix conclue à Riswick.

L'empereur en avait à peine ratifié la conclusion, qu'il reçut la nouvelle de la célèbre victoire de Zenta. Le prince Eugène s'était couvert de gloire, et trente-deux mille Ottomans avaient été tués ou blessés. La Porte demanda la paix, et l'empereur consentit à une trêve de vingt ans. Telle était la situation de l'Allemagne, lorsque Guillaume III, reconnu roi d'Angleterre depuis la paix de Riswick, proposa un traité de partage de la succession de Charles II, qui fut approuvé par la France (1). Ce fut à

(1) Par ce traité, on donnait au dauphin les royaumes de Naples et de Sicile, le marquisat de Final et la province de Guipuscoa ; l'archiduc Charles ne devait avoir que le duché de Milan : le reste de la monarchie était accordé au prince électoral de Bavière.

cette époque que s'allumèrent les premiers feux de cette guerre qui embrasa l'Europe entière , qui coûta tant de sang et d'argent à la France , et qui faillit faire perdre à Louis XIV sa gloire et le fruit de ses nobles travaux.

La mort vint surprendre Léopold le 5 mai 1705 , dans la soixante-cinquième année de son âge , et la trente-huitième de son règne , au moment où la valeur du prince Eugène venait de faire triompher ses armes à la bataille d'Hochstet et présageait à l'état les plus brillans destins.

Le règne de Léopold ne fut , pour ainsi dire , qu'une guerre continuelle : l'autorité impériale , à la mort de Ferdinand III , était presque nulle ; Léopold lui rendit tout son éclat. Jamais empereur n'a été plus puissant : dans les diètes , il en prescrivait les délibérations et en déterminait souverainement les résolutions. Il agissait en maître , sans que personne osât élever la voix pour se plaindre , ou chercher à se faire écouter. Tout

l'empire était dans sa dépendance. On le vit créer un neuvième électeur, menacer les princes du ban de l'empire, faire un roi en vertu de sa toute-puissance, sans le consentement et même contre l'avis des trois collèges. Quoiqu'il ne fût ni soldat, ni capitaine, qu'il n'eût guère vu d'armées, il fit la guerre très-avantageusement pour lui. L'Allemagne, toujours si jalouse de la grandeur de la maison d'Autriche, ne s'arma et ne combattit, pendant tout son règne, que pour l'agrandir.

Sous lui, la Hongrie et la Transilvanie furent déclarées héréditaires; et il aurait pu réunir dans sa personne le titre d'empereur d'Orient et d'Occident, si, en étendant infiniment sa puissance le long du Danube, il n'avait pas appréhendé de voir un de ses voisins sur l'Escaut ou sur le Rhin.

La prospérité de Léopold ne fut pas néanmoins si constante, qu'elle ne souffrît quelques éclipses. Deux fois la couronne

impériale parut chanceler sur sa tête. Sobieski arracha Vienne des mains des Turcs; l'Angleterre et la Hollande empêchèrent qu'elle ne tombât dans celles du duc de Bavière (1).

Ce prince, sans cesse dans un état valétudinaire, avait le teint sombre, la démarche lente (2), l'air réfléchi, un caractère flegmatique et froid. Il s'exprimait négligemment, suivait en tout les usages espagnols; son vêtement était ordinairement noir, ses bas couleur écarlate, ainsi que la plume qui surmontait son chapeau. Ami de la solitude, extrêmement réservé en public, il se livrait cependant à une gaité franche avec ceux qui l'approchaient habituellement; la pureté de ses mœurs égalait la tendresse qu'il portait à la reine et à ses enfans. Ses connaissances étaient étendues et variées : la théo-

(1) *Hist. générale d'All.*

(2) Il était remarquable par cette lèvre avancée, qu'on appelle la lèvre autrichienne.

logie , la jurisprudence , l'alchimie , la peinture , la musique , presque toutes les sciences enfin lui étaient également familières. Il possédait bien le latin , et composait des épigrammes , des anagrammes , des inscriptions et des fables ; et , malgré la modicité de ses revenus , les artistes et les savans éprouvèrent sa générosité. Inspruck et Breslaw lui dûrent leurs universités , et il enrichit la bibliothèque impériale de Vienne. Selon ce prince , la charité était la première de toutes les vertus : aussi ses largesses envers les pauvres étaient-elles sans bornes. Accessible pour tous ses sujets , aucun ne sortait de ses audiences sans faire des vœux pour lui. On ne vit jamais ce monarque à la tête de ses armées , mais il eut le bon esprit de s'entourer de ministres habiles , de grands capitaines. Par les conseils du prince Eugène , il améliora et il changea le système militaire de ses états ; les fortifications des places furent réparées et augmentées , et , quand il mourut , ce prince avait sur



pied une armée de soixante-quatorze mille hommes.

Léopold eut trois femmes.

Marguerite-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, qui lui donna quatre enfans. Marie-Antoinette survécut seule, et fut mariée à Maximilien Emmanuel, électeur de Bavière.

Claude-Félicité, fille de Ferdinand-Charles, fut la seconde femme de l'empereur; elle était d'une grande beauté et remplie de talens.

Enfin il épousa Madeleine-Thérèse, fille de Philippe-Guillaume, premier électeur palatin de la branche de Neubourg. Cette princesse, douée d'un génie actif et de beaucoup d'esprit, joignait à la dévotion la plus grande, la bienfaisance, l'amour conjugal, et toutes les vertus qui honorent l'humanité.

Léopold I.<sup>er</sup> eut dix enfans. Cinq lui ont survécu : les fils sont Joseph I.<sup>er</sup> et Charles VI.

Les filles, Marie-Élisabeth, née en 1680, qui fut nommée gouvernante des Pays-Bas, et tint l'administration d'une main habile et sûre jusqu'en 1741, époque de sa mort ;

Marie-Anne, qui épousa en 1708 Jean vi, roi de Portugal ;

Et Marie - Madeleine , qui naquit à Vienne en 1689, et mourut en 1743.

*Sang-froid.*

LÉOPOLD était à la chasse ; on tire un coup de fusil , et la balle perce son chapeau. Tous les regards se dirigent vers l'endroit d'où le coup est parti ; mais inutilement, on ne voit personne. Les courtisans entourèrent le monarque , lui persuadent qu'on a voulu l'assassiner, et l'excitent à punir. L'empereur appelle un de ses officiers, et lui dit : « Faites chercher celui » qui a tiré le coup de fusil. D'une façon » ou d'une autre cet homme est un mal- » adroit ; il meurt de peur ou il meurt de

» faim. Qu'on lui donne mille ducats ». On lit peu de traits aussi beaux dans l'histoire.

Je ne puis terminer l'historique du règne de Léopold I.<sup>er</sup>, sans parler des grands capitaines qui dirigèrent ses nombreuses armées, et donnèrent tant d'éclat à la maison d'Autriche. J'ai cité les services que Montécuculli avait rendus à Ferdinand III. Ce vaillant guerrier, poursuivant son illustre carrière, fut encore sous Léopold la gloire du trône et l'orgueil de l'armée. Après sa mort, l'empereur confia les destins de l'Allemagne à plusieurs généraux qui fixèrent la victoire sous leurs drapeaux, et égalèrent en talens, en bravoure, cet essaim de héros qu'enfanta le siècle de Louis XIV. L'histoire a surtout retracé avec orgueil les faits éclatans des princes Charles de Lorraine et Eugène de Savoie.

Le premier naquit à Vienne, le 3 avril 1643, du duc François et de la princesse Claude de Lorraine. L'empereur

n'eut pas d'allié plus fidèle : sans cesse à la tête des armées, on le vit triompher en Hongrie, forcer les insurgés à rentrer dans l'obéissance, disperser les nombreuses légions du sultan, s'emparer de Philisbourg en 1676, malgré la résistance du maréchal de Luxembourg; en 1687, gagner sur les Turcs la célèbre bataille de Mohatz; se rendre maître de Mayence en 1690; contribuer à la délivrance de Vienne, et sauver les jours de Sobieski à la journée de Barkam.

CHARLES V fut un des plus grands généraux que la maison d'Autriche ait jamais eus. Il égala les plus célèbres capitaines, et fit voir que le talent militaire n'attendait en lui ni l'âge ni la longue expérience. La nature lui avait donné ce coup d'œil heureux qui embrasse, sans les confondre, tous les objets qui se présentent à l'imagination, et qui, dans l'instant même, dicte à l'esprit le parti qu'il doit prendre. Rempli d'un enthousiasme mar-

tial, il semblait souvent agir par une inspiration subite, qui lui faisait mépriser les dangers et forcer les obstacles; fier dans le commandement, il ne ménageait pas sa vie : dans chaque combat, intrépide à l'excès, il paraissait toujours résolu de vaincre ou de mourir. Il fit oublier les fautes de son père en conservant le caractère de héros constant, et d'ami fidèle à la maison d'Autriche.

Ce prince, après avoir été l'appui, le libérateur de la maison d'Autriche, le rival de Louis XIV et la terreur des Turcs, mourut en 1690, âgé de quarante-huit ans, et regretté de toute l'Europe.

*Justice rendue à un grand guerrier  
par un grand monarque.*

Le roi de France dit, en apprenant sa mort : « La moindre qualité de Charles » était celle de prince : c'était le plus grand, » le plus sage, le plus généreux de mes » ennemis ».

*Force d'un grand exemple.*

CHARLES DE LORRAINE commandait un corps de troupes impériales à quelques lieues de Wissembourg ; il apprend que les Turcs viennent d'attaquer et de mettre en déroute les gardes du comte de Taaf, que le désordre est au comble ; aussitôt il se rend sur le champ de bataille, cherche à rétablir le combat ; mais en vain : les Impériaux fuient de toutes parts. Alors Charles met pied à terre, et se présente devant eux : « Quoi ! soldats, leur crie-t-il, vous abandonnez l'honneur des armes de l'Empire ! vous vous laissez intimider par ces canailles !... Retournez sur vos pas ; je veux les battre avec vous et les chasser ». L'exemple de leur général ranime le courage des Impériaux, qui, honteux de leur terreur, s'arrêtent, reprennent leurs rangs, marchent à la voix de leur chef, et battent complètement l'ennemi.

Le prince EUGÈNE, qui attira sur lui les regards et l'admiration de l'Europe, naquit à Paris, le 18 octobre 1663, d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, et d'Olimpe Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Quelque temps connu sous le nom de l'abbé de Savoie, dès l'âge de sept ans il fut pourvu des abbayes de Casa-Nova et de Saint-Michel-de-Cluse. Il fit d'abord des études convenables à l'état qu'il embrassait; mais ses progrès ne furent point rapides. Il n'aimait à nourrir son esprit que de la lecture de Quinte-Curce, de César, et de plusieurs autres auteurs qui traitaient de l'art militaire. Sa jeune imagination rêvait déjà ses hautes destinées, et il se dégouta bientôt de l'état ecclésiastique. Cet enfant chéri de la victoire sentant s'élever dans son âme ce désir, ce besoin de la gloire qui fait les héros, abandonna alors un état qui convenait à la faiblesse, et non pas au courage, et demanda un régiment. Louis XIV le lui refusa. Dès cet instant, ce monarque n'eut pas d'en-

nemi plus dangereux ; Léopold , de général plus intrépide. Le prince Louis de Bade le présenta à l'empereur, en disant : « Ce » jeune Savoyard sera avec le temps le premier capitaine de son siècle ». La délivrance de Coni, la victoire de Zenta, la prise de Carmagnole, le combat sanglant de Carpi, la possession du pays entre l'Adige et l'Adda, les succès remportés sur le maréchal de Villeroi, l'invasion du Mantouan, la prise de la Mirandole, qui termina si glorieusement la campagne le 22 décembre 1701 ; la bataille d'Hochstet ; le Pô, le Tanaro, traversés aux yeux du duc d'Orléans, à la vue de Vendôme ; Corregio et Reggio enlevés aux Français, Turin arraché à leurs armes, la soumission du Milanais, le fameux combat d'Oudenarde, le siège de Lille, la bataille de Malplaquet, celles de Temeswar, de Peterwaradin, la reddition de Belgrade ; tels sont les titres d'Eugène à l'immortalité.

Ce prince, qui occupa lui seul pendant



long-temps toutes les trompettes de la Renommée, était rempli d'humanité, tolérant et ami vrai.

« Eugène, dit Voltaire dans son Essai sur l'Histoire générale, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre et un grand homme dans la paix; un esprit plein de justesse et de hauteur, ayant le courage nécessaire et dans les armées et dans le cabinet : il a fait des fautes comme tous les autres généraux ; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de Louis XIV et la puissance ottomane ; il a gouverné l'Empire ; et dans le cours de ses victoires et de son ministère , il a méprisé également le faste et les richesses ; il a même cultivé les lettres qu'il a protégées autant qu'on le pouvait à la cour de Rome ».

Il mourut subitement à Vienne en 1736, âgé de soixante-treize ans.

J.-B. Rousseau parle ainsi de ce guerrier ;

Au milieu de la paix , au milieu des hasards ,  
La vertu, la sagesse et l'amour des beaux-arts  
Firent le fondement de sa gloire suprême ;  
Et modeste vainqueur de cent rivaux soumis ,  
Ce fut en apprenant à se vaincre lui-même  
Qu'il apprit à dompter ses plus fiers ennemis.

*Sang-froid.*

LE prince Eugène , malgré les ordres exprès de l'empereur , avait livré la fameuse bataille de Zenta contre les Turcs ; il avait remporté une victoire complète. Cette action , si glorieuse pour lui , fut presque la cause de sa perte : ses ennemis représentèrent à l'empereur que le succès du prince n'excusait pas sa témérité et sa désobéissance aux ordres de son maître. L'empereur était extrêmement jaloux de son autorité : il avait appris avec joie la victoire qu'Eugène avait remportée ; mais il ne pouvait souffrir qu'on crût qu'il n'avait pas assez respecté ses ordres : il aurait voulu qu'Eugène eût pu vaincre et

ne pas désobéir ; ou plutôt il aurait voulu n'avoir pas donné un ordre si contraire à ses intérêts. Les envieux du prince , qui connaissaient le faible de l'empereur , parvinrent à l'irriter contre un héros qui venait de lui rendre un service si important. Eugène , ignorant ce qui se tramait contre lui , s'avancait vers Vienne au milieu des acclamations des peuples. Lorsqu'il arriva , les habitans accoururent en foule pour le voir : il demanda et obtint une audience de l'empereur ; mais il en fut reçu froidement. Étonné de cet accueil , il se remit du trouble qu'il lui avait causé , et déposa entre les mains de l'empereur le sceau de l'empire ottoman que le grand-visir avait laissé avec la vie à la bataille de Zenta , et rendit compte de tout ce qu'il avait fait. L'empereur l'écouta , mais avec indifférence. Eugène sortit indigné d'une telle réception. Bientôt un de ses amis l'avertit qu'on songe à le faire arrêter. A peine a-t-il reçu cet avis , qu'on lui or-

donne les arrêts, et que le comte de Schlick, capitaine des trabans de la garde impériale, un des plus grands ennemis de sa gloire, vient de la part de Léopold lui demander son épée; il la rend sans murmurer, en jetant un regard dédaigneux sur le comte de Schlick (1).

Cette injustice irrite tous les bourgeois de Vienne, qui prennent la résolution de

(1) L'éditeur des *Anecdotes germaniques*, les auteurs du *Dictionnaire historique*, rapportent qu'en rendant son épée, Eugène dit : « La voilà, »  
» puisque l'empereur la demande, encore fumante  
» du sang des ennemis ; je consens de ne plus la  
» reprendre, si je ne puis continuer à l'employer  
» pour son service ». Et voici comme Eugène, dans ses *Mémoires*, dément cette réponse (que les auteurs que nous venons de citer ont copiée on ne sait où, et rapportée sans chercher à s'assurer si elle appartenait réellement au prince Eugène).  
« La moitié de cette phrase serait une gasconnade, et l'autre moitié une basse résignation :  
» ma rage était muette ; j'allai aux arrêts dans  
» mon hôtel, etc. »

veiller eux-mêmes à la garde du palais du général, et jurent à ce grand homme de défendre sa vie au prix de tout leur sang. Mes amis, leur répond Eugène, je vous sais gré de votre zèle et de votre amitié pour moi : mais ils sont inutiles ; je ne veux point avoir d'autre garant de ma sûreté que la droiture de ma conduite et le peu que j'ai fait pour le service de sa majesté impériale ; elle est trop éclairée pour ne pas démêler la vérité d'avec la calomnie, et trop équitable pour ne pas me rendre bientôt la justice que je crois m'être due.

*Réponse judicieuse.*

LA reddition de Lille était le présage des plus brillans succès pour les Impériaux. Rien ne semblait devoir arrêter leur marche triomphante ; les officiers, s'abandonnant à toute l'ardeur de leur imagination belliqueuse, rêvaient déjà l'anéantissement de la France. Un d'eux dit, devant le prince Eugène, qu'il était certain de voir l'armée

pénétrer jusqu'à Bayonne. « Oui , sans doute, lui répondit Eugène, pourvu que le roi de France nous donne un passe-port pour aller et un passe-port pour revenir ».

*Le guerrier ne voit que la victoire.*

A la bataille de Malplaquet, si glorieusement gagnée sur les maréchaux de Villars et de Boufflers, le prince Eugène fut dangereusement blessé dans le fort de l'action. Son sang coulait en abondance ; mais rien ne pouvait forcer ce héros à quitter le poste de la gloire. Ses officiers le pressant de se retirer au moins pour quelques instans : « Qu'importe, leur répondit-il, de » se faire panser, si nous devons mourir » ici? Et si nous en revenons, il y aura » assez de temps pour cela ce soir ».

*Justice rendue à son rival.*

EUGÈNE, s'étant emparé de Soncino, apprend que le quartier-général des Fran-

çais était transporté à Jolesino. « Je parie, » dit-il à ses officiers, d'après ce mouvement hardi, que Vendôme est arrivé à l'armée ».

### *Éloge du soldat français.*

VENDÔME venait de déloger Welzel du poste des Quatorze-Navilles. Ses grenadiers attaquaient le pont, pendant que d'autres se jetaient dans l'eau, à droite et à gauche, afin de prendre en flanc des deux côtés le détachement du prince Eugène. Ce général, témoin de cette action hardie, s'écrie : « Voilà de la valeur, de l'intelligence et de la vivacité!... *Voilà le soldat français* »!

### *Modestie du héros.*

Le généralissime des troupes de l'empereur s'exprime ainsi dans ses Mémoires, en parlant de son entrevue avec le duc de Savoie au-dessous de Carmagnole : « Nos soldats, en nous voyant nous embrasser,

jetaient leurs chapeaux en l'air , et criaient : *Vive Joseph 1.<sup>er</sup>* et *Victor Amédée !* et je crois aussi un peu *Vive Eugène !* Quelle grâce , quelle modestie touchante dans cet aveu !

*Fidélité à son souverain.*

EN 1696 , au moment où le prince Eugène était déjà célèbre dans toute l'Europe , Louis XIV reconnaissant , mais trop tard , ce qu'il valait , fit tous ses efforts pour le détacher du service de l'empereur : il lui fit offrir le bâton de maréchal de France et le gouvernement de Champagne , avec deux mille pistoles de pension annuelle. Mais le prince Eugène tenait à l'empereur par les nœuds de l'honneur et de la reconnaissance : il rejeta avec dédain , avec fierté les offres du roi de France , et répondit à ceux qui étaient chargés de les lui faire : « Je suis feld-  
» maréchal des armées de l'empereur , di-  
» gnité que j'estime pour le moins autant  
» que celle de maréchal de France ; des



» pensions n'ont rien qui me tente ; je  
» serai toujours assez riche tant que je  
» trouverai des occasions de marquer mon  
» zèle et ma fidélité au monarque auquel  
» je me suis dévoué ».

*Ses adieux à Villars.*

EUGÈNE , en se séparant de Villars pour ne plus revoir ce grand homme , lui dit :  
« M. le maréchal , nous ne nous battons plus et ne signerons plus vraisemblablement ensemble ; mais nous nous aimerons et estimerons toujours ». Oui : deux héros sont faits pour s'estimer ; la gloire en fait deux rivaux au champ d'honneur ; l'estime et l'amitié les réunissent à la paix.

*Pensée bien juste.*

LE grand - seigneur , en envoyant à Eugène deux beaux chevaux arabes , un cimeterre et un turban , lui fit dire : L'un est le symbole de ta valeur ; l'autre , de ton génie et de ta sagesse.

« J'aime ce compliment oriental , disait

Eugène , et je me défie de ceux des chrétiens ».

*Paroles du roi de Prusse à Eugène.*

ON avait ménagé une entrevue entre le roi de Prusse et l'empereur d'Allemagne ; elle devait avoir lieu à Prague , où Charles VI s'était rendu avec le prince Eugène. Ce brave militaire était en train de s'habiller pour aller faire sa cour à sa majesté prussienne , lorsque ce monarque , entrant sans être annoncé dans l'appartement d'Eugène , lui dit : « *Point de cérémonie , je viens » causer avec mon maître* ».

*Pensées sur divers objets , sur différens personnages.*

J'AI tant vu la mort de près , disait Eugène , que je me suis familiarisé avec elle.

Je regarde le passé comme un beau songe.

Quand Bourdaloue me fait tout craindre , Massillon me fait tout espérer.

Bossuet m'étonne ,  
Fénélon me touche.

J'ai oublié les épigrammes de Rousseau ,  
même son ode pour moi (1) ; mais je relis  
ses psaumes et ses cantiques.

Je crois n'avoir rien oublié que mes en-  
nemis , disait Eugène.

(1) C'est dans cette belle ode , mémorable  
comme la gloire du guerrier auquel elle est  
adressée , qu'on lit les strophes suivantes :

O toi ( la Renommée ) qui , sans lui rendre hommage ,  
Et sans redouter son pouvoir ,  
Sus toujours de cette volage  
Fixer les soins et le devoir ;  
Héros , des héros le modèle ,  
Était-ce pour cette infidèle  
Qu'on t'a vu , cherchant les hasards ,  
Braver mille morts toujours prêtes ,  
Et dans les feux et les tempêtes  
Défier la fureur de Mars ?

Non , non ; ses lueurs passagères  
N'ont jamais ébloui tes sens :  
A des déités moins légères  
Ta main prodigue son encens.  
Ami de la gloire solide ,  
Mais de la vérité rigide

J'ai été heureux dans cette vie , je veux l'être dans l'autre : il y a de vieux dragons qui prieront le ciel pour moi ; et je compte plus sur leurs prières que sur celles de toutes les vieilles femmes de la cour.

Je n'ai connu la vengeance qu'en espièglerie.

Je n'ai jamais aimé les bavards, ni à la guerre ni en croyance.

Eugène était le premier à rire des chansons qu'on faisait contre lui : il y en avait

Encor plus vivement épris ,  
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges ;  
Et ce ne sont pas les louanges ,  
C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole  
De tous ces héros imposteurs  
Dont la fausse gloire s'envole  
Avec la voix de leurs flatteurs.  
Tu sais que l'équité sévère  
A cent fois du haut de leur sphère  
Précipité ces vains guerriers ,  
Et qu'elle est l'unique déesse  
Dont l'incorruptible sagesse  
Puisse éterniser tes lauriers.

une surtout qu'il trouvait fort jolie, et qu'il avouait être en peu de mots son histoire. Lui-même la rapporte dans ses mémoires ; la voici :

Eugène, entrant en campagne,  
Assurait d'un air hautain,  
Qu'il irait droit en Champagne  
Pour y gourmer du bon vin.  
L'Hollandais, pour ce voyage,  
Fit apporter son fromage  
Dans Marchienne et dans Denain ;  
Mais Villars, piqué de gloire,  
Leur cria : « Messieurs, tout beau !  
» Pour vous, c'est assez de boire  
» L'eau bourbeuse de l'Escaut ».

Peu de gens entendaient et souffraient la  
plaisanterie avec plus de grâces qu'Eugène.



JOSEPH I<sup>er</sup>. (1)

**J**OSEPH-JACOB-JEAN-IGNACE-EUSTACHE D'AUTRICHE, fils de Léopold I.<sup>er</sup> et d'Éléonore - Madelaine - Thérèse de Neubourg , naquit à Vienne le 28 juillet 1678 : la diète , assemblée à Presbourg , le couronna roi de Hongrie le 9 décembre 1687 ; et les électeurs réunis à Augsbourg , le 24 janvier 1690 , l'élurent roi des Romains ; enfin ce prince parvint au trône impérial le 5 mai 1705 , après la mort de son père. Il ne fut jamais couronné roi de Bohême ; la mort l'empêcha de faire cette cérémonie qu'il avait été obligé de différer

(1) Ce nom de Joseph , qu'aucun de ses ancêtres n'avait porté , lui fut donné par son père , qui en avait fait vœu. (WILL. COXE , *Hist. de la Mais. d'Aut.*)

à cause des embarras que la guerre lui donnait.

Léopold , au milieu de sa gloire , de ses nombreux succès , comptait comme le jour le plus heureux celui où son fils bien-aimé avait reçu l'existence ; il voyait , avec ce ravissement qu'inspire la tendresse paternelle , le jeune prince , à peine échappé aux liens de l'enfance , annoncer les plus heureuses dispositions et promettre de mériter un jour les grands destins auxquels il était réservé. L'éducation de l'héritier d'un vaste empire ne saurait être confiée à des mains trop habiles ; des premiers principes qu'il reçoit dépend ordinairement le sort des peuples qu'il est appelé à gouverner : aussi Joseph fut-il entouré des instituteurs les plus parfaits , des hommes que leurs rares talens , leurs vertus rendaient dignes d'un si glorieux emploi : il eut pour gouverneur Charles Dietrich , prince de Salm ; et pour précepteur , un prêtre séculier , nommé Rummel.

Fidèle aux leçons de ces maîtres respectables , doué d'un esprit vif , d'une imagination ardente , les grandes qualités de Joseph I.<sup>er</sup> se développèrent avec rapidité. Les exploits d'Eugène , du prince Charles éveillèrent son courage , firent naître de bonne heure en son âme ce désir de la renommée , source immortelle de toutes les grandes actions ; et il ne tarda pas à se montrer au champ d'honneur. Le siège de Landau , qui se poursuivait depuis longtemps , lui offrit les moyens de signaler son jeune courage ; et la capitulation de cette place fut bientôt due à l'intrépidité de ce monarque , à l'ardeur qu'il inspira aux troupes fatiguées des longueurs d'une attaque difficile et opiniâtre. A ces premiers exploits succédèrent d'autres triomphes encore ; les Français , rentrés dans cette même place , furent de nouveau témoins de l'héroïsme et de la générosité de Joseph ; et ses sujets , en pleurant la



mort de Léopold , virent avec transport son fils monter sur le trône impérial et leur promettre des jours de gloire.

Joseph I.<sup>er</sup> avait atteint sa vingt - cinquième année lorsqu'il succéda à son père. Après avoir , par un motif d'économie bien louable sans doute , réduit le nombre des officiers de sa maison , opéré plusieurs changemens dans l'ordre civil et dans le département de la guerre ; après avoir congédié tous les ministres partisans des jésuites , et fait connaître ainsi à son peuple , à l'Europe , les maximes qu'il voulait adopter dans son gouvernement , son premier soin , le soin le plus cher à son cœur , fut de témoigner à ses maîtres et sa reconnaissance et son amitié : il confia au prince de Salm l'administration des affaires , et conféra l'évêché de Vienne au savant Rummel. Ce choix , qui honorait autant son esprit que son âme , fut généralement approuvé. Dès ce moment le jeune monarque , tenant d'un main ferme les rênes de l'empire , se

livra avec ardeur à l'exécution des projets de Léopold. Tout fut disposé pour continuer la guerre en Italie, en Flandre, en Allemagne, tandis que l'archiduc Charles combattait en Espagne pour la succession à cette couronne. Ces immenses préparatifs étaient enfin terminés; les troupes nombreuses de Joseph et de ses alliés marchaient sur tous les points; lui-même se disposait à se mettre à leur tête, lorsqu'il apprit que les Bohémiens, ce peuple indocile, dont l'esprit d'indépendance n'avait ni de justes bornes, ni d'objet déterminé, étaient prêts à se soulever; que les Hongrois, toujours jaloux de leur liberté, et impatiens de rentrer dans les privilèges dont Léopold I.<sup>er</sup> les avait privés, prenaient les armes, sous le commandement de Ragotski. Dans ces circonstances, il résolut d'abandonner la conduite de ses armées à des chefs intrépides, qui les conduiraient à la victoire, tandis que, veillant du sein de sa capitale à l'administration de son empire, contenant les

factieux , étouffant les révoltes , punissant des princes infidèles , il assurerait la prospérité de ses états. Cette résolution une fois prise , Joseph ne se montra plus à la tête de ses légions ; mais sa sagesse , sa fermeté , lui acquirent une gloire aussi durable que les triomphes militaires réservés à sa vaillance , s'il se fût une seconde fois présenté dans la lice.

Vaincus de toutes parts , les Hongrois , les Bohémiens se virent bientôt forcés de rentrer dans le devoir ; leurs chefs ne trouvèrent de salut que dans la fuite : les électeurs de Bavière et de Cologne furent mis au ban de l'Empire.

Tandis que par des mesures sages et vigoureuses , par un grand acte d'autorité , Joseph rompait le cours des dissensions les plus funestes , ses armes obtenaient en Italie , en Flandre , les plus brillans succès ; le prince Eugène faisait lever le siège de Turin , le duc de Marlboroug remportait la fameuse victoire de Ramillies ; Bruges ,

Gand, Louvain, Bruxelles, Oudenarde, Ostende, Malines, tout le Brabant, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. En Espagne, l'archiduc s'emparait de Carthagène, de Salamanque, de Madrid; passait dans le royaume de Valence, après s'être fait proclamer roi, et ne laissait plus à Philippe V de place importante que Barcelonne (1); enfin la maison d'Autriche, rivale fortunée de celle de Bourbon, et obtenant par la prospérité de ses armes le premier rang dans l'Europe, était au comble de la gloire. La France épuisée était sans ressources, sans moyens pour se relever; les peuples, accablés sous le poids des impôts, appelaient la paix à grands cris; des troupes

(1) Le peu de succès des armes de Louis XIV faisait déjà chanceler son autorité en Espagne: tant de désastres précipités jetèrent Louis-le-Grand dans la consternation; la fortune, en ne versant sur les dernières années de ce monarque que l'amertume et la douleur, paraissait vouloir le punir de ses prospérités passées.

nues, mal payées, hors d'état de combattre; la disette, la faim, le malheur, et partout le malheur : telle était la situation effrayante de la France, lorsque Louis XIV demanda la paix; mais ce ne fut, à bien dire, qu'une suspension d'armes, car les conditions proposées par les alliés n'ayant pas été acceptées, la guerre recommença l'année suivante avec plus d'acharnement que jamais. La bataille de Malplaquet attesta de nouveau la supériorité des armes de Joseph (1). Philippe V fut battu par le comte de Staremberg; la Hongrie rentra sous l'obéissance, et l'empereur, partout heureux, partout triomphant, goûtait enfin le plaisir d'avoir rendu le repos à un pays si long-temps déchiré par les dissensions

(1) Les alliés, selon l'expression du prince Eugène « se préparaient à dicter les conditions de la paix aux portes de Paris avec cent cinquante mille plénipotentiaires armés ». La bataille de Malplaquet est un des plus beaux faits d'armes qu'on connaisse.

civiles , lorsque la petite vérole vint le surprendre et l'enleva ; le 17 avril 1711 , dans la trente-troisième année de son âge (1).

En moins de cinq ans , il avait vu la Lombardie subjuguée , le Piémont évacué par les Français , Naples et les Pays-Bas soumis par ses troupes ou celles de ses alliés.

Joseph I.<sup>er</sup> était d'une moyenne taille ; son maintien était à la fois noble et rempli de grâces. Avant de s'être livré aux travaux de la guerre , à la fatigue de la chasse

(1) On attribue aussi à l'ignorance de ses médecins la mort précipitée de Joseph. Le prince d'Anersperg , qui était page de Joseph I.<sup>er</sup> à la mort de ce monarque , a rapporté que les médecins , selon la coutume du pays , non-seulement bannirent l'air de l'appartement du malade , mais qu'ils l'enveloppèrent de plusieurs aunes d'écarlate dans le temps où le mal était au plus haut degré de violence. (*Mémoires de la cour de Berlin, cités par M. Wil. Coxe dans son Hist. de la Mais. d'Aut.*)

qu'il aimait avec passion , ses yeux bleus , son teint délicat , sa chevelure blonde , lui donnaient un air efféminé ; mais bientôt sa physionomie prit du caractère et annonça la grandeur de son âme. Humain , compatissant , son premier plaisir était de soulager les malheureux. Quoique exact à remplir les devoirs de la religion , il eût rougi de persécuter les protestans. Entreprenant , actif , plein de feu ; prompt à concevoir un projet , habile à l'exécuter , invariable dans ses résolutions , Joseph , si profond dans l'art de gouverner , au milieu des soins qu'il donnait à son empire , trouvait toujours quelques instans à consacrer aux exercices du corps dans lesquels il excellait , et à l'étude : les langues française , espagnole , bohémienne et hongroise lui étaient familières ; il possédait parfaitement l'italien et parlait le latin avec facilité : la musique avait des charmes pour lui , et ses connaissances dans l'architecture civile et militaire étaient très-étendues.

Il se plaisait à combler de faveurs les vrais talens et le mérite utile : il allait chercher dans la foule le simple soldat qui avait fait preuve de courage, pour l'honorer aux yeux de ses rivaux. A l'exemple des plus célèbres empereurs de la maison d'Autriche , il abaissa l'orgueil des princes ambitieux , sut mettre des bornes à leur autorité , soutint avec fermeté les droits de la couronne , se fit aimer des protestans , craindre des rebelles ; maintint l'équilibre entre les états et l'empire. Si l'on jette les yeux sur la situation où il laissa son pays , sur la position des puissances belligérantes , on est forcé de convenir que la mort de ce monarque a été funeste à sa famille , à ses sujets et à l'Europe.

Joseph I.<sup>er</sup> avait épousé , en 1699 , Guillemine-Amélie, fille de Jean-Frédéric, duc de Hanovre , et de Bénédicte-Henriette, princesse palatine , de la branche de Simmerin.

Cette jeune princesse naquit à Hanovre



en 1678. Son père , qui avait embrassé la religion catholique dans ses voyages d'Italie , éleva sa fille dans ses nouveaux principes. A la mort de ce père respectable , elle vint , avec sa mère , auprès de la princesse de Condé , sa tante ; bientôt elle quitta la France pour trouver un asile à Modène , sous la protection d'une autre tante , épouse de Réginald. Plusieurs princes aspirèrent à sa main ; mais elle leur préféra le fils de Léopold.

Ni ses dispositions particulières ( dit l'auteur de l'Histoire de la Maison d'Autriche ) , ni les principes de son époux ne permirent point à Guillelmine-Amélie de prendre part aux affaires d'état. Cette princesse se distingua par sa douceur et sa grande affabilité. Dans les premières années de son veuvage , elle habita le palais de Schoenbrunn ; mais depuis l'an 1722 , elle fit sa résidence dans un couvent de religieuses qu'elle avait fondé près de Vienne , où elle pratiqua les plus grandes austérités.

Elle eut la douleur de voir priver ses deux filles de l'héritage paternel , et cependant elle fit tous ses efforts pour gagner l'électeur de Bavière , son gendre , et prévenir la guerre qu'alluma la succession d'Autriche. Lorsque la ville de Vienne fut menacée d'un siège , elle se retira à Closter-Neubourg , où elle mourut en 1742.

Elle donna à Joseph trois enfans , deux filles et un fils : ce dernier périt à peine âgé de treize mois.

Marie-Josèphe , fille aînée de l'empereur , épousa Auguste III , électeur de Saxe et roi de Pologne ; et Marie-Amélie fut unie à Charles Albert , électeur de Bavière et empereur d'Allemagne. Par le pacte de famille conclu sous le règne de Léopold I.<sup>er</sup> , et confirmé par Joseph et par Charles , son frère , la monarchie autrichienne (1) devait , en cas d'extinction de la ligne masculine , passer à ces deux

(1) *Hist. de la Maison d'Autr.*

princesses ; mais la mort de leur père fit évanouir leurs espérances ; et Charles VI , en les mariant , les força de renoncer , en faveur de ses propres filles , à la succession des états autrichiens. Elles n'en conservèrent pas moins une vive affection pour leur famille , et ce furent elles principalement qui détachèrent de l'alliance de la France les électeurs de Saxe et de Bavière. Elles eurent l'une et l'autre à éprouver de singulières vicissitudes. Marie-Josephe vit son époux forcé de fuir en Pologne , et la ville de Dresde occupée par les Prussiens au commencement de la guerre de sept ans. Elle mourut , en 1757 , du chagrin et de l'agitation que lui causèrent les mauvais traitemens qu'elle éprouva de la part du roi de Prusse.

Marie-Amélie , après avoir partagé les honneurs de la royauté avec son époux , qui prit le titre de roi de Bohême , le vit aussitôt chassé de sa capitale , et , souverain de nom , vivre dans la dépendance réelle

de la France. Ce prince étant mort, elle engagea son fils à faire la paix avec Marie-Thérèse, sa cousine ; et le reste de sa vie elle jouit d'une parfaite tranquillité : elle mourut en 1758.

*Attachement pour ses maîtres.*

LES JÉSUITES, irrités de voir le prince de Salm nommé gouverneur de Joseph I.<sup>er</sup>, et ayant en vain essayé de le perdre dans l'esprit de l'empereur, tournèrent leur haine contre Rummel, ecclésiastique sage et d'un profond savoir, que le prince de Salm avait placé en qualité de précepteur auprès de son illustre élève. Joseph I.<sup>er</sup>, instruit des intrigues de ces moines ambitieux, alla trouver son père et lui déclara, après avoir défendu Rummel avec une énergie au-dessus de son âge, qu'il était décidé à ne plus étudier, si, au gré des jésuites, on ordonnait le renvoi de son respectable précepteur. Léopold embrassa

son fils et accorda toute sa faveur au vertueux Rummel.

*Le siège de Landau.*

IMPATIENT d'illustrer son nom et de parer son front des lauriers de la victoire, Joseph I.<sup>er</sup>, bien jeune encore, lors de la première campagne de la guerre de la succession, sollicita la permission de servir dans l'armée impériale. Son père hésita quelque temps ; mais enfin il céda aux instances réitérées de ce jeune guerrier, qui promettait à l'état un vaillant capitaine.

Fier de cette permission, Joseph se rendit au siège de Landau ; et ne consultant que son courage, malgré les périls sans cesse renaissans qui l'environnaient, il courut à la tranchée. Ses officiers lui observèrent que c'était le poste le plus dangereux. C'est le mien, leur répondit-il ; ceux qui ont peur peuvent se retirer.

*Belle réponse à M. de Mélac.*

LE siège de Landau se poursuivait avec une activité sans égale. Il était difficile de prévoir en faveur de qui la victoire se déciderait. M. de Mélac , qui commandait la place , envoya un officier au prince pour lui demander où seraient ses quartiers , afin qu'on pût les respecter. Mes quartiers , répondit Joseph à l'envoyé de M. de Mélac ; mes quartiers sont partout où ma présence est nécessaire. Allez , Monsieur ; ne consultez que l'honneur , et faites tout ce que vous prescriront votre devoir et le service du roi votre maître.

*Labadie.*

JOSEPH , de retour sous les murs de Landau , où les Français étaient entrés en maîtres , força Labadie , qui , par une défense vigoureuse et savante , avait soutenu

le siège pendant soixante-neuf jours , à remettre encore la forteresse en ses mains ; et , en accordant à ce général la capitulation la plus honorable , il lui dit qu'il regardait comme la plus grande gloire qu'il eût acquise , celle d'avoir pu soumettre un guerrier aussi intrépide.

*Aversion de Joseph I.<sup>er</sup> pour les éloges.*

JOSEPH I.<sup>er</sup> avait une aversion insurmontable pour la flatterie. Pour célébrer l'anniversaire de sa naissance , on chantait devant lui des morceaux où l'on exaltait ses grandes qualités et ses vertus : il interrompit les chanteurs , en disant : « Je suis ici pour entendre de la musique , et non pas un éloge ».



---

## CHARLES VI (1).

**C**HARLES VI (François-Joseph-Wenzel-Balthasar-Jean-Antoine-Ignace) naquit à Vienne, le 1.<sup>er</sup> octobre 1685, de Léopold 1.<sup>er</sup> et d'Éléonore-Madelaine, princesse palatine de la branche de Neubourg. Le cardinal Bonvisio, nonce du pape, lui conféra le baptême, et il fut tenu sur les fonts par Charles II, roi d'Espagne, et par l'impératrice Éléonore, épouse douairière de Ferdinand III.

(1) L'Europe ne fut en aucun temps dans une situation semblable à celle où elle se trouvait à la mort de l'empereur Joseph. Toutes les puissances de cette partie de l'univers étaient épuisées par une guerre de dix années : les potentats étaient tous dans une espèce d'impuissance de se faire plus de mal, et l'Allemagne avait besoin d'un prince qui fût son protecteur et son appui contre les entreprises de l'empire ottoman.



Il eut pour gouverneurs Antoine Florien, prince de Lichtenstein, et Lavigny, tous deux aussi recommandables par leurs mœurs que par leur profonde érudition. Charles, à qui la nature avait donné cette imagination vive, impatiente, qui embrasse avec ardeur, avec facilité tous les objets, réalisa, en peu d'années, les espérances de ses illustres maîtres. Son amitié constante pour son frère, sa tendresse, son respect pour l'empereur, étaient sans bornes. Tant de vertus, des qualités si précieuses excitaient l'admiration de l'Allemagne; et Charles II, roi d'Espagne, trouvant déjà dans cet enfant le héros et l'orgueil de sa maison, crut ne pouvoir jeter les yeux sur un prince plus digne de lui succéder, et lui envoya l'ordre de la Toison d'Or. L'espoir de Charles II ne fut pas déçu; Léopold fit proclamer son fils roi d'Espagne, sous le nom de Charles III (1). Investi de cette dignité, le jeune monarque

(1) 12 septembre 1703.

quitta Vienne, le 19 septembre 1703, pour se rendre en Angleterre par la Hollande. Il aborde à Portsmouth; les ducs de Marlborough et de Sommerset viennent à sa rencontre. Le prince George de Danemarck le conduit à Windsor, où il est reçu par la reine. Lors de cette réception, la cour était nombreuse et brillante. La reine accueillit ce jeune roi d'une manière aussi gracieuse que noble. Ce prince enchantait tous les courtisans. Il avait une gravité au-dessus de son âge et accompagnée de beaucoup de modestie : sa conduite fut si régulière de tout point, qu'on ne trouva rien à blâmer en lui. Il témoigna, tout en conservant la dignité de son rang, beaucoup de respect à la reine ; il eut l'art de paraître satisfait de tout, sans cependant laisser échapper un sourire. Pendant les trois jours qu'il passa à la cour, il parlait peu, et tout ce qu'il disait était judicieux et obligeant (1).

(1) *Hist. de la Mais. d'Aut. par Wil. Coxe.*

Le jeune monarque quitte Portsmouth , le 16 janvier 1704 , avec une flotte considérable , arrive à Lisbonne , essaye en vain de descendre sur les côtes d'Espagne , débarque enfin en Catalogne où il trouve un parti considérable. La descente opérée , on se dispose à mettre le siège devant Barcelonne ; mais toutes les tentatives furent inutiles , l'ennemi était reparu en nombre : on assemble un conseil de guerre ; l'avis de tous les membres est de faire rembarquer les troupes. Charles seul s'y oppose , déclare qu'il veut vivre et mourir avec ses braves Catalans , ordonne les opérations du siège , et entre triomphant dans Barcelonne , où il est proclamé roi. Mais bientôt Philippe v et le duc de Noailles entreprennent le siège de cette ville. L'exemple et l'intrépidité de Charles enflamment les cœurs , et l'on soutient les attaques réitérées des Français jusqu'au moment où l'escadre anglaise arrive , jette des hommes dans la place , force les Français à se retirer en

désordre et avec une perte considérable (1).

Ce succès est suivi de quelques revers. Tour à tour maître et chassé de Madrid ; tantôt possesseur de toutes les provinces orientales, et tantôt réduit à la seule Catalogne, Charles était le jouet de toutes les vicissitudes de la fortune, lorsqu'il apprit la mort de son père.

L'impératrice, qui avait pris les rênes du gouvernement, et fait proclamer roi de Hongrie, de Bohême, et archiduc d'Autriche, son second fils, lui expédia un courrier pour l'engager à se rendre promptement en Allemagne.

Ce monarque, ayant établi un conseil pour surveiller les affaires d'Espagne,

(1) Les Français firent une retraite si précipitée qu'ils abandonnèrent leurs blessés, leurs malades, presque toute leur artillerie et des magasins considérables. Une éclipse totale les surprit dans leur marche, et les partisans de la maison d'Autriche prétendirent que c'était le soleil de la maison de Bourbon qui se couchait pour toujours.

de concert avec la reine, son épouse, s'embarqua à Barcelonne, et se rendit par Inspruck à Francfort, où il fut couronné, le 22 décembre 1711. Après avoir passé quelque temps à Vienne, et pris possession de ses états héréditaires, le nouvel empereur partit pour la Hongrie, et reçut la couronne à Presbourg, malgré les protestations des seigneurs qui réclamaient le droit d'élection et la liberté des suffrages (1).

Ce prince, dont l'esprit doux et insinuant savait se concilier tous les cœurs, devait obtenir l'estime des Hongrois, qui regardèrent son avènement au trône comme

(1) Il accomplit une ancienne cérémonie que le peuple regardait comme essentielle à l'affermissement de l'autorité souveraine : elle consistait à traverser au galop un des faubourgs de la ville, et à monter la montagne qui côtoie le Danube. Arrivé au sommet, le nouveau monarque tirait son sabre et faisait quatre croix en l'air, en se tournant vers les quatre parties du monde. Cette coutume semble tenir à quelque ancienne

le gage assuré de leur prospérité future. Il traita surtout avec une extrême modération les affaires de religion. « Quoique j'approuvasse, répondit-il au clergé catholique qui lui faisait des représentations relativement à l'édit de tolérance, à votre zèle, et que je sois prêt à défendre l'église de Rome au péril de mes jours, la justice, la politique et l'intérêt public exigent que je ne quitte pas mes sujets protestans sans leur laisser quelques consolations ». Cette conduite, aussi sage que généreuse, ramena les esprits; et ce peuple, qui jusqu'alors avait embrassé, dans toutes les guerres, le parti des Turcs contre la mai-

superstition : cependant le peuple hongrois y paraissait si fort attaché, qu'aucun prince n'avait encore osé tenter de s'en dispenser.

A l'occasion de ce mariage, les Juifs de Hongrie (dit-on) faisaient présent au nouveau roi d'un gobelet de vermeil haut d'une aune et demie, et d'une bourse dans laquelle étaient renfermés mille ducats.

son d'Autriche, fidèle et soumis à son nouveau roi, opposa une barrière insurmontable à ces barbares, et se montra prêt à verser tout son sang pour son prince.

Charles n'eut pas la même condescendance pour les Bohémiens : il ne crut pas devoir aller chercher à Prague la confirmation d'un titre depuis long-temps héréditaire dans la maison d'Autriche.

Aussitôt qu'il eut pacifié la Hongrie, Charles VI ne songea plus qu'à se mettre en état de soutenir la guerre. Tout semblait annoncer des triomphes à la maison d'Autriche ; les plus grands fléaux s'étaient réunis sur la France : on ne pouvait espérer de moissons ; la famine menaçait les provinces ; le commerce était anéanti, les manufactures fermées ou désertes ; la mort moissonnait la plus belle jeunesse : point d'épouse qui n'eût perdu un époux, point de père qui n'eût un fils à pleurer ; l'état se trouvait dans l'impossibilité de faire face à ses engagements : on trafiquait des hon-

neurs, des emplois. Louis XIV, que ses démarches incertaines, sa trop grande confiance pour des ministres qui en étaient indignes, sa liaison humiliante et scandaleuse avec madame de Maintenon, rendaient la fable de ses sujets et de l'Europe, voyait la division régner au sein de sa propre famille sans pouvoir s'y opposer, sans même en avoir le courage. « Les revers qui s'étaient multipliés dans cinq campagnes successives, et surtout les défaites de Ramillies, d'Oudenarde et de Malplaque, avaient rompu cette barrière qui avait résisté aux efforts de toute l'Europe. Ces places, qui avaient été élevées à force d'art, de travaux et de dépenses, devaient céder au torrent de la guerre : cette armée, qui, semblable à l'hydre de la fable, s'était relevée après chaque défaite, et ces généraux qui avaient épuisé vainement toutes les ressources de l'art militaire, avaient été repoussés jusqu'à la dernière ligne de cette forteresse si redoutable. La base du co-



losse qui avait jeté l'épouvante dans toute l'Europe, et qui l'avait couverte de son ombre, était minée (1) » ; et si les alliés, toujours fidèles à leur système, agissant avec la même activité, eussent repris les armes, tout fléchissait devant eux, la France leur était ouverte, et le souverain le plus puissant, qui pendant cinquante ans avait parlé en maître à l'Europe, eût enfin été forcé d'obéir à la nécessité. Mais il n'en fut pas ainsi : l'Angleterre manqua à ses promesses, à ses engagements ; la confédération fut rompue.

La guerre recommença avec acharnement ; la France reprit son ascendant, dut à Villars de nombreux succès ; et Charles, effrayé des maux qui allaient accabler l'Empire, quoiqu'indigné de la conduite de ses alliés, par amour pour ses peuples, prit des sentimens plus pacifiques : il en-

(1) *Extrait de l'Hist. de la Maison d'Aut. par M. Coxe.*

voya le prince Eugène à Rastadt pour y traiter de la paix avec Villars.

La fermeté du maréchal à soutenir les intérêts de la France, ne fut pas moins avantageuse à Louis XIV, que l'avaient été sa valeur et sa science profonde dans l'art de la guerre : il avait affaire au plus habile politique de l'Europe ; il sut éluder ses ruses et franchir les difficultés sans nombre que faisait naître le prince Eugène ; enfin on signa à Bade, le 7 septembre 1715, un traité qui termina cette guerre ruineuse, et dont les principaux articles étaient ainsi conçus :

Les frontières de France du côté de l'Allemagne seront les mêmes qu'elles étaient au commencement de cette guerre ; et celles des Pays-Pas de la manière qui a été réglée à Utrecht. Les choses demeureront en Italie sur le pied où elles sont actuellement, c'est-à-dire, que l'empereur restera en possession du Milanais, de Naples, de la Sardaigne, et des places qu'il occupait sur la côte de Toscane ; sa majesté impériale promet-

tant de rendre bonne et prompte justice aux princes ou vassaux de l'Empire, pour les autres places et états d'Italie dont elle s'est emparée, mais qui n'ont point appartenu aux rois d'Espagne de la maison d'Autriche, savoir aux ducs de Guastalla et de la Mirandolle, et au prince de Castiglione. Les électeurs de Cologne et de Bavière rentreront dans tous leurs états, droits et prérogatives, et on leur restituera tout ce qui se trouvera avoir été distrait de leurs papiers, meubles et effets : de plus, l'électeur de Bavière pourra échanger une partie de ses états contre d'autres, après son entier rétablissement, s'il trouve que cela lui convienne. En temps de paix, il n'y aura pas de garnison dans la ville de Bonn. Les deux électeurs ne pourront prétendre aucun dédommagement contre l'empereur et l'Empire, comme personne ne pourra en demander contre eux pour raison de la présente guerre.

L'empereur obtint la restitution du

Vieux-Brisach , de Fribourg et de Kell ; et la forteresse de Landau appartient à la France.

« Ainsi ( dit M. le maréchal de Villars ) après une guerre sanglante qui dura quatorze ans ; pendant laquelle l'empereur et le roi de France avaient été près de quitter leur capitale ; pendant laquelle l'Espagne avait vu dans Madrid deux rois rivaux ; pendant laquelle presque tous les petits états d'Italie avaient changé de souverains , et dont , excepté la Suisse , toute l'Europe et ses possessions dans les autres parties du monde avaient ressenti les horreurs , on se remit précisément au point où l'on était en la commençant ».

Charles VI ne goûta pas long-temps les douceurs de la paix ; les Turcs , qui avaient déclaré la guerre aux Vénitiens , étaient prêts à s'emparer de la Morée. L'empereur , dans la crainte qu'ils ne tournassent leurs armes contre la Hongrie , vint au secours des Vénitiens ; et les Impériaux , qui semblaient être invincibles sous le

prince Eugène, marchèrent avec confiance contre les Ottomans, gagnèrent la fameuse bataille de Péterwaradin, prirent Temeswar, mirent le siège devant Belgrade. Les Turcs firent une résistance longue et terrible; mais le prince Eugène commandait, la victoire ne pouvait être incertaine. Après huit heures du combat le plus sanglant, l'armée du grand-visir fut mise en pleine déroute; et cette défaite amena la paix de Passarowitz, conclue sous la médiation de la Grande-Bretagne et des Provinces-Unies (1).

Ce traité était d'autant plus utile à Charles VI, qu'il se voyait dans la nécessité de lever des troupes nombreuses pour les opposer à l'Espagne, qui venait de lui déclarer la guerre en prenant l'île de Sardaigne qui appartenait alors à l'empereur, en vertu du traité d'Utrecht.

L'intention des Espagnols était de rat-

(1) Le traité établit une trêve de vingt-cinq ans.

tacher à leur monarchie tout ce qui en avait été séparé par ce traité. Leur premier soin fut donc de tenter la conquête de la Sicile, possession du grand-duc de Savoie. L'Europe entière retentit bientôt des plaintes de l'empereur et du duc de Savoie contre les projets hostiles de la cour d'Espagne. Georges 1.<sup>er</sup> et le duc d'Orléans s'offrirent pour médiateurs et pour arbitres des différens survenus entre les deux monarques : on proposa au duc de Savoie de céder la Sicile à l'empereur, qui, en échange, l'investirait de l'île de Sardaigne. Aux termes du plan de pacification, les troupes espagnoles devaient, dans deux mois, sortir de cette île; et Philippe v s'engageait à renoncer à toutes les possessions de ses prédécesseurs en Italie (1).

(1) Ce traité fut nommé la quadruple alliance, parce qu'il fut fait entre l'empereur, les rois de France et d'Angleterre, et le duc de Savoie.

Les Espagnols ayant refusé de signer ce traité, Georges I.<sup>er</sup> envoya contre eux une flotte considérable, dont il donna le commandement à l'amiral Bing, qui les battit complètement près de Syracuse.

Albéroni (1), ce prélat astucieux et intrigant, soutenait ses entreprises par les intelligences qu'il avait eu l'art de ménager en France et en Angleterre. Le régent dé-

(1) Fils d'un jardinier, né à Plaisance en 1664. Étant curé d'un village près de Parme, le hasard voulut qu'il rendit quelques services au secrétaire du duc de Vendôme qui avait été volé. Le duc étant ensuite venu avec son armée, trouva que les paysans avaient caché leur blé. Le secrétaire se souvint de son ancien hôte; le duc le fit venir. Albéroni rendit non-seulement de grands services aux Français, mais même montra tant d'habileté que le duc l'emmena en Espagne. Il s'insinua dans la faveur de la princesse des Ursins, devint agent de Parme à la cour d'Espagne, et fit épouser la princesse de Parme au roi d'Espagne : il fut fait cardinal, et mourut dans l'exil.

couvrit la conspiration de Cellamare , ambassadeur de Philippe v, qui se hâta de conjurer l'orage dont la cour de Madrid était menacée , en consentant à recevoir le traité de la quadruple alliance.

Charles vi, qui n'avait point d'enfant mâle , et qui déjà prévoyait , au milieu des guerres continuelles qui agitaient l'Europe , des maux plus grands encore , les dissensions cruelles qu'exciterait sa succession , pour les prévenir , avait fait une disposition qu'il voulut revêtir d'un caractère sacré , en le faisant garantir par les puissances de l'Europe , sous le nom de *pragmatique sanction*. Les principaux articles de ce traité étaient ainsi conçus :

Après avoir rappelé les différens actes , codicilles et testamens des empereurs , rois et archiducs ses prédécesseurs , pour établir et fixer le droit d'indivisibilité dans la maison d'Autriche , Charles vi ajoute : « Nous avons , par notre déclaration et disposition , publiée le 19 avril 1713 , en



présence d'un grand nombre de nos conseillers d'état , gouverneurs de nos provinces et de nos autres ministres , renouvelé , non-seulement le droit de primogéniture , déjà si fortement établi et enraciné dans notre auguste maison ; mais nous l'avons de plus , en vertu de notre pleine puissance , et suivant l'exigence de l'état de nos affaires , érigé en forme de *pragmaticque sanction* et d'édit perpétuel et irrévocable , expliquant ce droit de primogéniture et de succession , plus clairement établi par feu l'empereur Léopold , entre les princes mâles de notre auguste maison ; et , au défaut d'iceux , étendu en sa manière aux archiduchesses : nous avons déclaré , en termes intelligibles et exprès , qu'au défaut des mâles la succession adviendra , en premier lieu , aux archiduchesses nos filles ; en second lieu , aux archiduchesses nos nièces , filles de nos frères ; et , en troisième lieu , aux archiduchesses nos sœurs ; et enfin à tous les

descendants de l'un et l'autre sexe : voulant qu'en tout cas elles gardent entre elles l'ordre de succession linéale et tel qu'il est marqué dans notre susdit règlement, lequel se trouve entièrement conforme à celui qui a été établi pour les mâles, selon le rang de la primogéniture et succession linéale.

» En conséquence et en exécution de cette sanction, la sérénissime archiduchesse Marie - Joséphine, épouse du prince royal de Pologne et de Saxe, a fait serment d'accepter les pactes de famille, le droit de primogéniture déjà établi dans notre auguste maison, et le susdit ordre prescrit pour la succession linéale.

» La même chose a été observée ensuite avec la sérénissime archiduchesse Marie-Amélie, épouse du sérénissime prince électoral de Bavière.

» En considérant qu'il est très-important pour la sûreté et la tranquillité de

nos provinces héréditaires que nous possédons dans les Pays-Bas , que ledit ordre de succession indivisible de tous nos royaumes et provinces héréditaires et le droit de primogéniture soient reçus , introduits et promulgués dans nosdites provinces des Pays-Bas ; et que pour l'introduction de cette nouvelle loi , il soit dérogé à celle touchant la succession desdites provinces établie dans nos Pays-Bas par l'empereur Charles v , d'éternelle mémoire , notre prédécesseur ; et à toutes coutumes de nosdites provinces , autant qu'elles ne seraient pas conformes au susdit ordre et règle de succession ; avons établi , statué , comme aussi dérogé , etc. »

« Les prétentions de Philippe et de Charles vi n'étaient point encore réglées ; il s'agissait d'un article du traité de la quadruple alliance , qui portait que les états de Toscane , de Parme et de Plaisance seraient reconnus pour fiefs masculins de l'Empire , et que l'empereur en donnerait

l'investiture à l'un des enfans nés du second mariage du roi d'Espagne. Cette contestation ne fut terminée qu'en 1731, lorsque l'empereur renonça à l'établissement qu'il avait commencé d'une compagnie de commerce à Ostende, et que l'Angleterre et la Hollande s'engagèrent à garantir la pragmatique sanction qu'il avait faite pour établir l'indivisibilité des états héréditaires de la maison d'Autriche. Ce prince ne la croyant pas solidement établie tant qu'elle ne serait pas confirmée par les états généraux de l'empire, il la fit proposer à la diète de Ratisbonne, où, après bien des difficultés, elle fut enfin garantie. Les électeurs de Bavière, de Saxe et du Palatinat protestèrent contre cet acte de la diète, mais ce fut inutilement (1).

Enfin la paix régnait depuis la Russie jusqu'à l'Espagne, lorsque le trépas de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe, roi

(1) *Hist. d'Allem.*

de Pologne , ralluma la guerre dans presque toute l'Europe. Ce prince , élevé sur le trône en 1697 , avait été forcé d'en descendre en 1706. La perte de la bataille de Pultawa renversa Stanislas Lecziński (1) du rang où Charles XII l'avait placé , et Frédéric-Auguste reprit et ses honneurs et sa couronne. A la mort de ce prince , Stanislas fut élu. L'empereur , peu satisfait , fit procéder à une autre élection en faveur de Frédéric-Auguste III , qui , soutenu par les forces de la Russie et de l'empire , demeura tranquille possesseur de la souveraineté.

Louis xv se hâta d'embrasser le parti de son beau-père ; mais les forces qu'on opposa aux armes de l'empire et de la Russie n'étant pas assez considérables (2) , Dantzick fut pris. Stanislas ne trouva son

(1) Fils du grand trésorier de la couronne.

(2) On n'avait envoyé que quinze cents hommes.

salut que dans la fuite (1), et les troupes qu'on avait envoyées à son secours se virent retenues prisonnières auprès de Pétersbourg.

La France, impatiente de se venger d'un pareil outrage, s'étant réunie à l'Espagne et à la Sardaigne, qui, ainsi qu'elle, avaient le plus grand intérêt à affaiblir l'Autriche, dirigea en même temps tous ses efforts contre l'Italie et l'Allemagne. Les ducs de Savoie avaient depuis longtemps trouvé le moyen d'agrandir leurs états, soit en fournissant des secours aux empereurs, soit en combattant contre eux. Charles-Emmanuel croyait obtenir le Milanais ; le roi d'Espagne se flattait d'obtenir, pour ses enfans, des établissemens plus avantageux en Italie que Parme et que Plaisance. Le rétablissement de Stanislas et

(1) Il fut obligé de fuir, déguisé en matelot, à travers mille dangers, sa tête ayant été mise à prix.

le triomphe de ses alliés étaient le seul but vers lequel se réunissaient toutes les vues du roi de France (1).

Peu de temps s'est écoulé, et déjà les Français sont vainqueurs sur le Rhin ; les troupes d'Espagne et de Savoie s'emparent de l'Italie après s'être rendues maîtresses de Milan ; le brave maréchal de Villars termine son illustre carrière (2) ; son successeur dans le commandement de l'armée d'Italie (3) triomphe à Parme, à Bitonto (4). La couronne de Naples et de Sicile est bientôt le

(1) L'Angleterre et la Hollande restèrent neutres : le ministère français avait réussi à faire comprendre à ces puissances que la France pouvait faire la guerre à l'empereur sans alarmer la liberté de l'Europe.

(2) A l'âge de quatre-vingt-deux ans.

(3) Le maréchal de Coigny.

(4) Ville d'Italie au royaume de Naples : le duc en eut le surnom.

partage de l'infant don Carlos , reconnu prince héréditaire de Toscane ; presque toute l'Italie est perdue pour Charles VI , qui se voit forcé de souscrire aux conditions de paix que lui offre la France victorieuse (1).

(1) Dans le premier des articles préliminaires arrêtés à Vienne , et qui font la matière du traité de paix , il est stipulé que le roi de Pologne Stanislas abdiquera ; qu'il sera reconnu roi et conservera les titres et les honneurs de roi de Pologne et de grand-duc de Lithuanie ; qu'on lui restituera ses biens et ceux de la reine son épouse , dont ils auront la libre jouissance et disposition..... L'empereur accorde que le roi Stanislas soit mis en possession du duché de Bar et de ses dépendances , dans la même étendue que les possède la maison de Lorraine ; qu' aussitôt que le grand-duché de Toscane sera échu à la maison de Lorraine , le roi , beau-père du roi de France , soit encore mis en possession paisible du duché de Lorraine et de ses dépendances dans la même étendue que les possède la maison de Lorraine , pour jouir de l'un et de



Les préliminaires de paix ayant été ratifiés par les puissances , on vit enfin au fléau de la guerre succéder une paix durable (1).

Satisfait de l'idée consolante d'avoir enfin

l'autre duché sa vie durant. Immédiatement après sa mort, ils seront réunis en pleine souveraineté pour toujours à la couronne de France.

Le second article assure et garantit la succession éventuelle du grand-duché de Toscane à la maison de Lorraine.

Le troisième accorde les royaumes de Naples et de Sicile à don Carlos.

Le quatrième accorde au roi de Sardaigne le Novarais, le Tortonais, etc.

Dans le cinquième, on promet de rendre à l'empereur tous les autres états qu'il possédait en Italie avant la guerre, et de lui céder en pleine propriété les duchés de Parme et de Plaisance.  
( *Hist. de l'Emp. d'Allem.* )

(1) Ce fut peu de temps après la conclusion de ce traité que la maison d'Autriche perdit un de ses plus habiles défenseurs , le prince Eugène.

rendu le repos à son peuple et détourné les malheurs dont l'Allemagne était depuis si long-temps le théâtre, Charles VI croyait n'avoir plus à s'occuper que du bonheur de l'empire, lorsqu'il se vit encore obligé de reprendre les armes pour venir au secours des Russes, dont les Tartares ravageaient les frontières.

L'empereur, aussi fidèle allié que prince magnanime, mit quatre armées en campagne. Le comte de Seckendorff, le général Schmettau, le comte de Wallis et le prince de Saxe Hildbourghausen sont désignés pour les commander, et le duc de Lorraine part en qualité de généralissime des troupes impériales.

Ces différens corps de troupes n'étaient pas encore arrivés à leur destination, que déjà le comte de Munich, un des généraux de la czarine, était maître d'Oczakow, malgré la résistance que lui avaient opposée vingt mille Turcs qui composaient la garnison de cette place importante. Les

armées impériales ne tardèrent pas à paraître ; le comte de Seckendorff entra triomphant dans Nissa ; le prince de Saxe Hildbourghausen pénétra en Bosnie ; mais le sort des armes ne lui fut point favorable : au siège de Bagnaluc les Turcs fondirent sur ses retranchemens , les forcèrent et le battirent complètement.

La fortune semblait abandonner les impériaux et leurs alliés : malgré toute son intrépidité, le comte de Kevenhuller, qui commandait en Servie un corps de huit mille hommes, après avoir repoussé seize mille Turcs et soutenu leurs attaques multipliées pendant long-temps, ne put s'opposer à leur marche rapide. Forts de leurs succès et de leur nombre, ils assiégèrent Nissa et terminèrent glorieusement la campagne par la prise de cette ville.

Pour réparer les pertes de cette première campagne, Charles VI et la czarine firent des préparatifs immenses. Déjà des combats sanglans avaient eu lieu ; déjà les deux par-

tis avaient éprouvé des revers et comptaient des succès ; déjà les Turcs , après avoir dispersé l'armée du comte de Wallis qui combattait en Hongrie , mettaient le siège devant Belgrade (1), lorsque l'empereur , prévoyant les suites funestes de cette guerre , se hâta de la terminer en traitant avec les Turcs.

« Le marquis de Villeneuve (2) fit l'office de médiateur ; on convint (3) d'un traité qui portait que la forteresse de Belgrade serait rendue à l'empire ottoman , mais que les fortifications , tant de la ville que du château , seraient démolies ; qu'on lui rendrait pareillement la forteresse de Sabatz ; que la Servie resterait au grand-seigneur ; que le Danube et la Save servi-

(1) Il était important , pour la cour de Vienne , que cette ville ne retombât pas au pouvoir des Turcs.

(2) Ambassadeur de France à la cour ottomane.

(3) Le 1.<sup>er</sup> septembre 1739.

raient de bornes aux provinces des deux empires ; que sa majesté impériale donnerait à la Porte toute la Valachie autrichienne et la laisserait en possession de la forteresse d'Orsova ; que le Bannat de Temeswar et la forteresse de Méadia , dont on démolirait les fortifications , demeuraient à sa majesté impériale (1) ».

- Ce prince ne survécut guère au rétablissement de la paix. Quoiqu'il fût sujet à avoir des attaques de goutte , Charles vi avait une constitution saine et robuste ; mais sa santé avait été extrêmement altérée par les revers qu'il avait essuyés dans les premiers jours d'octobre ; il ressentit des douleurs de goutte , et s'en plaignit : les médecins lui conseillèrent de prendre du repos ; mais , loin de suivre leurs avis et leurs représentations , il se rendit à Halp-thurn avec toute sa cour , et se livra sans réserve au plaisir de la chasse qu'il avait

(1) *Hist. de l'Emp. d'Allem.*

beaucoup aimée. Par malheur le temps était froid, il tombait alternativement de la pluie et de la neige. L'empereur à peine arrivé éprouva une colique violente ; mais, loin de s'inquiéter, emporté par son amour pour la chasse, il se fatigua. L'intempérie de la saison, la fatigue, augmentèrent un mal qui peut-être n'eût pas eu de suites sérieuses ; le 10, ayant mangé avec excès des champignons, il eut une indigestion qui provoqua des vomissemens très-forts et très-multipliés. Le lendemain, il retourna à Vienne, mais dans un tel état de faiblesse, qu'à chaque instant on désespérait de ses jours, et qu'on fut obligé d'arrêter au palais de la favorite, où on le descendit mourant. Un instant de tranquillité, les secours de l'art prodigués avec ménagement, avec habileté firent concevoir quelques espérances : mais elles ne tardèrent pas à s'évanouir, les vomissemens recommencèrent ; une fièvre ardente, les douleurs aiguës de la goutte

se joignirent à ces symptômes alarmans , et l'on ne prévît que trop quelle devait être la fin de tant de souffrances. Charles supportait le mal avec une patience à toute épreuve ; il soupçonnait si peu combien son état était désespéré , qu'il raillait ses médecins qui cherchaient à lui faire pressentir son danger. Cependant voyant qu'ils persistaient dans leurs sentimens , il les écouta sans la moindre émotion. Ils délibérèrent en sa présence sur la nature de sa maladie , et il leur dit : « Cessez de disputer ; ouvrez mon corps lorsque je ne serai plus , et vous verrez quelle est la cause de ma mort ». Il se prépara ensuite à paraître devant l'Éternel , se soumit à tout ce que prescrit l'Église , et s'occupa avec calme de tout ce qui était relatif à sa succession : il manda ses ministres , leur témoigna combien il savait apprécier les services qu'ils lui avaient rendus , remercia surtout le comte de Staremborg , fit un adieu touchant à toutes les personnes

de sa famille ; leur donna de sages conseils , envoya ses avis et sa bénédiction à Marie-Thérèse , sa fille aînée , qu'on n'avait pas voulu laisser approcher du lit d'un père mourant , dans la crainte que la vue de ce spectacle déchirant ne fît sur elle une impression violente qui était à redouter vu sa grossesse avancée. Il combla des marques de son affection l'impératrice , à laquelle il avait été toute sa vie sincèrement attaché , et qui , pendant les six dernières nuits , ne l'avait pas quitté un seul instant. Voyant le prince Charles qui fondait en larmes : « Ne pleure pas , lui dit-il , je t'en prie ; à la vérité , tu perds un bon ami ». Il entretenait le duc de Lorraine sans témoins pendant deux heures : enfin , le 20 octobre ; vers les deux heures du matin , il rendit le dernier soupir dans la cinquante-sixième année de son âge , et après un règne de trente ans.

Avec ce prince on vit s'éteindre la ligne masculine de la maison d'Autriche , qui



existait depuis plus de quatre cents ans.

Selon M. de Poellnitz, Charles VI avait une taille moyenne ; son teint était brun , son regard perçant ; sa lèvre inférieure avancée : ( ce dernier trait distingue presque tous les princes de la maison d'Autriche ). Flegmatique comme un Allemand , grave comme un Espagnol , il était cependant compatissant , affable ; sérieux en public , dans son intérieur il s'abandonnait à la gaieté. Franc dans tous ses discours , il accueillait la vérité et était incapable de la moindre dissimulation. Lorsque des ambassadeurs étaient admis en sa présence , s'il était content de ce qu'ils avaient à lui annoncer , il leur répondait avec clarté , et surtout très-distinctement. Était-il mécontent , ces mêmes ambassadeurs étaient obligés de recourir aux ministres pour savoir quelle réponse ils devaient reporter à leurs maîtres , parce que ce monarque s'exprimait d'une manière inintelligible.

Les sciences lui doivent des établisse-

mens qui honoreront à jamais sa mémoire. Il fonda une bibliothèque publique et l'enrichit de tous les livres du prince Eugène. Il rétablit les académies de peinture, de sculpture et d'architecture ; c'est lui qui commença le superbe cabinet des médailles. Passionné pour la musique, il composa celle d'un opéra qui fut joué sur le théâtre de la cour par les personnes les plus élevées en dignité ; lui-même prit place parmi les musiciens, et ses filles dansèrent dans le ballet. Les artistes, les savans chérissaient en lui un protecteur généreux ; sa cour fut l'asile des hommes de lettres les plus distingués : il était surtout attaché au célèbre abbé Métastase, qu'il nomma son poète lauréat (1).

Malgré les efforts des puissances belligérantes, qui s'opposaient à ses projets, il fit prospérer le commerce et établit des

(1) Il lui accorda une pension de quatre mille florins.

manufactures ; enfin sa bonté , sa justice ; sa clémence l'ont fait surnommer le *Titus* de son siècle.

Il chercha tous les moyens pour établir ou pour rendre plus faciles les communications entre les différentes parties de ses états. Sous son règne , des grands chemins furent tracés ; il employa des sommes considérables à réparer la voie militaire que Trajan avait ouverte dans la Valachie.

APRÈS la conclusion de la quadruple alliance , J.-B. Rousseau lui adressa une ode , dont plusieurs strophes doivent nécessairement trouver place ici , parce qu'elles redisent noblement les vertus de Charles VI, rappellent ses grandes actions, et qu'on ne peut les lire sans un sentiment d'admiration pour le monarque qui les a inspirées.

#### A L'EMPEREUR.

Dans sa carrière féconde  
Le soleil , sortant des eaux ,

Couvre d'une nuit profonde  
Tous les célestes flambeaux.  
Entre les causes premières  
Tout cède aux vives lumières  
Du feu créé pour les Dieux ;  
Et des dons que nous étale  
La richesse orientale ,  
L'or est le plus radieux.

Telle , ô prince magnanime !  
Ta lumineuse clarté  
Offusque l'éclat sublime  
De toute autre majesté.  
Dans un roi d'un sang illustre  
Nous admirons le haut lustre  
Du premier de ses états :  
En toi la royauté même  
Honore le diadème  
Du premier des potentats.

. . . . .  
. . . . .

Non , non , la servile crainte  
De cent peuples différens  
Ne mit jamais hors d'atteinte  
La gloire des conquérans :

Les lauriers les plus fertiles ,  
Sans l'art de les rendre utiles ,  
Leur sont vainement promis ;  
Et leur puissance n'est stable  
Qu'autant qu'elle est profitable  
Aux peuples qu'ils ont soumis.

C'est cette sainte maxime  
Qui , contre tous les revers ,  
T'affermira sur la cime  
Des grandeurs de l'univers :  
Tes sujets , pleins d'allégresse ,  
Des marques de ta tendresse  
Feront leur seul entretien ;  
Et leur amour secourable  
De ta puissance durable  
Sera l'éternel soutien.

Ton invincible courage ,  
Signalé dans tous les temps ,  
Fonda le pénible ouvrage  
De tes destins éclatans :  
C'est lui qui de la Fortune ,  
De Bellone et de Neptune ,  
Bravant les légèretés ,  
Dans leurs épreuves diverses  
T'a conduit par les traverses  
Au sein des prospérités.

Déjà l'horrible tourmente  
De cent tonnerres épars  
De Barcelone fumante  
Avait brisé les remparts;  
Et bientôt si ta constance  
N'eût armé la résistance  
De ses braves combattans,  
Tes rivaux sur ses murailles  
Auraient fait les funérailles  
De ses derniers habitans.

En vain pour sauver ta tête  
La mer t'offrait sur ses eaux,  
A ton secours toute prête,  
L'asile de ses vaisseaux :  
A tes amis plus fidèle  
Tu voulus, malgré leur zèle,  
Vaincre ou mourir avec eux;  
Et ta vertu, toujours ferme,  
Les protégea jusqu'au terme  
De leurs travaux belliqueux.

. . . . .  
. . . . .

Tu pouvais braver la foudre  
Sous un ciel moins dangereux ;

Mais rien ne put te résoudre  
A quitter des malheureux.  
Rois , qui bornez vos tendresses ,  
Dans ces publiques détresses ,  
Au soin de vous épargner ;  
Apprenez , à cette marque ,  
Qu'un prince n'est point monarque  
Pour vivre , mais pour régner.

Oui , j'ose encor le redire ,  
Cette illustre fermeté  
Est de ton solide empire  
L'appui le plus redouté :  
C'est elle qui déconcerte  
L'envie obscure et couverte  
De tes faibles ennemis ;  
C'est elle dont l'influence  
Fait l'indomptable défense  
De tes sujets affermis.

De leur ardeur aguerrie  
Par ton exemple éternel  
Tu laissas dans l'Ibérie  
Un monument solennel ;  
Quand sur les rives de l'Èbre ,  
Cherchant le laurier célèbre

A ta valeur réservé,  
Tes yeux devant Saragosse  
Virent tomber le colosse  
Contre ta gloire élevé.

Fléau de la tyrannie  
Des Thraces ambitieux,  
N'a-t-on pas vu ton génie,  
Toujours protégé des cieux,  
Montrer à ces fiers esclaves  
Que les efforts les plus braves  
Et les plus inespérés  
Deviennent bientôt possibles  
A des guerriers invincibles  
Par tes ordres inspirés ?

Mais une vertu plus rare  
Chez les héros de nos jours,  
Dans tes voisins te prépare  
Encor de nouveaux secours.  
C'est cette épreuve avérée  
Et cent fois réitérée  
De ton équitable foi ;  
Vertu sans qui tout le reste  
N'est souvent qu'un don funeste  
Au bonheur du plus grand roi.



.....  
.....  
Ils savent que ta justice,  
Sourde aux vaines passions,  
Est la seule directrice  
De toutes tes actions ;  
Et que la vigueur austère  
De ton sage ministère,  
Toujours inspiré par toi,  
Inaccessible aux faiblesses ,  
Lui fait des moindres promesses  
Une inviolable loi.

Ainsi jamais ni la crainte ,  
Ni les soupçons épineux  
D'une alliance aussi sainte  
Ne pourront troubler les nœuds ;  
Et cette amitié durable  
Qui d'un repos désirable  
Fonde en eux le ferme espoir  
Leur rendra toujours sacrée  
L'incorruptible durée  
De ton suprême pouvoir.

Charles fut uni à Élisabeth-Christine ,  
fille de Louis-Rodolphe , duc de Brunswick  
Blanckenbourg.

Cette princesse lui donna trois enfans :  
un fils , Léopold , qui mourut en bas âge ,  
et deux filles ;

Marie - Thérèse , qui succéda à son  
père ;

Et Marie-Anne , qui épousa le prince  
Charles de Lorraine.



---

## MARIE-THÉRÈSE.

**D**EPUIS que Charles VI avait perdu l'héritier de son nom , l'archiduc Léopold son fils , il avait élevé sa fille aînée Marie-Thérèse dans la perspective qu'elle serait un jour l'héritière des vastes états de la maison d'Autriche. Cette jeune princesse , instruite par sa vertueuse mère , fit concevoir , dès son plus bas âge , les plus grandes espérances. Prudente , affable , son enfance même annonçait en elle des qualités supérieures à son sexe , les vertus qui immortalisent les bons rois et caractérisent les grands hommes ; un esprit juste et pénétrant , un cœur sensible et généreux , une âme ferme et courageuse , des manières nobles et engageantes , les grâces et la beauté , et plus encore l'ascendant d'un caractère fait pour dominer les autres , furent

les dons heureux qui firent adorer sa jeunesse, et présagèrent ce qu'elle serait un jour. On remarquait en elle, comme dans l'impératrice, un air de modestie, de douceur et de majesté qui inspirait autant de confiance que de respect; elle voyait sa mère s'employer avec empressement pour obtenir des grâces; c'était pour elle une félicité que de pouvoir en accorder, et lorsqu'elle le faisait, c'était d'une manière à toucher sensiblement ceux sur qui elle les répandait : généreuse et magnifique, tout ce qu'elle faisait tenait de l'éclat de sa dignité et de la bonté de son âme : il semblait que la nature, en formant cette princesse, l'eût destinée à porter un jour la couronne.

Cette princesse était née à Vienne le 13 mai 1717, et fut mariée, le 12 février 1736, à François-Étienne, duc de Lorraine, et ensuite empereur, sous le nom de François 1<sup>er</sup>. Ce mariage réunit les deux branches de l'ancienne maison d'Alsace,

qu'on prétend avoir tiré leur origine, dans le septième siècle, du duc Étichon, et avoir formé les branches de Hapsbourg et de Lorraine.

L'histoire des premières années du règne de cette princesse met dans tout son jour cette vérité, qu'il n'est pas de périls et d'extrémités fâcheuses qu'un grand cœur ne surmonte, et qu'on ne puisse même faire tourner à sa gloire.

On a vu que le défaut d'une loi fondamentale qui réglât l'ordre de la succession aux états héréditaires de la maison d'Autriche avait donné lieu à de fréquentes contestations. Léopold 1.<sup>er</sup>, dans le dessein d'en prévenir de nouvelles, ordonna, par un acte solennel, connu sous le nom de pacte de famille, que ses états seraient recueillis par Joseph, son fils aîné, qui, à défaut de postérité masculine, les transmettrait à Charles, et que, si ce dernier mourait aussi sans enfans mâles, il aurait pour héritiers les filles de son frère,

de préférence aux siennes propres ; cet acte fut signé par les deux archiducs.

Joseph, dont le règne fut de peu de durée, mourut en ne laissant que deux filles, au préjudice desquelles, Charles, en vertu du pacte de famille, se mit en possession des états héréditaires ; mais à peine fut-il monté sur le trône, que ce prince, comme s'il avait le pressentiment qu'il ne laisserait pas de postérité masculine, s'empressa de renverser l'ordre établi par son père. Il promulgua, sous le nom de *pragmatique sanction*, ainsi qu'on l'a déjà dit (1), une loi portant que, s'il ne laissait pas d'enfâns mâles, la succession serait dévolue, en premier lieu, à sa fille-aînée et à ses descendans ; en second lieu, à ses au-

(1) J'ai été obligé de rapporter ici, en quelques lignes, les dispositions de la *pragmatique sanction*, dont j'ai donné la teneur au règne de Charles vr, afin de bien tracer le règne de Marie-Thérèse et de montrer ses droits à l'empire.

tres filles et à ses descendants, selon le droit d'aînesse ; en troisième lieu , aux archiduchesses ses nièces , filles de Joseph , et à leurs descendants ; en quatrième lieu , à la reine de Portugal et aux filles de Léopold 1<sup>er</sup>.

Charles , pour que sa volonté fût plus respectée que ne l'avait été celle de son père , réclama la garantie des princes de l'Europe et de la diète de l'empire. Les princes ne lui refusèrent pas cette satisfaction , et ils donnèrent à la pragmatique sanction un consentement illusoire , puisqu'ils ne pouvaient jamais manquer de raisons pour le révoquer , si leur intérêt l'exigeait. La diète , qui contractait un engagement plus réel , se montra plus difficile ; mais lorsque Charles eut perdu son fils , et que les infirmités de son épouse ne lui permirent plus d'en espérer un second , il agit si puissamment auprès des électeurs , que la pragmatique sanction fut solennellement reconnue , nonobstant l'opposition

de Charles-Albert de Bavière, qui descendait en ligne directe d'une fille aînée de Ferdinand 1.<sup>er</sup>, frère de Charles v. L'électeur fondait ses prétentions sur un testament de Ferdinand (1).

(1) Il n'est pas inutile de rétablir ici les dates de la réception de la pragmatique sanction par les différens états et puissances :

Le 19 avril 1713 Charles vi établit la pragmatique sanction ; en 1720 les états d'Autriche et de la Silésie s'obligèrent à la reconnaître et à la garantir ; ceux de Hongrie et de Transylvanie en 1722 ; la Bohême en 1723 ; les Pays-Bas autrichiens et l'Espagne en 1725 ; la Prusse, la Russie, les électeurs de Trèves, de Cologne, de Bavière en 1726 ; l'Angleterre et les états-généraux en 1731 : la diète de Ratisbonne la reçut à la pluralité des voix en 1732 ; le Danemarck dans la même année ; l'électeur de Saxe en 1733 ; la France en 1735 : Marie-Thérèse elle-même le ratifia en 1736 par son contrat de mariage.

Le prince Eugène disait « qu'une armée de cent mille hommes garantirait mieux la pragmatique sanction que cent mille traités ».



C'est en vertu de cette pragmatique sanction et de la garantie de toutes les puissances de l'Europe, que, par la mort de Charles VI, Marie-Thérèse, qui n'avait pas encore accompli sa vingt-quatrième année, se mit en possession des états héréditaires de la maison d'Autriche. Ces états se composaient alors de la Silésie, des royaumes de Hongrie et de Bohême, de la Souabe autrichienne, appelée Autriche antérieure, de la Haute et Basse-Autriche, de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole, de la Flandre, du Burgaw, des quatres villes forestières, du Brigaw, du Frioul, du Tirol, du Milanais, du Mantouan et du duché de Parme.

Elle fit admirer dans cette cérémonie tout l'appareil de la majesté. Placée sous un dais magnifique, le bonnet archiducal sur la tête, elle reçut les hommages des députés de la Haute et de la Basse-Autriche. Le premier acte de son autorité fut d'associer au gouvernement son il-

Illustre époux, François - Étienne de Lorraine.

Les états de Bohême et d'Italie n'hésitèrent pas à faire briller leur zèle en faveur de leur nouvelle reine. Les Hongrois eux-mêmes, ce peuple belliqueux et fier, qui était toujours prêt à lever l'étendard de la rébellion, à se soustraire à l'autorité légitime, lui envoyèrent des députés pour la supplier de réintégrer la nation dans tous ses privilèges. La situation de Marie-Thérèse était difficile; la demande était pressante, il fallait y répondre... En refusant, elle pouvait aliéner de nouveau les esprits; elle s'exposait à perdre une des plus belles provinces de son héritage. Les cendres de Ragotzki n'étaient pas encore éteintes; il en pouvait sortir un chef de révolte pour la seconde fois; les rebelles auraient bientôt eu pour appui, pour alliés, les Turcs toujours prêts à reculer les barrières que les traités avaient posées en Hongrie. Dans des circonstances

aussi critiques, ne prenant conseil que de sa prudence, et voulant rendre cher à ses peuples un pouvoir que trop souvent la fierté de ses aïeux leur avait rendu odieux, Marie-Thérèse traita directement avec les députés de Hongrie, leur parla avec cette affabilité touchante qui gagne tous les cœurs, les assura de ses bonnes grâces, et prêta devant eux l'ancien serment fait en 1222, et que ses aïeux avaient toujours rejeté. : « Si moi, ou quelqu'un de mes » successeurs, en quelque temps que ce » soit, veut enfreindre vos privilèges, qu'il » vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendants, de » vous défendre, sans pouvoir être traités » de rebelles ». A ces mots, les députés tombèrent aux pieds de cette jeune princesse, et lui jurèrent d'éteindre à jamais les flambeaux de la guerre civile, qui, depuis deux cents ans, désolait leur pays.

Chaque jour le nouveau règne de cette souveraine était marqué par des bienfaits,

par des actes de clémence ; sa main brisa les fers des maréchaux Wallis, Seckendorff, et du comte de Neuperg ; elle voyait déjà combien la valeur et les services des grands allaient lui devenir nécessaires : elle fit parmi les officiers de ses troupes et de sa maison une promotion , dans laquelle le prince Charles de Lorraine, frère du grand-duc, fut déclaré feld-maréchal ; admit au nombre de ses conseillers intimes le fameux comte de Koenigseck, qui, depuis, commanda les Autrichiens à Fontenoy ; nomma chambellan de la clef-d'or le comte de Staremborg, qui vainquit à Sarragosse ; et parmi les colonels d'infanterie qui furent compris dans cette promotion, on remarque le célèbre comte, ensuite maréchal Daun, le rival de Frédéric. Ces différens choix étaient la preuve la plus sûre des grands talens de Marie-Thérèse pour gouverner, de la pénétration de son esprit, de son habileté dans l'art de juger les hommes et de les mettre à leur place.

Tandis que cette illustre reine faisait dans ses états des dispositions aussi sages pour réparer, autant qu'il était possible, la faute que Charles VI avait faite en ne créant pas un roi des Romains, un orage se formait contre elle. La gloire et la puissance de la maison d'Autriche, éternels objets de jalousie et de rivalité pour la plupart des cours de l'Europe, leur semblaient ensevelies dans le tombeau du dernier empereur, parce qu'elles ne voyaient dans son héritière qu'une jeune princesse de qui elles croyaient n'avoir rien à redouter, et qu'il serait facile d'opprimer. Son riche héritage fut réclamé à titres divers par trois différens prétendans, qui avaient tous trois reconnu, accepté et garanti la pragmatique sanction de son père. Le duc de Bavière et le roi de Pologne, qui avaient épousé les princesses filles de l'empereur Joseph 1.<sup>er</sup> ; le roi d'Espagne qui, en montant sur le trône, prétendait succéder aux droits de la branche aînée de la maison d'Autriche,

au mépris de la garantie donnée par la pragmatique sanction, formaient des prétentions sur l'héritage de Charles VI. Ces princes firent signifier par leurs ministres à Marie-Thérèse leurs protestations contre sa prise de possession des états héréditaires (1).

Le duc Charles-Albert, comme on vient de le voir, parut le premier ; les protestations du roi d'Espagne parurent ensuite ; enfin le roi de Pologne déclara qu'il s'opposait à tous les actes contraires aux droits qui lui étaient dévolus. La réponse de la reine fut en même temps et très-claire et très-sage. Elle dit qu'elle s'était mise en possession de l'héritage pa-

(1) L'électeur de Cologne, frère du prince Bavaois, ne reconnut Marie-Thérèse que comme archiduchesse, qualité que l'électeur palatin se contenta aussi de donner à cette princesse dans la suscription d'une lettre qu'il lui adressa par la poste ordinaire. (*Hist. de la Mais. d'Aut.*)

ternel qu'elle tenait de la nature et de la plus solennelle des sanctions, garantie par tous les potentats de l'Europe, et par ceux mêmes qui voulaient l'enfreindre; elle fit signifier à tous ses compétiteurs la résolution où elle était de se défendre jusqu'au dernier soupir. Ainsi cette grande querelle de tant de têtes couronnées commença par des écrits, et chacun se prépara à la soutenir les armes à la main. L'Europe fut inondée de manifestes, qui furent comme les avant-coureurs d'une guerre universelle dans cette partie du monde.

Marie-Thérèse ne connaissait pas encore tous ses concurrens; le plus entreprenant et peut-être le plus dangereux ne s'était point encore montré; on ne le soupçonnait même pas.

Le roi de Prusse, apprenant la mort de l'empereur, prévint la confusion générale, et ne perdit pas un moment pour en profiter; il demanda, en Silésie, les princi

pautés de Jagerndorff, Liegnitz, Brieg et Wolhau ; ses aïeux avaient renoncé à toutes leurs prétentions , par des transactions réitérées , lorsqu'ils étaient faibles ; Frédéric se trouvait puissant , il fit valoir la loi du plus fort.

Au milieu de décembre 1740 , il part de Berlin , et , à la tête de quarante mille hommes , va fondre sur la Silésie , qui était la province la plus voisine de ses états et la moins préparée à se défendre. Le secret de cette entreprise hardie fut tel , même à la cour de Berlin , que le marquis de Beauveau , envoyé par Louis xv pour complimenter Frédéric sur son avènement au trône , voyant les troupes prussiennes se rendre de tous côtés aux environs de la capitale , ne put deviner où elles devaient se porter. Il ne le sut qu'au départ de l'armée, lorsque le roi lui dit : « Je » vais , je crois , jouer votre jeu : si les » as me viennent nous partagerons ». Telle était l'idée que les puissances s'é-



taient formée de la faiblesse de l'héritière de la maison d'Autriche, qu'elles se partageaient déjà ses états.

Cette agression soudaine fit éprouver à Marie-Thérèse une indignation si vive ; son âme fière et sensible en fut si profondément affectée , que le désir d'en tirer vengeance devint , pendant les trente premières années de son règne , le premier mobile de sa conduite politique.

Lorsque le roi de Prusse eut passé les frontières de la Silésie , il fit remettre aux ministres étrangers , qui étaient à Berlin , un mémoire dans lequel il déclarait que son entrée dans cette province ne devait être regardée ni comme un acte de conjuration contre l'héritière du patrimoine d'Autriche , ni comme la première étincelle de la guerre prête à s'allumer dans toutes les parties de l'Europe ; qu'il se voyait forcé à prendre ce parti pour faire valoir des droits incontestables sur la Silésie , droits fondés sur d'anciens pactes de

famille et de confraternité entre les électeurs de Brandebourg et les princes silésiens, ainsi que sur d'autres titres respectables ; que les circonstances actuelles et la crainte de se voir prévenir par ceux qui avaient des prétentions à la succession de feu l'empereur, l'avaient déterminé à cette voie de fait.

Étant arrivé, le 21 décembre, à Crossen, capitale d'un petit duché de ce nom sur les frontières de la Silésie, Frédéric y tint, avec ses généraux, un conseil de guerre, où, après avoir réglé le plan des opérations militaires, il leur recommanda surtout de faire observer aux corps de troupes qui étaient sous leur commandement une discipline très-exacte. Le lendemain 16 l'armée, partagée en trois divisions, pénétra dans le patrimoine de Marie-Thérèse. Il prit Weichow le 17 septembre, bloqua le Grand-Glogaw le 23, qui se rendit à lui le 9 mars suivant.

Aussi indignée qu'effrayée de la conduite

du roi de Prusse , Marie-Thérèse songeait aux moyens d'arrêter la marche de ce monarque., lorsque le comte de Gotter , ambassadeur de Frédéric , arriva à Vienne. Ayant eu une audience particulière du duc de Lorraine : « Je viens , lui dit-il , au nom » de mon maître, présenter d'une main à la » maison d'Autriche un acte de garantie , » et de l'autre la couronne impériale à » votre altesse royale ; les troupes et l'argent du souverain mon maître sont à la » disposition de la reine , offre qu'elle ne » peut manquer d'accepter dans un temps » où elle a besoin de troupes et d'argent. » Comme , vu la situation de ses états , le » roi mon maître sera exposé à de grands » dangers, il espère que , pour prix de son » alliance , la reine de Hongrie ne lui offrira pas moins que toute la Silésie. Personne n'est plus ferme que le roi de Prusse dans ses résolutions ; il faut qu'il entre dans la Silésie , et il y entrera : une fois qu'il y sera entré , il faudra qu'il

» aille en avant ; et s'il n'est pas assuré de  
» la cession immédiate de cette province ,  
» ses troupes et son argent seront au  
» service des électeurs de Saxe et de Ba-  
» vière ».

« Vos troupes ne sont-elles pas à présent  
» sur le territoire de la Silésie ? » lui dit  
le duc de Lorraine. Gotter ayant ré-  
pondu affirmativement : « Retournez vers  
» votre maître , continua le duc , et dites-  
» lui que tant qu'il y aura un seul homme  
» dans cette province nous n'entrerons pas  
» en discussion avec lui ; mais s'il n'est pas  
» entré dans la Silésie, ou, s'il en sort, nous  
» traiterons à Berlin : on peut satisfaire le  
» roi de Prusse sans qu'il prétende nous ar-  
» racher ce qu'il n'est point en notre pou-  
» voir de céder. Quant à moi , la couronne  
» impériale, le sceptre de l'univers même  
» ne me ferait pas sacrifier un seul des  
» droits de la reine , ni céder un pouce  
» de terrain de ce qui lui appartient ».

Le roi, pendant ces négociations, faisait

des progrès en Silésie ; il marcha vers Breslaw ; le comte de Schwerin s'avança sur la gauche pour s'emparer du pont de Neiss, sur la rivière de même nom , et s'arrêta à Otmachau ; dans la principauté de Grotkau. Le duc de Holstein et le prince d'Anhalt suivirent sa majesté avec un corps séparé. La division du roi s'empara , chemin faisant , de Schweidnitz et de Liegnitz , deux places fortes qui défendaient Breslaw , et dont il était important de s'assurer : leur conquête ne coûta au roi que la peine de se montrer et d'en demander les clefs.

La Silésie était dégarnie de troupes ; le roi de Prusse n'eut qu'à se présenter devant la plupart des places pour s'en faire ouvrir les portes. Les habitants de Breslaw , capitale du pays , n'attendirent pas le premier coup de canon pour se rendre. L'aile droite de l'armée qui , dès le commencement de cette expédition , s'était portée sur les frontières de Bohême , y eut autant

de succès , quoique l'on y eût un peu plus disputé le terrain.

Au milieu de ses conquêtes , le roi , qui craignait que les plaintes que Marie-Thérèse avait faites à la diète de l'empire ne lui suscitassent des ennemis , fit paraître à Berlin un mémoire intitulé : *Exposition des droits de la maison électorale de Brandebourg sur les duchés et principautés de Sagerndorff , de Liegnitz , de Brieg et de Wohlau*. Dans cet écrit , qui paraît avoir été rédigé par Frédéric lui-même , ce prince appuyait de son mieux les raisons qu'il prétendait avoir de profiter des circonstances pour s'emparer de la Silésie. *En un mot , disait-il , je demande par force et les armes à la main , ce que la force et la supériorité des armes m'ont ravi et me retiennent*. La reine de Hongrie répondit à ce mémoire en rappelant les transactions authentiques des aïeux du roi de Prusse.

Le comte de Braun , qui commandait

en Silésie les troupes de Marie-Thérèse, voyait les progrès du roi de Prusse sans pouvoir y mettre obstacle. A la première nouvelle de cette invasion inattendue, la cour de Vienne avait envoyé des troupes ; mais la rigueur de la saison, la difficulté des routes, les pluies continuelles, le débordement des rivières, retardèrent leur marche, et elles ne purent arriver que pour la campagne suivante. Cependant le comte de Braun résolut de faire un effort et de couvrir au moins les frontières de Bohême. A la tête d'un corps de troupes légères, il s'avance jusqu'à Neustadt, jette quelques troupes dans Neiss, et y laisse le colonel Roth pour défendre la place. Le roi, informé de cette marche, fait passer la rivière de Neiss au comte de Schmettau, lui ordonne d'attaquer les Autrichiens, se rend lui-même devant Neiss et l'investit.

Le comte de Braun s'était retiré au bourg de Gratz, sur la rivière de Mora, bien

déterminé à défendre la tête du pont. Le comte Schwerin marche droit aux ennemis , renverse un détachement de dragons , lui fait repasser la rivière et charge les Autrichiens. L'attaque fut terrible ; mais Braun y était : les troupes soutiennent le choc , font un feu violent , repoussent les Prussiens et les mettent en déroute. Schwerin les rappelle au combat. Au premier coup de tambour les rangs sont repris , et la charge recommence ; les Autrichiens sont repoussés ; le comte de Braun , entraîné par les fuyards , ne peut plus se faire entendre : il passe le pont , et attend les Prussiens qui les poursuivent. Les Autrichiens , rassemblés à peu de distance , comptaient tomber sur quelques détachemens débandés , quand ils virent des bataillons épais et serrés qui s'avançaient au son des instrumens de guerre. Ce coup d'œil imposant ne les ébranle pas ; ils attendent de sang froid , se défendent et soutiennent cinq décharges ; enfin la supé-



riorité de la mousqueterie prussienne leur fait abandonner une seconde fois le champ de bataille.

Le roi de Prusse était toujours devant la petite ville de Neiss. Après avoir fait les dispositions d'un siège et établi plusieurs batteries, il avait envoyé le colonel Borck sommer le commandant de se rendre. A peine le trompette qui annonçait l'officier prussien eut-il commencé à sonner, que l'on fit feu sur lui : le colonel commande au trompette de faire quelques pas en avant et de sonner de nouveau ; il aperçoit tout à coup un grand nombre de cavaliers. De Borck se retire, et va rendre compte au roi de ce qui s'était passé. Frédéric irrité ordonne de dresser aussitôt une batterie de mortiers pour écraser la ville ; mais l'horrible fracas qu'il fait ne peut ébranler ni la garnison, ni l'intrépide colonel qui la commande.

Le lendemain Frédéric fit savoir au brave Roth qu'en faisant ainsi battre la ville, il

prétendait se venger de l'audace que l'on avait eue de tirer sur un officier qu'il avait envoyé la veille. Le colonel Roth répondit qu'il n'avait aucune connaissance du fait dont sa majesté se plaignait ; qu'il s'en ferait informer et punirait les coupables ; qu'au surplus le roi était maître d'attaquer la ville comme bon lui semblerait ; qu'il s'efforcerait de la défendre de manière à mériter son estime , et à témoigner sa fidélité à son souverain ; mais qu'avant de se rendre elle serait son tombeau et celui des braves qui secondaient son courage. Cette réponse ne fit que redoubler la colère de Frédéric. Pendant toute la journée , les batteries n'eurent point de relâche : le commandant , de son côté , tint parole , et rendit exactement coup pour coup , avec la même vivacité. Après un nouveau bombardement , on crut , dans l'armée du roi , que la garnison avait abandonné les remparts pour se mettre à l'abri des bombes , et que le moment était fa-

vorable pour s'approcher de la place. A peine les Prussiens eurent-ils fait quelques pas, qu'ils virent tomber sur eux l'intrépide commandant avec la garnison. Roth renverse le premier corps qui se présente, sans lui donner le temps de se reconnaître; les Prussiens se remettent et reviennent à la charge. Le commandant soutient son avantage, attaque brusquement les ennemis, et les fait reculer jusqu'à leurs batteries. Frédéric voit, pour la première fois, sa redoutable infanterie fuir devant l'ennemi, et sous ses yeux, sans pouvoir la rallier. Cette vigoureuse sortie détermina la levée du siège. Les troupes étant décampées, le colonel Roth envoya porter cette heureuse nouvelle à la reine. Ce brave militaire avait le premier la gloire, avec cinq bataillons seulement, d'arrêter les progrès du roi de Prusse et de braver sa colère.

Le siège de Neiss fut la dernière opération de cette campagne. Frédéric retourna

dans sa capitale se préparer à de nouvelles expéditions pour la campagne suivante. Il prévoyait bien que ces expéditions ne seraient pas si rapides, et que les troupes de la reine de Hongrie, étant commandées par des généraux entièrement dévoués à cette souveraine, ses conquêtes deviendraient et plus difficiles et moins nombreuses. Ses légions étaient fatiguées; le mois qu'il passa dans sa capitale fut employé à faire de nouvelles levées, à les discipliner, et surtout à disposer une nombreuse artillerie, qui, dans le système actuel, décide les succès d'une campagne.

Pendant que le roi de Prusse envahissait la Silésie, il avait fait proposer à la reine de Hongrie un accommodement : il lui avait annoncé qu'il était disposé à lui prêter toutes ses forces pour lui assurer la possession des états héréditaires d'Autriche; il proposait de contracter, pour cet effet, une étroite alliance avec la reine, le czar, l'Angleterre et la Hollande; il offrait de plus de lui fournir, en argent comptant, deux millions de flo-

rins ; il lui promettait ses bons offices pour faire élire le grand-duc , son époux , roi des Romains , et ses troupes pour soutenir *cette* élection ; à condition que la reine céderait la Basse-Silésie , sur laquelle il disait avoir des droits réels , et le reste de cette province , comme indemnité des dépenses qu'il allait faire et des risques auxquels ces engagements l'exposaient. Quelque temps après , ce prince , qui apparemment avait fait des réflexions , fit dire à la cour de Vienne que , quoiqu'il eût demandé d'abord toute la Silésie , il pouvait se contenter de la moitié de cette province , pourvu que la reine de Hongrie voulût bien conclure avec lui un traité sincère et durable , conforme à leurs intérêts communs. Ces propositions avaient pour la reine un air d'avantage qui aurait pu séduire une âme moins ferme ; mais , quoique menacée de se voir dépouillée de tous ses états , *Marie-Thérèse* regarda les offres du roi de Prusse comme une injure , et l'idée seule de démembrer l'héritage de tant d'empereurs , comme une faiblesse

---

honteuse, tandis qu'elle avait des soldats pour le défendre. La réponse suivante qu'elle fit à cette proposition est pleine de sagesse, d'esprit et de cette noble fierté qui caractérise les grandes âmes.

« Mes états jouissaient d'une paix profonde  
» lorsque le roi de Prusse est entré en Silésie,  
» les armes à la main ; si c'est là, comme ce  
» prince l'insinue, le moyen qu'il voit le  
» plus propre de garantir et d'assurer l'effet  
» de la pragmatique sanction, j'ai peine à  
» concevoir quel pourrait être celui de l'a-  
» néantir. Je reconnais tout le prix de l'a-  
» mitié de S. M. Prussienne, et je n'ai pas  
» lieu de me reprocher de ne l'avoir pas  
» cultivée avec soin ; mais, sans donner la  
» moindre atteinte à ce principe, je crois  
» pouvoir faire observer au roi de Prusse  
» que sa première proposition ne va pas  
» aussi loin que l'engagement qui résulte  
» de la garantie de la pragmatique sanction,  
» dont tout l'empire est chargé ; que les  
» alliances avec la Moscovie, l'Angleterre

» et la Hollande subsistaient avant l'entrée  
» des troupes en Silésie, et qu'il est certain  
» que l'intention de ces puissances n'est pas  
» de me faire perdre une partie de mes  
» états, pour affermir des alliances dont le  
» principal objet est de les conserver en  
» entier. On n'a jamais fait la guerre pour  
» obliger une puissance d'accepter l'argent  
» qu'on lui offre : d'ailleurs, cet argent pro-  
» posé par le roi ne doit pas lui coûter  
» beaucoup, puisque les sommes qu'il a  
» tirées de la Silésie surpassent deux mil-  
» lions de florins, qu'il s'engage de don-  
» ner. Je suis infiniment redevable à S. M.  
» Prussienne de ses bonnes dispositions  
» pour le grand-duc; mais l'élection d'un  
» empereur doit être libre : le roi n'a pas  
» dû l'oublier, et rien n'est plus capable de  
» la traverser, que des troubles excités au  
» milieu de l'Empire. Je suis très-éloignée  
» de vouloir commencer mon règne par le  
» démembrement de mes états; je ne peux  
» consentir à céder la Silésie ni en entier,

» ni en partie ; et la première condition  
» pour un accommodement , c'est que le  
» roi de Prusse en sorte ».

D'après cette réponse , Frédéric, persuadé qu'il n'obtiendrait rien que par les armes, retourna à Berlin faire des préparatifs pour la campagne suivante ; et Marie-Thérèse résolut d'opposer la force à la force. Elle se hâta de rassembler son armée , qu'elle mit sous les ordres du feld-maréchal Neuperg. Cevieux guerrier, persuadé qu'il éprouverait peu de résistance de la part d'un jeune prince sans expérience et d'une armée qui n'avait encore figuré qu'aux parades de Postdam et de Berlin, s'avança au-devant des Prussiens qu'il rencontra non loin de Molwitz, où il essuya une défaite complète (1).

(1) Cette bataille est remarquable par cette particularité que le roi de Prusse faillit être fait prisonnier à l'instant même où son armée remportait la victoire. S'étant retiré du champ de bataille , suivi du célèbre Maupertuis , d'un



La perte de cette bataille jeta la cour de Vienne dans une consternation d'autant plus grande, que l'électeur de Bavière n'était pas resté dans l'inaction. Ce prince, dont le père, en défendant la cause de la France, avait tout perdu après la bataille de Hochtedt , et qui lui-même était resté pen-

valet de chambre français , et accompagné de quelques hussards , il courut vers Oppelen , croyant y trouver un sûr asile ; mais cette ville était occupée par un parti de hussards autrichiens. La petite troupe arrivée à la porte d'Oppelen , à minuit , le valet de chambre demanda qu'on ouvrit : les Autrichiens étant sortis *sur-le-champ* , attaquèrent le parti ennemi , et on échangea quelques coups de fusil. Le roi dit alors à ses compagnons : « Adieu , mes amis , je suis mieux monté que vous ». Il pique des deux aussitôt , retourne vers Neiss , et apprend que ses troupes ont remporté une victoire entière. Il rejoignit son armée le lendemain matin , n'ayant pas fait moins de douze milles d'Allemagne , environ seize lieues de France. (*Hist. de la Mais. d'Aut.*)

dant toute son enfance prisonnier chez les Autrichiens, avait des droits à la reconnaissance de la cour de Versailles. Il les fit valoir, et demanda pour prix de ses services et des malheurs de sa famille, que Louis xv lui assurât la couronne impériale et lui procurât les moyens de se mettre en possession des états héréditaires.

Le cardinal de Fleury, vieillard âgé de quatre-vingt-cinq ans, qui gouvernait la France, et jusqu'alors l'avait maintenue dans une paix profonde, reconnaissait que la justice, non moins que la politique, prescrivait d'enlever la couronne impériale à la maison d'Autriche, et de la placer sur la tête du prince dont la famille avait si bien mérité de la maison de Bourbon; mais il pensait que l'électeur serait bien payé de ses services par le don de cette couronne, et qu'il serait peu sage d'armer pour mettre ce prince en possession d'états dont il ne serait pas plus tôt le maître, que ses intérêts deviendraient opposés à ceux de la France, qui au-

la France aiderait de tous ses moyens le duc de Bavière.

Fort de l'appui de Louis xv, l'électeur de Bavière entra dans l'Autriche, s'empara de Passaw, de Lintz, et s'avança jusqu'à trois lieues de Vienne, qu'il envoya sommer; mais, faute d'une artillerie assez considérable pour entreprendre le siège de cette ville, il se dirigea sur Prague, qu'il emporta d'assaut, grâce aux Français, commandés par le comte Maurice de Saxe, dont la valeur était secondée par le brave Chevert, lieutenant-colonel du régiment de Beausse. L'électeur fit le jour même son entrée dans la capitale de la Bohême, et bientôt après il s'y fit couronner.

Dans le même temps, Philippe v, roi d'Espagne, qui descendait de Charles v en ligne directe, prétendait aussi à la succes-

qu'il se retirerait alors; sa carrière entière eût été glorieuse; il n'eut pas la force de renoncer au ministère et de vivre avec lui-même sur le bord de son tombeau.

sion des états autrichiens, et se disposait à attaquer la reine en Italie.

Dans ce comble de l'adversité, Marie-Thérèse ne perdit pas courage ; quoiqu'à tant de maux se joignissent ceux d'une grossesse déjà avancée, et l'incertitude de savoir, ainsi qu'elle l'écrivait à la duchesse de Lorraine, sa belle-mère, s'il lui resterait une ville pour y faire ses couches : forcée de sortir de sa capitale, elle se jeta dans les bras des Hongrois, dont elle avait conquis les cœurs en prêtant le serment d'André II. Elle convoqua une diète au château de Presbourg, et s'y rendit vêtue de deuil, mais dans l'habit hongrois, ayant sur sa tête la couronne de St. Etienne, et ceinte de l'épée royale, objets d'une vénération extrême pour les peuples de la Hongrie. Elle traversa la salle d'un pas majestueux et lent, et monta à la tribune du haut de laquelle le souverain a coutume de haranguer les états. Après quelques instans de silence, le chancelier retraça la situation des affaires et ré-

clama de prompts secours. Marie-Thérèse prit enfin la parole, et prononça, en latin, langue dont l'usage est commun en Hongrie, et dans laquelle les actes de la diète sont rédigés, le discours suivant :

« La déplorable situation de nos affaires nous a portée à rappeler à nos chers et fidèles états de Hongrie l'invasion récente de l'Autriche et les dangers auxquels ce royaume est exposé, et à les inviter à chercher un remède à de si grands malheurs. L'existence même du royaume de Hongrie, celle de notre personne, de nos enfans et de notre couronne, sont menacées. *Abandonnée de tous nos alliés, nous plaçons notre confiance uniquement en la fidélité et en la valeur si long-temps éprouvées des Hongrois.* Dans ce péril extrême, nous vous exhortons, vous, les états et ordres du royaume, à délibérer sans délai sur les moyens les plus propres à pourvoir à la sûreté de notre personne, de nos enfans, de notre couronne, et à y recourir

sur-le-champ. Quant à nous, les fidèles états et ordres de Hongrie peuvent compter sur notre coopération en tout ce qui pourra contribuer au rétablissement de la félicité publique, et à rendre à ce royaume son ancien éclat ».

L'accent avec lequel Marie-Thérèse pronouça ce discours, son émotion, sa jeunesse, sa beauté et son infortune, firent une telle impression sur ses auditeurs, que les magnats, les délégués, tirant leur sabre à moitié du fourreau, et le tenant la pointe en arrière, s'écrièrent : *Mourons pour notre roi Marie-Thérèse!* A ce spectacle, la reine ne put retenir ses pleurs. Elle fondit en larmes aux yeux de l'assemblée qui ne mettait plus de bornes à son enthousiasme. Les divers ordres se retirèrent dans leurs salles respectives, et votèrent de grands secours en hommes et en argent.

Quelques jours après, les délégués s'étant rassemblés au pied du trône pour rece-

voir le serment du duc de Lorraine, qui venait d'être nommé corégent du consentement des états, ce prince, après la cérémonie, s'écria : Je consacre mon sang et ma vie à la reine et au royaume de Hongrie. Au même moment, Marie-Thérèse prit dans ses bras le jeune archiduc son fils, et le présenta à l'assemblée. Tous les membres, transportés de joie, s'écrièrent de nouveau : Mourons pour la reine et sa famille ! mourons pour Marie-Thérèse notre roi !

De prompts effets suivirent la délibération des états ; de nombreux bataillons furent levés dans toutes les provinces. Le nom déjà célèbre, et l'histoire des *malheurs* de la reine portés jusqu'au fond de l'Esclavonie et sur les bords de la Drave, enflammèrent les habitans de ces contrées de l'enthousiasme martial qui animait tous les sujets de Marie-Thérèse ; il sortit de ces pays sauvages des armées de troupes légères, si connues depuis sous les noms de Pan-

doures et de Tolpachs. Elles étonnèrent les troupes disciplinées de la France et de l'Allemagne par la singularité de leur figure, de leur habillement et de leur manière de combattre.

L'enthousiasme des Hongrois se fit sentir en Angleterre ; toutes les classes de la société furent touchées des malheurs d'une jeune reine, et surtout de son grand courage. Des particuliers proposèrent de faire un don gratuit à cette princesse ; la duchesse de Marlborough, veuve de celui qui avait combattu pour Charles VI, assembla les principales dames de Londres ; elles s'engagèrent à fournir cent mille livres sterling, et la duchesse en déposa quarante mille. La reine de Hongrie eut la grandeur d'âme de ne pas recevoir cet argent ; elle ne voulait que celui qu'elle attendait de la nation assemblée en parlement. En effet, le parlement vota en sa faveur un subside considérable, et le cabinet de Saint-James ménagea, entre elle et le roi de Prusse,



une convention par laquelle il fut stipulé que les troupes prussiennes resteraient dans l'inaction ; qu'elles prendraient leurs *quartiers d'hiver* dans la Haute-Silésie, mais sans lever de contributions, sans faire d'enrôlemens forcés, et qu'enfin, lors du traité définitif qu'on s'efforcerait de conclure sous trois mois, le roi ne demanderait rien de plus que la cession de la Basse-Silésie et de la ville de Neiss. Frédéric se prêta d'autant plus volontiers à cette convention, qu'il craignait, en réunissant ses forces à celles des ennemis de la reine, de voir la France prendre une trop grande influence en Allemagne.

Marie-Thérèse, délivrée d'inquiétude de ce côté, et forte des secours que ses états lui fournissaient à l'envi l'un de l'autre, chassa les Bavares de l'Autriche, envahit leur territoire, et apprit que ses armées étaient entrées triomphantes dans Munich le jour même que, sous les auspices de la France, le malheureux électeur avait reçu

dans Francfort la couronne impériale. Les beaux jours de Charles VII avaient été de courte durée.

Frédéric, qui n'avait pas prévu d'aussi rapides succès, en fut alarmé, et trembla que la reine ne devînt assez puissante pour lui ravir sa conquête; il s'empressa de reprendre les armes, en offrant toutefois de les déposer, mais en élevant ses prétentions beaucoup plus haut qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Marie-Thérèse, indignée, résolut de tenter de nouveau le sort des combats. Le prince Charles partit de la Moravie, passa les frontières de la Bohême, rencontra l'ennemi près du village de Chotusitz, et lui livra, le 17 mai 1742, une bataille dans laquelle la fortune, après avoir long-temps balancé entre les deux partis, se décida en faveur des Prussiens, mais en la vendant si cher, cette faveur, que Frédéric crut devoir modérer ses prétentions, et signer à Breslaw les préliminaires d'une paix par laquelle la reine de Hongrie lui céda en toute

souveraineté la Haute et Basse-Silésie, et le comté de Glatz. Le traité définitif, dont le roi d'Angleterre se rendit garant, fut signé à Berlin le 28 juillet. Auguste III y fut compris en sa qualité d'électeur de Saxe, et s'engagea à rappeler ses troupes qui faisaient partie de l'armée française, et à reconnaître la validité de la pragmatique sanction.

Quelque secrète que fût cette négociation, le maréchal de Belle-Isle vint à bout de la pénétrer, et en frémit; il voyait que si le roi de Prusse abandonnait la Bohême, le prince Charles, joignant ses troupes à celles du prince de Lobcowitz, viendrait avec une armée de soixante mille hommes écraser celle qui était en Bohême; et tout était perdu; il vole au camp du roi de Prusse, lui communique ses craintes, déploie toute la finesse d'un négociateur habile, et étale tous les grands raisonnemens de sa politique. Le roi de Prusse l'écoute tranquillement, parce qu'il avait pris son parti, et

lui répond laconiquement : *J'ai donné ma parole.* Le traité définitif entre la reine et le roi de Prusse fut signé à Berlin le 22 août, et le 17 septembre fut publié un traité de paix entre la reine et l'électeur de Saxe, roi de Pologne, par lequel celui-ci se désista de toutes prétentions et demandes sur la maison d'Autriche. Le roi d'Angleterre, les Hollandais et la czarine furent compris dans ces traités ; ainsi tout le poids de la guerre tomba dès-lors sur la maison de Bourbon. Le prince Charles profitait déjà des avantages que devait procurer la paix faite avec leurs majestés polonaise et prussienne ; il marcha au secours du prince de Lobcowitz, pressé par le maréchal de Broglie. Le général français, trop faible pour résister à deux armées, songea à faire une bonne retraite. Le prince Charles arrive dans les environs de Budweiss, dont on voulait faire le siège, suit le maréchal qui recule, le presse, atteint son arrière-garde, et la met en déroute. Les

Français regagnent Piseck , et se retirent sous le canon de Prague; le comte de Königseck les suit jusque sous les murs de la ville, qu'il investit ainsi que le camp.

L'armée française était à Prague comme dans un trébuchet: trop faible pour attaquer l'armée autrichienne, qui la tenait ainsi resserrée; elle était trop nombreuse pour les vivres qu'il y avait dans la ville; bientôt la plus cruelle famine se fit sentir aux officiers comme aux soldats, sans que l'on eût aucun espoir de sortir de ce mauvais pas. Le maréchal de Belle-Isle, qui s'y était rendu, vit alors quelle faute il avait commise d'entraîner la France dans cette guerre où elle n'avait aucun intérêt; de n'avoir point fait le siège de Vienne lorsqu'il le pouvait; de n'avoir point de cavalerie dans un pays où, sans elle, on ne pouvait point faire de guerre; d'avoir voulu garder avec trop peu de troupes un pays immense; enfin d'avoir trop fait de divisions; et d'a-

voir laissé tailler en pièces la plus grande partie de ces petits corps par les Pandoures, les Croates, les Tolpachs, les Hussards de la Reine. Cependant il fallait sauver l'armée et la garnison de Prague; on eut recours aux négociations, et la France demanda la paix à cette même princesse qu'elle avait voulu dépouiller de ses états.

Marie-Thérèse, délivrée pour la seconde fois du plus redoutable de ses ennemis, reprit bientôt sa supériorité. Elle reconquit toute la Bohême, se fit couronner dans Prague, et repoussa ses ennemis jusqu'au Rhin. A la vue de tant de revers, le cardinal de Fleury, qui, malgré son influence, n'avait pu prévenir la guerre, voulut tenter d'y mettre un terme. Il renferma ses propositions dans une lettre qu'il écrivit au comte de Königseck, l'un des lieutenans du prince Charles de Lorraine. Il s'y disculpait en rejetant sur le maréchal de Belle-Isle tout le blâme, et la conduite du cabinet de Versailles. Pour unique réponse, la

reine de Hongrie rendit publique cette lettre, ainsi qu'une autre, par laquelle le ministre se plaignait de cet abus de confiance. Marie-Thérèse, aigrie par la conduite injuste de la maison de Bourbon, par le sacrifice du duché de Silésie, que cette conduite l'avait mise dans la nécessité de faire, aspirait, de concert avec le cabinet de Saint-James, à rejeter le fléau de la guerre sur la France. Elle se flattait même non-seulement de recouvrer la Lorraine et tout ce que son père avait perdu en Italie, mais encore de reconquérir l'Alsace et de retenir la Bavière.

La nation française, touchée des malheurs, du courage de la reine de Hongrie, avait blâmé hautement la conduite du ministre; mais, révoltée des prétentions de cette souveraine, elle appela par ses cris son roi à la tête de ses armées, et fit avec joie tous les sacrifices nécessaires pour la défense de l'honneur du nom français. Frédéric connaissait trop bien sa rivale pour ne pas

redouter sa vengeance, si elle parvenait à mettre la maison de Bourbon dans l'impossibilité de balancer son pouvoir. Il ne consulta donc que son intérêt, et rompit le traité de Breslaw, pour contracter avec la France une nouvelle alliance, qui fut signée à Francfort le 13 mai 1744, et à laquelle le roi de Suède accéda comme le landgrave de Hesse; en sorte que, à l'exception de la Russie, toutes les puissances chrétiennes se trouvèrent engagées dans cette guerre, dont le motif avait déjà changé plusieurs fois. Tel était alors en effet l'état politique de l'Europe, que deux puissances ne pouvaient être en guerre sans que les succès ou les revers ne missent leurs voisins dans la nécessité d'y prendre une part active; de manière que l'incendie se communiquait de proche en proche, que les intérêts se compliquaient et devenaient plus difficiles à régler; mais si, dans cet ordre de choses, les guerres devaient être de longue durée, il en résultait de grands avantages pour la ci-



vilisation et la douceur de l'administration ; les souverains et leurs ministres , sans cesse obligés d'invoquer entre eux les règles de l'équité, et qui avaient rougi de se prévaloir du droit du plus fort, en contractaient une habitude, et des idées de justice qu'ils rapportaient dans le gouvernement intérieur des états.

Dans cette guerre, qu'on peut regarder comme nouvelle, puisque les intérêts étaient changés, les revers et les succès furent balancés de part et d'autre. On se livra une foule de combats, dans lesquels on déploya la plus grande bravoure et les plus grands talens militaires; les Français et les Anglais firent surtout preuve, dans la bataille de Fontenoy, l'une des plus mémorables, d'une générosité et d'une humanité qu'on pourrait croire incompatibles avec ces scènes de carnage, si on ne connaissait pas jusqu'à quel point l'esprit humain sait allier les extrêmes; enfin, après s'être épuisés pendant quatre années de guerre, Fran-

çais, Anglais, Prussiens, Hollandais et Espagnols se rapprochèrent, envoyèrent des députés à Aix-la-Chapelle, et signèrent un traité, auquel la reine de Hongrie, qui seule ne pouvait goûter de repos tant qu'elle n'aurait pas réparé ses pertes, fut forcée d'accéder, par la crainte de révolter toute l'Europe contre elle. Ce traité confirmait la pragmatique sanction, garantissait au roi de Prusse la Silésie, et assurait au duc de Lorraine la couronne impériale, que la diète avait placée sur sa tête après la mort de Charles VII, mis au tombeau pendant le cours de cette guerre que son ambition avait allumée, et dont il fut la déplorable victime.

Marie-Thérèse, ainsi que je viens de le dire, avait signé malgré elle le traité d'Aix-la-Chapelle. La perte de la Silésie lui causait les regrets les plus amers. L'aspect d'un Silésien faisait couler ses larmes. Toutes ses idées, toutes ses vues se concentraient dans celle de reconquérir son héritage. Pour y

parvenir, elle s'appliquait à établir le meilleur ordre dans ses finances et dans ses armées. Les finances furent administrées suivant un nouveau système; une économie sévère bannit l'usage adopté jusqu'alors par presque tous les souverains, d'empiéter sur les revenus par des assignations. La perception fut rendue plus prompte, plus facile et moins dispendieuse, en sorte que les revenus annuels de la maison d'Autriche, qui sous Charles VI ne se montaient pas à trente millions de florins, furent portés à trente-six millions, malgré la perte du royaume de Naples et celle de la Silésie, province qui produisait seule six millions de florins. Des fonds furent en outre affectés à l'entretien d'une armée de cent huit mille hommes, non compris les troupes qui étaient en Autriche et dans les Pays-Bas. L'expérience des guerres précédentes avait fait sentir la nécessité d'une meilleure discipline; un système général fut combiné sous la direction du comte de Daun, dont

l'impératrice avait reconnu le mérite. Tous les ans on formait des camps où les troupes étaient exercées par des inspecteurs très-versés dans les grandes manœuvres de la guerre. Marie-Thérèse s'y rendit elle-même plusieurs fois pour animer les troupes par sa présence et ses libéralités. Nul prince, suivant le témoignage même du roi de Prusse, ne savait mieux faire valoir ces distinctions auxquelles on attache tant de prix, et exciter les talens, l'émulation et le désir de lui plaire.

Ces moyens de vengeance amassés, Marie-Thérèse ne se dissimula pas qu'ils étaient insuffisans; que les finances de son ennemi étaient en aussi bon état que les siennes, et que son armée n'était pas moins bien disciplinée. Elle sentit que d'une part les puissances qui avaient réuni leurs armes aux siennes dans la dernière guerre, ne se détermineraient pas à rompre un traité dont elles s'étaient rendues garantes, et qu'aucun intérêt ne les portait à violer; que de

l'autre il lui faudrait encore combattre toutes les forces réunies de la maison de Bourbon , celles de la Porte peut-être , et qu'une nouvelle guerre entreprise suivant les anciens errements ne pouvait , vu le caractère et les moyens de son ennemi , que lui être funeste , au moins sans aucune utilité. Elle conçut donc un projet dont l'exécution parut , au premier coup d'œil , impossible. Marie-Thérèse résolut , après avoir bien étudié le caractère des personnages qui avaient le plus d'influence dans le cabinet de Versailles , de vaincre l'antique antipathie subsistante entre les maisons de France et d'Autriche , de renverser le système politique qui existait depuis plus de trois siècles , d'employer , pour rentrer dans la Silésie , les forces de cette même maison qui avait contribué à l'en dépouiller , dont l'unique but avait été jusqu'alors l'abaissement de la maison d'Autriche. Cette étrange alliance allait jeter les puissances maritimes dans les intérêts de la Prusse ; mais quelle

comparaison était-il possible de faire entre les armées de la France et celles que le ministère britannique pouvait envoyer sur le continent ! L'Autriche, sans marine, sans colonies, n'avait rien à redouter de l'Angleterre, dont tous les efforts devaient retomber sur la maison de Bourbon, et servir peut-être les vœux secrets de sa nouvelle alliée ; enfin l'ascendant de la France sur la Porte et l'Espagne devait les contenir, de manière que l'Italie ne serait pas troublée, que l'impératrice ne serait pas obligée de partager ses forces, qu'elle pourrait les concentrer, les réunir toutes contre son implacable ennemi.

Un dessein aussi hardi demandait à être conduit avec beaucoup d'art, quelque avantageux qu'il fût pour la maison d'Autriche, qui seule pouvait en tirer quelque fruit. Il blessait tellement toutes les idées reçues, que la reine devait craindre de trouver presque autant d'obstacles dans son propre con-

seil que dans celui de Versailles. Elle commença donc par sonder habilement les esprits. Une fois convaincue de la difficulté de les persuader, elle remplaça sous d'honorables prétextes les anciens membres par des nouveaux, à la tête desquels elle mit le comte, depuis prince de Kaunitz-Ritzberg, qui, au plus absolu dévouement pour sa personne, joignait tous les talens nécessaires pour la réussite de ses projets. Marie-Thérèse, secondée d'un ministre aussi habile, entama la négociation, la suivit avec tant d'adresse, qu'elle parvint à son but, et que le traité fut signé avant que le roi de Prusse eût pu concevoir le moindre soupçon ; mais bientôt cette alliance si secrète fut connue ; alors Frédéric, qui était toujours en mesure et n'attendait jamais son ennemi, s'empressa de fondre sur la Bohême.

Telle fut l'origine de cette guerre si fameuse dans l'histoire du dix-huitième siècle, sous le nom de guerre de sept ans.

Dans la précédente, le roi de Prusse s'était coalisé avec la France et la Bavière pour démembrer les états héréditaires; dans celle-ci Marie-Thérèse se coalisait avec les mêmes puissances pour anéantir la monarchie prussienne; mais Frédéric, avec beaucoup moins de ressources, n'avait ni moins de talent, ni moins de caractère que sa rivale, et l'Europe étonnée vit un électeur résister à presque tous les souverains; car Marie-Thérèse était parvenue à armer la Russie et la Suède contre lui. L'histoire de cette guerre offre le plus curieux de tous les spectacles. Il est beau de voir deux êtres dignes l'un de l'autre, et l'on ne sait lequel admirer le plus, ou de Marie-Thérèse, qui, constante dans ses projets, déploie tous ses moyens pour reconquérir l'héritage de ses pères; ou de Frédéric, qu'aucun péril, qu'aucun danger n'étonne, qui ne se montre jamais plus formidable que lorsqu'on le croit abattu, et qui aime mieux périr que d'abandonner sa conquête; enfin,

---



après sept années de combats, l'admiration que le roi de Prusse inspirait à ses ennemis détacha la Russie de la coalition. Le parti qui blâmait la guerre reprit le dessus, et Marie-Thérèse, abandonnée par ses alliés, menacée par les Turcs que la Prusse excitait à prendre les armes, fut obligée de faire la paix et de renoncer authentiquement, pour la troisième fois, à la souveraineté de la Silésie. Le roi de Prusse, de son côté, s'engagea à donner son suffrage en faveur de l'archiduc Joseph, qu'on se proposait de faire élire roi des Romains. Le traité fut signé le 5 février 1762, à Hubertshourg, château de l'électeur de Saxe; et l'élection de Joseph, nommé sans opposition roi des Romains à Francfort, le 27 mai, fut l'heureux résultat de la paix. Elle évita à l'Allemagne épuisée les troubles qu'aurait pu occasioner la mort de l'empereur. Ce prince périt d'apoplexie le 18 août 1765, à Inspruck, où il s'était rendu pour assister au mariage de l'archiduc

Léopold et de Marie-Louise, infante d'Espagne. Il était âgé de cinquante-huit ans.

La nature, prodigue envers François 1.<sup>er</sup> de toutes les qualités qui font le charme et le bonheur de la vie privée, lui avait refusé celles qui font l'ornement d'un rang élevé. Doux, poli, affable, généreux, complaisant, son ton et ses manières manquaient de dignité ; tout le cérémonial qui entoure les rois le fatiguait. Il fuyait la représentation, et ne lui donnait qu'à regret de courts instans. Marie-Thérèse, en l'associant au gouvernement de ses états, avait déclaré qu'elle n'entendait pas porter atteinte à la pragmatique sanction, et partager son autorité. François, autant par éloignement pour les affaires que par reconnaissance pour l'impératrice, respecta toujours ses volontés. On ne le vit jamais chercher à faire prévaloir son opinion dans le conseil, quoiqu'elle fût quelquefois très-contraire à celle prédominante, notamment lorsqu'il s'agit de contracter une alliance

avec la France. Et ce fut encore un *des* bienfaits de la Providence envers Marie-Thérèse, de lui avoir donné un époux de ce caractère. François aimait et protégeait les sciences. Lui-même cultivait la chimie. Long-temps on le vit entiché de la manie de faire de l'or, non par un vil sentiment indigne de lui, mais par le désir d'arracher à la nature un secret qu'elle avait jusqu'alors caché. La ville de Vienne lui doit l'établissement d'un cabinet d'histoire naturelle et de médailles, aussi riche qu'aucun autre qu'il y ait en Europe. Marie-Thérèse, en l'épousant, eut le bonheur, bien rare pour une princesse, de donner sa main à celui que son cœur avait choisi. François avait été élevé avec elle à la cour de Charles VI, et elle conçut pour lui, dès sa plus tendre enfance, un attachement qu'elle lui conserva au-delà du tombeau. Elle ne quitta jamais son deuil. Souvent elle descendait dans le caveau où les restes de son époux étaient déposés, et elle y restait des heures

entières en prière. Rien ne pouvait à ses yeux réparer la perte d'un époux dont les vertus éminentes égalaient les talents et les qualités aimables. Le trait suivant en donnera la preuve :

Lors d'un débordement des eaux du Danube, les faubourgs de Vienne furent inondés. Des malheureux s'étaient réfugiés sur les toits de leurs maisons submergées; depuis trois jours ils manquaient de nourriture, et la violence du courant de ce fleuve impétueux ne leur laissait entrevoir qu'une mort inévitable : les bateliers les plus intrépides refusaient de leur porter des secours, malgré les récompenses qui leur étaient promises; François 1.<sup>er</sup> entre lui-même dans une barque, affronte les dangers qui avaient fait frémir des hommes accoutumés aux inondations du fleuve, et qui avaient jugé le péril trop évident pour s'y exposer. Il parvient à la rive opposée, et, après avoir encouragé ces infortunés qu'il rappelait à la vie, après leur avoir distribué

des secours, il revient heureusement au bruit des acclamations d'un peuple qui fond en larmes, l'âme remplie de la plus douce satisfaction d'avoir sauvé tant de misérables. Ambitieux conquérans, dites si jamais la plus éclatante victoire produisit un sentiment aussi délicieux !

Quelque chagrin que Marie-Thérèse éprouvât de la perte de la Silésie, il paraît qu'après la signature du traité de paix de Hubertsbourg, elle y renonça tout-à-fait, ou ajourna toute tentative nouvelle jusqu'à la mort du roi de Prusse ; une longue expérience venait de lui apprendre que Frédéric n'était pas homme à se laisser enlever sa proie sans la vendre bien chèrement, et elle était trop sage pour ne pas sentir qu'il était temps de fermer les plaies de la guerre, et de s'occuper du bonheur des peuples qui lui avaient donné tant de marques d'attachement et de fidélité. Marie-Thérèse se livra toute entière aux soins de l'administration. Elle en examina toutes les

branches, et partout elle fit de sages réformes ou d'utiles améliorations : les dettes que la guerre avait forcé de contracter furent éteintes ; une économie sévère et un tel ordre furent introduits dans les finances, que, quelques années après, les dépenses étaient de beaucoup inférieures aux revenus. L'ordre des jésuites fut banni de tous les états héréditaires, l'inquisition qui existait encore dans le duché de Milan détruite, et le droit d'asile dans les églises et dans les couvens supprimé. Des lois réclamées depuis long-temps interdirent l'émission des vœux monastiques avant l'âge de vingt-cinq ans. On mit un terme à l'abus des legs pieux, en défendant à tout ecclésiastique d'assister à la rédaction des testamens. On abolit la torture. Les arts et les sciences furent encouragés. Des académies, des maisons d'éducation, des écoles publiques furent fondées. Des récompenses furent accordées à ceux qui perfectionneraient une branche quelconque d'indus-

trie. L'agriculture attira surtout les regards et la protection de Marie-Thérèse. La chasse, dont l'abus lui est si préjudiciable, fut renfermée dans des limites très-étroites. Une société établie à Milan fut chargée de distribuer des prix aux agriculteurs qui auraient mieux cultivé leurs terres.

Un événement remarquable, même parmi ceux qui ont signalé la fin du dernier siècle, le partage de la Pologne, vint interrompre Marie-Thérèse dans ses nobles occupations. Ce partage, qui a rayé de la liste des nations un peuple généreux, a excité une indignation que chacun des copartageans s'efforça de rejeter sur les deux autres. La première idée en peut-elle être attribuée à l'impératrice, ou cette princesse ne se déterminait-elle à y prendre part que vu l'impossibilité où elle était de l'empêcher, ou par la nécessité de contre-balancer l'accroissement de puissance de deux souverains ses rivaux? Cette dernière opinion est justifiée par ses efforts pour terminer, dans

son origine , la guerre que fit éclater l'ouverture de la succession de l'électeur de Bavière.

Ce prince mourut le 30 décembre 1777. Sa succession, suivant les lois de l'empire, était dévolue à Charles-Théodore, électeur-palatin. Joseph II, qui, en vertu de son titre de roi des Romains, avait pris celui d'empereur après la mort de son père, contesta ses droits. Depuis long-temps la maison d'Autriche désirait réunir la Bavière à ses vastes états, et Joseph, pour en assurer la possession à sa famille, avait épousé Marie-Josephe, sœur du feu électeur, princesse qui avait peu de charmes, et qui était morte avant son frère, sans laisser d'enfans. Joseph, que cette mort avait privé d'un droit certain, éleva d'autres prétentions; mais comme il ne pouvait se dissimuler leur peu de fondement, il imagina de les légitimer en traitant des droits de l'électeur-palatin, qui n'avait pas de postérité, et qui sacrifia sans scrupule à ses intérêts person-



nels ceux de son héritier présomptif le duc des Deux-Ponts. L'empereur s'imagina que la France, avec sa complaisance accoutumée, fermerait les yeux ; que le roi de Prusse, déjà avancé en âge, ne voudrait pas s'embarquer dans une nouvelle guerre, qui ne lui offrirait aucune chance favorable ; et que la Russie, occupée de la conquête de la Crimée, n'abandonnerait pas sa proie pour intervenir dans les affaires de l'Allemagne. Joseph se faisait illusion ; le cabinet de Versailles, dirigé par M. de Vergennes, avait repris une partie de sa dignité, et l'âge n'avait rien fait perdre à Frédéric de sa vigueur, de son esprit. Ces deux puissances se concertèrent pour prévenir un nouvel agrandissement de l'Autriche, et, d'après leurs conseils, le duc des Deux-Ponts fit une protestation devant la diète, et en appela à la Prusse et à la France. L'électeur de Saxe, qui prétendait aussi à une partie de la succession, fit une semblable protestation. Frédéric, se voyant alors autorisé à intervenir, combattit

d'abord par écrit les prétentions de l'Autriche, bientôt après entra à main armée dans la Bohême, et vint asseoir son camp vis-à-vis de celui de l'empereur, qui, brûlant de se signaler et de se mesurer avec le héros du siècle, avait rassemblé cent mille hommes. Mais les armées n'en vinrent pas aux mains. Toute la campagne se passa en négociations. Marie-Thérèse, qui n'avait pu empêcher son fils de commencer la guerre, ne cessait de faire au roi de Prusse des propositions de paix. Nous sommes trop vieux, écrivait-elle à ce prince, pour nous faire la guerre et pour nous arracher l'un à l'autre des cheveux que l'âge a déjà blanchis. L'empereur, dont ces dispositions pacifiques contrariaient l'ambition, les critiqua long-temps, mais la France et la Russie, dont Marie-Thérèse réclama la médiation, la forcèrent à signer un armistice. Un congrès s'ouvrit à Teschen, petite ville de la Silésie autrichienne, et le 13 les

plénipotentiaires des puissances belligérantes signèrent un traité par lequel la maison d'Autriche renonça à toute prétention sur la succession de Bavière. Marie-Thérèse a déclaré plusieurs fois qu'aucun événement de son règne ne lui avait procuré plus de satisfaction que la conclusion du traité de paix de Teschen. En recevant la nouvelle que le roi de Prusse avait accédé aux conditions que les puissances médiatrices avaient proposées, elle s'écria : « Je suis ravie de » joie ; on sait que je n'ai pas de partialité » pour Frédéric, cependant je dois lui rendre la justice de reconnaître qu'il en a » agi noblement. Il m'avait promis de faire » la paix à des conditions raisonnables, et » il m'a tenu parole. Je ressens un bonheur » inexprimable de prévenir une plus grande » effusion de sang ».

La joie de Marie-Thérèse fut de courte durée. Depuis quelque temps elle éprouvait de violentes suffocations par son excès-

sif embonpoint, qui la mirent au tombeau le 26 novembre 1780, à l'âge de soixante-trois ans six mois et douze jours, dans la quarante-unième année de son règne. Elle mourut avec calme et résignation, et conserva sa fermeté jusqu'au dernier moment. M. le marquis de Caraccioli composa pour cette illustre princesse l'épithaphe suivante, qui me paraît un modèle de précision et de vérité :

Ci-gît l'appui des vertus et des lois,  
L'exemple du courage et de la bienfaisance,  
THÉRÈSE, dont le règne est l'école des rois,  
Et la tombe un autel que l'univers encense.

Marie-Thérèse occupera toujours une place distinguée dans l'histoire moderne. Ses sujets et la maison d'Autriche l'ont placée au nombre de leurs meilleurs souverains. Nul prince ne connut mieux l'art de régner ; nul ne sut mieux saisir l'esprit des peuples, et les gouverner d'une manière plus conforme à leur caractère. Ces Hon-

grois, si inquiets, si turbulens, si impatiens du joug de ses prédécesseurs, devinrent, sous ses lois, les sujets les plus fidèles, les plus dévoués et les plus fermes appuis de son trône. La nature l'avait douée de cette force de caractère, de cette élévation d'âme, de cette fixité dans ses projets, et de cette volonté ferme, déterminée, sans laquelle on n'a jamais produit rien de grand. Il est difficile de dire jusqu'où l'aurait portée le ressentiment de l'injuste agression qu'elle éprouva au commencement de son règne, si cette reine, qui savait si bien commander aux esprits, agiter les passions, électriser ses armées, eût pu déployer à leur tête l'activité de son âme; ou si toutes ses grandes qualités n'eussent pas été contre-balancées par un prince qui les possédait dans un degré égal; il n'est pas plus facile d'imaginer ce qui serait arrivé, si la nature ne l'eût pas opposée à Frédéric; mais on peut conjecturer que l'Europe aurait changé de face cinquante ans plus tôt.

Comme tout ce qui regarde Marie-Thérèse doit inspirer l'intérêt le plus vif, je vais terminer en citant ce que dit de la personne, des habitudes et des occupations de cette illustre souveraine, William Wraxall, dans ses Mémoires des cours de Berlin, de Dresde, de Varsovie et de Vienne, pour les années 1777, 1778, 1779, 1780. M. Henri rapporte ce passage dans sa traduction de *l'Histoire de la Maison d'Autriche*, et je me plais à citer ce morceau tel que l'a rendu ce savant traducteur.

« Quelques personnes qui ont assisté au couronnement de Marie-Thérèse, dont la cérémonie s'est faite au mois de juin 1741, m'ont assuré que c'était une des plus belles femmes qu'il y eût en Europe : sa taille était élégante et son maintien majestueux. Tous les portraits que j'ai vus d'elle en font foi. Ses yeux, quoique d'un gris clair, étaient expressifs, et pleins de douceur. Elle relevait de couche, et l'air de langueur qu'elle conservait encore prêtait un nouveau char-

me à ses attraits. La couronne se trouva trop large lorsqu'on la lui essaya, et il fallut la garnir de coussins pour la soutenir. Le poids lui en devenant insupportable, Marie-Thérèse, qui dîna en public, l'ôta lorsqu'elle se fut mise à table. La chaleur du temps et l'émotion que lui donna la cérémonie, qui fut très-longue, répandirent alors sur son teint une rougeur qui ajouta encore à l'éclat de sa beauté; ses cheveux retombaient en ondes sur ses épaules, et tout était enchanteur en elle. Ce portrait, qui n'est point flatté, doit toujours être présent à la pensée, lorsqu'on se rappelle l'enthousiasme que cette princesse a su inspirer aux Hongrois. . . . .

« La personne de Marie-Thérèse n'offre plus aucune trace des charmes que la nature lui avait prodigués. Son âge, le grand nombre d'enfans auxquels elle a donné le jour, et enfin la petite vérole, ont extrêmement altéré ses traits. Elle a gagné cette

maladie en 1767, près de la seconde femme de l'empereur actuel, et sa vie a été en danger. On m'a assuré qu'auparavant elle pouvait encore passer pour belle, quicqu'elle fût devenue très-grosse et très-lourde. Un accident qu'elle a éprouvé ensuite, a fini par la rendre méconnaissable : allant de Vienne à Presbourg, dans une calèche, elle fut renversée et tomba si rudement la face contre terre, que son visage en fut tout meurtri, et que l'inflammation et l'enflure qui s'ensuivirent, faillirent lui faire perdre la vue. On est parvenu à la lui conserver; mais il a été impossible de remédier à l'altération causée par le déchirement de la peau. Cependant la plus grande bonté est toujours empreinte dans les traits de Marie-Thérèse. Cette princesse n'a point du tout recours à l'art dans sa toilette : ses cheveux sont relevés très-plats sous sa coiffure de crêpe noir, et coupés très-courts sur le cou. Comme elle les a gris, elle porte toujours de la poudre. Depuis la mort de l'empereur,



elle n'a point quitté le grand deuil. L'affaiblissement de ses jambes l'empêche de marcher long-temps, et même pour les soutenir, on les lui serre dans des guêtres. Lorsqu'elle était jeune, elle aimait beaucoup la danse, les mascarades et tous les divertissemens publics. Les jours de gala elle joue aux cartes dans la salle d'assemblée; mais dans aucun autre temps elle ne se livre à cet amusement. Quand il y a bal à la cour, elle y reste jusqu'à onze heures. Pour témoigner la douleur de la mort d'un époux qu'elle aimait tendrement, elle n'a jamais, depuis cette perte, habité le premier étage du palais de Vienne. Ses appartemens sont au second et exposés au midi, quoiqu'elle soit si peu sensible au froid, qu'au milieu de l'hiver même elle tienne ses fenêtres ouvertes toute la journée, et que souvent elle fasse éteindre le feu. L'empereur, qui au contraire est très-frileux, est obligé de passer une fourrure lorsqu'il lui fait visite.

« L'antiquité n'a pas laissé de plus parfait modèle de tendresse conjugale que celui qu'offre l'impératrice-reine. Le dix-huitième jour de chaque mois, elle descend au caveau des Capucins, où sont déposés les restes de son époux ; et elle passe, dans la retraite et la prière, au château de Schoenbrunn, tout le mois d'août, qui est celui où ce prince est mort.

» Voici la manière de vivre et les occupations ordinaires de Marie-Thérèse : elle se lève à cinq heures du matin en été, et à six en hiver. Après ses prières particulières, elle entend une messe, puis elle s'occupe d'affaires ; à neuf heures, elle assiste à une seconde messe ; elle dîne ensuite très-sobrement, et presque toujours seule ; immédiatement après, elle se remet au travail. A Schoenbrunn, si le temps le permet, elle passe quatre ou cinq heures sous un berceau, dans les jardins. Une ceinture tient attaché devant elle un petit coffre rempli de divers papiers et mémoires, qu'elle lit avec la plus

grande attention ; à six heures du soir , elle assiste à la bénédiction , et elle exige que ses filles y soient toujours présentes. Lorsque , par hasard , elles s'en dispensent , elle fait demander si elles ne sont pas malades ; et , dans le cas contraire , elle les réprimande fortement. Au mois de mars dernier , elle est restée , depuis trois heures jusqu'à six , à genoux dans la cathédrale de Vienne , occupée à prier Dieu de détourner le fléau de la guerre , dont la succession de Bavière la menaçait.

« Marie-Thérèse donne , à jour fixe , audience à tous ses sujets indistinctement. Le mardi , elle reçoit tous les ministres. Le prince de Kaunitz seul est , à sa première demande , admis en sa présence en tous temps. . . . .

.....

Six fils et dix filles furent les fruits du mariage de Marie-Thérèse et de François-Étienne de Lorraine : neuf d'entre eux ont survécu à leur illustre mère.

Les fils sont : Joseph II , qui monta sur le trône.

Léopold , d'abord grand-duc de Toscane , ensuite empereur et souverain des états d'Autriche.

Ferdinand , gouverneur de la Lombardie autrichienne , et auquel son mariage avec Marie-Béatrix , fille d'Hercule-Renaud , duc de Modène , avait donné le droit de succession sur les duchés de Modène , de Reggio et de la Mirandole.

Maximilien , grand-maître de l'ordre Teutonique , coadjuteur de Munster et électeur de Cologne.

Les filles sont :

Marie-Christine , qui fut mariée à Albert de Saxe , fils d'Auguste III , roi de Pologne.

Marie-Elisabeth , abbesse d'Inspruck.

Marie-Amélie , épouse de don Ferdinand , duc de Parme.

Marie-Charlotte-Louise , femme de Fer-

Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles. Elle fut unie à ce prince, quoique d'abord ses deux sœurs Jeanne et Josephe-Gabrielle eussent été destinées à recevoir sa main. A l'âge de douze ans, Jeanne fut fiancée à ce prince; mais, peu de temps après, la petite vérole la mit au tombeau. Josephe-Gabrielle, destinée à la remplacer, se disposait à partir: déjà même les fiançailles avaient été célébrées le 8 août 1767; mais cette aimable princesse, vivement affectée par le chagrin de quitter sa famille, voulut, avant de lui dire un adieu pénible, jouir encore du triste plaisir de répandre des pleurs sur les cendres d'un père adoré. Vainement on chercha à la détourner de ce dessein, elle descendit dans le caveau où les restes de l'empereur étaient déposés. L'aspect de ce lieu funèbre, les souvenirs déchirans qui l'agitèrent, lui causèrent une émotion violente; elle fut saisie de la même maladie qui mit un terme aux jours de sa sœur, et huit jours après elle fut enlevée à l'amour de sa mère.

Enfin Marie-Antoinette , épouse de Louis , dauphin , et ensuite roi de France.

Les généraux qui se signalèrent le plus sous le règne de Marie-Thérèse , et contribuèrent à la gloire de ses armes , furent les maréchaux Laudhon , Daun et de Brown.

Le baron de Laudhon (1) naquit en Livonie , en 1716. Honoré de la confiance de sa souveraine , il porta à la tête de ses armées cette intrépidité , ce coup d'œil sûr , ce sang-froid inaltérable , garans toujours assurés de la victoire. Né sans fortune , il entra de bonne heure au service ; et après s'être formé par la vie la plus pénible au métier difficile de la guerre , il parvint , de grade en grade , au commandement suprême. Simple au milieu des grandeurs , modeste et généreux , il fut adoré de ses soldats , et mourut âgé de soixante-quatorze ans , au quartier-général de Neutischen.

(1) D'autres écrivent *Laudon* ou *Loudon*.

Ce général était d'une faible complexion, mais d'une vertu robuste (1). Il cachait sous la plus grande modestie les plus rares qualités : il fallait lui parler de ses victoires pour qu'il s'en souvînt ; de son mérite pour qu'il y crût. Jamais il ne vit que son devoir, et toujours il sut commander sans avoir l'air de se faire obéir. Sa femme, avec une ingénuité qui toucha l'impératrice, disait un jour à sa majesté : « Je sais, madame, que vous voulez faire un riche présent à mon mari ; mais, outre qu'il n'a pas besoin de ce témoignage de votre affection pour vous servir avec zèle, il ne faut pas que V. M. fasse cette dépense, d'autant plus qu'elle a de grands engagements à remplir ».

De son vivant, ce général s'était fait dresser un mausolée, sur lequel il avait mis cette inscription :

*Commemoratio mortis , optima philosophia.*

(1) C'était un homme , disait Joseph II , qui du corps le plus faible en a fait un corps de fer.

Le grand Frédéric , qui avait une estime infinie pour les talens et la bravoure du maréchal Laudhon , engageait un jour ce militaire à s'asseoir à table près de lui. Le maréchal n'osait accepter cet honneur : *Venez , monsieur le général Laudhon , lui dit le monarque , venez vous placer ici ; j'ai toujours mieux aimé vous voir à côté de moi que vis-à-vis.*

C'est en parlant de ce même guerrier , que le roi de Prusse disait encore : « Je ne regrette qu'une chose , c'est de ne l'avoir pas eu dans mes armées ; j'aurais encore pour mon compte quelques victoires de plus , car il les saisit au vol ».

Issu d'une famille illustre et ancienne , Léopold , comte de Daun , prince de Tiano , chevalier de la Toison - d'Or , grand'croix de l'ordre de Marie - Thérèse , feld-maréchal , ministre d'état , président du conseil aulique de guerre , jeta les premiers fondemens de sa réputation pendant la guerre difficile que Marie-Thérèse eut à soutenir



pour la conservation des états que son père lui avait laissés. La victoire de Chotzemitz (1), la délivrance de Prague, la bataille de Hochkirchen (2), la levée du siège de Dresde (3), l'attaque des Prussiens à Pirna (4), la déroute, la prise totale de leur armée, et tant d'autres triomphes aussi glorieux ; tels sont les titres qui méritèrent au feld-maréchal les éloges de son siècle, et lui garantissent le suffrage de la postérité.

Marie-Thérèse eut peu de défenseurs plus zélés, de capitaines plus expérimentés, plus intrépides. Aussi cette illustre souveraine, qui savait si bien apprécier, récom-

(1) 18 juillet 1757. Ce fut à l'occasion de cette victoire que Marie-Thérèse établit l'ordre militaire qui porte son nom. Cette princesse alla elle-même annoncer à la comtesse de Daun le triomphe de son époux.

(2) 1758.

(3) 1760.

(4) 1759.

penser le courage, les grands talens, combla-t-elle ce général d'honneurs, de richesses et de dignités.

Le comte de Daun mourut à Vienne le 5 février 1766, âgé de soixante-un ans.

Ulysse-Maximilien de Brown, issu d'une des plus illustres familles d'Irlande, naquit à Basle le 24 octobre 1705. Destiné de bonne heure au noble métier des armes, et impatient de faire inscrire son nom à côté de ceux des plus grands capitaines, de Brown fit ses premières armes à la prise de Collauffera, où il reçut une blessure considérable. Appelé en 1732 à la dignité de chambellan de l'empereur, il partit pour l'Italie en qualité de colonel. En 1734, la prise de Parme et de Guastalla donna la plus haute idée de ses talens militaires. La manœuvre savante par laquelle il favorisa la retraite et sauva tous les bagages de l'armée à la journée de Banjaluca; sa belle retraite après la bataille de Molwitz; la prise de Deckendorf; ses succès à Velletri, dans le Milanais; la

*[The page contains several lines of extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side.]*

\_\_\_\_\_

le commandant de Vienne de lui livrer la place, Marie-Thérèse en sortit, emportant avec elle l'archiduc, son unique consolation, et alla se jeter dans les bras de ses Hongrois. Elle parut devant les ordres de l'état assemblés, tenant entre ses bras le jeune archiduc, à peine âgé de quelques mois, et leur adressa (en latin) ces paroles touchantes : « Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage et dans ma constance. Je remets en vos mains la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut ». Ce discours énergique était à peine achevé, que les Hongrois se lèvent, tirent leurs sabres, et s'écrient dans leur enthousiasme et d'une voix unanime : « Mourons tous pour notre roi Marie-Thérèse » !

*Réponse admirable.*

ON reprochait à Marie-Thérèse d'être

trop libérale : Il faut me tuer , répondait-elle , si l'on veut m'empêcher d'être bienfaisante.

*Conseils à ses enfans.*

APRÈS avoir fait rassembler ses enfans pour leur donner sa bénédiction , elle leur dit : « Nous devons nous quitter ; il n'y a plus d'espérance. Souvenez-vous des soins que feu l'empereur et moi avons donnés à votre éducation ; combien nous vous avons aimé ; combien nous nous sommes attachés à vous rendre heureux. Comme tout ce que j'ai au monde , continua-t-elle en s'adressant à Joseph II , vous appartient , je ne puis en disposer : mes enfans seuls m'appartiennent , je vous les remets ; soyez leur père ; je mourrai tranquille si vous me le promettez. »

*La gageure.*

MARIE-THÉRÈSE étant enceinte , fit à un de ses courtisans la question suivante :

« Mettrai-je au monde un prince ou une princesse? — Un prince, répondit le courtisan. — Eh bien, reprit l'impératrice, je gage deux ducats que ce sera une princesse ». Le courtisan, qui sent l'impossibilité d'en dire, accepte le pari. Le terme de la grossesse de l'impératrice étant arrivé, elle mit au monde une princesse. Le courtisan, convaincu qu'il avait perdu sa gageure, s'occupait des moyens de payer. Il était depuis long-temps livré à ses réflexions, quand le célèbre abbé Métastase, qui survint dans le même moment et s'aperçut de sa tristesse, lui en demanda la cause. Apprenez quel est mon embarras, lui dit le courtisan; j'ai parié deux ducats avec l'impératrice, qu'elle mettrait au monde un prince, et voilà qu'elle nous donne une princesse. Eh bien! monseigneur, répondit Métastase, vous avez perdu; ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de payer. — C'est aussi mon intention, répond le courtisan; mais oserai-je jamais donner deux ducats à l'impératrice? — Est-

ce là tout ce qui vous embarrasse ? *répliqua* l'ingénieux abbé. — Absolument. — Vous allez sortir de peine. Aussitôt Métastase *écrivit* au crayon , sur du papier , les quatre *vers* suivans :

Ho perduto ; l' augusta figlia  
A pagar m' a condannato :  
Ma s' e vero eh' a voi simiglia  
Tutto l' mundo ha gadagnato.

« J'ai perdu , l'auguste fille me condamne à payer ; mais s'il est vrai qu'elle vous ressemble , tout le monde a gagné ».

Enveloppez vos ducats dans ce papier , continue Métastase , après avoir écrit ces vers , et vous pouvez hardiment les présenter à l'impératrice. Le courtisan , fidèle aux conseils du poëte , présenta ses deux ducats à l'impératrice , qui sourit à cette manière ingénieuse d'acquitter la dette contractée envers elle.

1/2  
01  
f:





Vous regrettez de ne m'avoir pas vue: consolez vous,  
ma bonne, je viens vous voir.



Les Archiducs et les Archiduchesses au milieu d'une Cour  
brillante servirent ces Enfants à table.

*La visite dans la chaumière.*

L'IMPERATRICE reçut un jour une lettre d'une femme âgée de cent trente ans, qui, depuis un grand nombre d'années, s'était toujours présentée le jeudi saint, pour être du nombre des pauvres auxquels S. M. lavait les pieds. Depuis deux ans, cette bonne femme, accablée d'infirmités, n'avait pu se rendre au palais, et elle mandait à l'impératrice combien elle regrettait de ne pouvoir assister à cette pieuse cérémonie, non à cause de l'honneur qu'elle aurait reçu, mais parce qu'elle serait privée du bonheur de voir une souveraine adorée. L'impératrice-reine ne put lire sans émotion ces lignes, qui contenaient l'éloge le plus sincère qui lui eût peut-être jamais été adressé. Elle part aussitôt pour le village qu'habitait cette vieille femme, se fait conduire à sa cabane : elle entre, et s'approchant d'elle, lui dit avec cet accent de bonté qu'elle prenait au fond

de son cœur : « Vous regrettez de ne m'avoir pas vue ; consolez-vous , ma bonne , je viens vous voir. . . . La pauvre femme se soulève , saisit les mains de sa souveraine , les arrose de larmes , et fait un effort pour se jeter à ses pieds. L'impératrice l'arrête , s'entretient un instant familièrement avec elle , et se retire en lui laissant de quoi achever paisiblement sa carrière. Des traits pareils doivent passer à la postérité la plus reculée.

### *Le testament.*

QUAND Frédéric eut connaissance des articles du testament de Marie-Thérèse , il ne put s'empêcher de dire : C'est un testament qu'il faut enchâsser. Sous verre , ajouta un de ses officiers.

### *Générosité.*

DANS un moment où le roi de Prusse exigeait avec la plus grande rigueur que les officiers prisonniers de guerre se ren-

dissent dans ses états, le prince de Brunswick-Bevern, qui avait été pris par le général Beek, avait demandé la permission d'écrire au roi de Prusse; elle lui avait été accordée. Mais ne recevant aucune réponse de son souverain, ce prince fit demander à l'impératrice-reine, qu'elle voulût bien souffrir qu'il payât lui-même sa rançon. « Dites au prince de Brunswick de Bevern, répondit Marie-Thérèse, que je ne veux recevoir aucune rançon pour lui, mais que je lui donne sa liberté. Quelle haute idée de pareils traits donnent de cette illustre princesse !

### *La fête de l'inoculation.*

LA petite vérole avait fait tant de ravages dans la famille impériale, que Marie-Thérèse se résolut enfin à faire inoculer tous ceux de ses enfans qui ne l'avaient pas eue. Elle donna ordre qu'on fit des expériences réitérées de cette pratique salutaire, et elles eurent le succès le plus

heureux. L'inoculation réussit assez bien sur les archiducs Ferdinand, Maximilien, et sur l'archiduchesse Thérèse.

Lorsque ces illustres personnages furent parfaitement rétablis, l'impératrice-reine imagina une fête, dont la simplicité majestueuse servirait seule à caractériser cette princesse, et à faire connaître toute la bonté de son âme.

L'impératrice ordonna de dresser une table dans la grande galerie de son château de Schoenbrunn, y fit placer soixante-cinq petits garçons et petites filles qui avaient été inoculés à l'hôpital de Meydling avant l'inoculation des princes ses enfans; elle-même, cette souveraine d'une des plus grandes parties de l'Europe, les archiducs et les archiduchesses au milieu d'une cour brillante, servirent ces enfans à table, et leur donnèrent, après le repas, à chacun un écu de la valeur de deux florins; la desserte et le couvert leur furent aussi donnés. Leurs parens furent de même servis à une

autre table mise dans l'enceinte du château. Pour compléter cette charmante fête, après le dîner ils assistèrent à une comédie allemande qui fut jouée dans le voisinage de Schoenbrunn ; et cette belle journée se termina par des danses qui durèrent jusqu'à la nuit.

*Dernières paroles.*

QUELQUES jours avant sa mort, l'impératrice-reine répandait encore des bienfaits sur les pauvres ; et, prête à expirer, elle dit, en s'adressant à toute sa famille , qui, dans la plus profonde douleur, attendait le coup fatal qui allait ravir à l'état une grande princesse, à des enfans une tendre mère, aux malheureux une protectrice : « Si pendant » le cours de mon règne il s'est fait quelque chose de répréhensible, ça été sans » doute à mon insu, car j'ai toujours eu le » bien en vue ». L'état où vous me voyez, dit - elle à Joseph II, est l'écueil de ce qu'on appelle grandeur et force ; dans ces

momens terribles tout disparaît. Ma tranquillité vient du maître suprême qui connaît la pureté de mes intentions. Pendant un règne de quarante années j'ai aimé, j'ai fait plus, j'ai recherché la vérité; peut-être ai-je été trompée dans mon choix; peut-être mes intentions mal comprises ont-elles été mal exécutées; mais Dieu sait tout : il a vu le fond de mon cœur. Je n'ai jamais fermé mon âme aux cris des malheureux, au récit de leurs souffrances; c'est la plus consolante idée que j'aie dans mes derniers momens..... Quel calme! quelle résignation! c'est par une belle mort terminer une belle vie.

*L'enfant annonce déjà la grande reine.*

MARIE-THÉRÈSE, jeune encore, chaque jour demandait à son père (Charles VI) quelques grâces nouvelles. « Je vois, » lui dit l'empereur, que vous ne voudriez » être reine que pour faire le bien ». Il n'y a que cette manière de régner, répondit

elle, qui puisse faire supporter le fardeau d'une couronne.

*L'amour filial récompensé.*

MARIE-THÉRÈSE s'aperçut un jour, en rentrant dans son palais de Schoenbrunn, que le soldat qui était en faction à la porte pâlisait et était prêt à tomber de faiblesse. Elle appelle aussitôt, le fait relever et conduire à l'hôpital. Le lendemain elle s'informe de l'état dans lequel se trouve ce militaire, et apprend que sa maladie n'avait d'autre cause que la misère et le chagrin de ne pouvoir plus faire vivre du travail de ses mains une mère infirme et âgée qui demeurait à Brinn en Moravie. L'impératrice envoie chercher cette femme pour la réunir à son fils, et lui dit, avec cette affabilité, cette douceur qui la caractérisaient : Bonne femme, je suis charmée de vous remettre moi-même un fils qui vous est si tendrement attaché; je vous fais une pen-



sion pour suppléer à son travail, et vous recommande de vous aimer toujours. Le souvenir des grandes actions s'efface ou se perd; un trait de bienfaisance se grave dans les cœurs, et la reconnaissance le transmet à la postérité.

*Nobles loisirs.*

QUELQUES courtisans louaient l'impératrice sur ce que de nouveaux bienfaits, des actes de générosité, marquaient tous les jours de son règne. « Ce sont là mes créations », leur répondit-elle. De pareils souverains ont bien des droits à l'amour des peuples.

*Marie-Thérèse jugée par son peuple.*

LA réponse suivante prouve avec quelle bonté l'impératrice accueillait tous ses sujets indistinctement, et la confiance qu'ils avaient dans sa justice. Un pauvre laboureur, qui avait une grâce à demander à

cette souveraine , annonça qu'il partait pour la cour. Quelques personnes lui représentèrent qu'il faisait un voyage inutile. Pourquoi donc ? répondit ce paysan ; je sais bien que je ne suis qu'un *gueux*, mais je parlerai à notre reine quand je voudrai , et elle m'écouterà tout aussi bien que si j'étais un *monseigneur*.

*Véritable amour pour son peuple.*

« JE me reproche , disait Marie-Thérèse , le temps que je donne au sommeil ,  
» parce que c'est autant d'arraché à mon  
» peuple ».

*Derniers momens.*

L'IMPÉRATRICE , à ses derniers momens , voyant l'empereur qui répandait des larmes , lui dit : Mon fils , je vous supplie de m'épargner , car cette vue pourrait me faire perdre toute ma fermeté.

Le matin du mercredi 29 , jour de sa mort , elle disait : Il y a quinze ans que je

me prépare à ce jour ; je verrai si je pourrai le soutenir jusqu'au bout.

A sept heures du soir sa tête tombait et ses yeux se fermaient ; son fils lui demanda si elle avait somméillé : Je le pourrais bien , répondit-elle , mais je ne veux pas , car je sens la mort qui approche , et je ne veux pas qu'elle me surprenne pendant le sommeil ; j'aime mieux la voir venir. Le désespoir se peignait sur tous les visages , des larmes étaient dans tous les yeux ; cette illustre souveraine , cette héroïne seule était calme. La vertu s'endort , elle ne meurt jamais.



## JOSEPH II.

MARIE-THÉRÈSE était trop prudente et trop jalouse de la gloire de son illustre maison, pour exposer l'Allemagne aux dangers d'un nouvel interrègne, et sa famille à la douleur d'être une seconde fois privée de la couronne impériale. Lorsqu'elle vit que le génie de Frédéric l'emportait, qu'il fallait se soumettre à la nécessité, et, pour la troisième fois, renoncer à la possession de la Silésie, elle résolut, en politique habile, de tirer le meilleur parti de sa position. Elle exigea, pour prix du sacrifice qu'elle était obligée de faire, que le roi Frédéric consentît à l'élection d'un roi des Romains, et qu'il s'engageât à donner son suffrage à l'archiduc Joseph. Le roi de Prusse se crut heureux d'assurer à ce prix sa conquête, et l'archiduc fut élu à Francfort le

27 mai 1764. Son couronnement se fit au milieu des plus vives démonstrations d'allégresse; la renommée l'avait précédé, et toute la ville était parfaitement instruite de ses rares vertus; ce qui parut dans un superbe arc de triomphe, où le nouveau monarque, environné de la piété, de la prudence, de la justice et de la valeur, recevait la couronne des mains de la nation et de l'amour de ses sujets.

L'archiduc Joseph naquit à Vienne le 13 mars 1741, à trois heures du matin; ce qui fit dire à François de Lorraine, grand-duc de Toscane, et depuis empereur, qu'il serait vigilant. Il ne se trompait pas.

Il eut deux parrains, Benoît XIV, souverain pontife, et Auguste II, roi de Pologne, électeur de Saxe; on lui donna les noms de Joseph-Benoît-Auguste-Jean-Antoine-Michel-Ange.

La guerre survenue au sujet du testament de l'empereur Charles VI occupait alors l'Allemagne; et la naissance de Jo-

seph, dans une pareille situation, semblait annoncer à l'empire que ce prince aspirerait à la gloire qu'on obtient par les armes.

Élevé sous les yeux de la vertu même, sous les yeux de Marie-Thérèse, le premier soin de cette illustre impératrice fut de lui donner pour maîtres des hommes d'un mérite reconnu et les plus capables de l'instruire. Le feld-maréchal comte de Bathiany fut son gouverneur; et ce guerrier, aussi froid dans le cabinet qu'intrépide au combat, fit germer dans le cœur de son royal élève les sentimens qui affermissent, qui élèvent l'âme. L'étude de l'histoire et de la géographie fixa d'abord l'attention de l'archiduc. Son gouverneur, persuadé que la royauté veut des princes tout formés, inspira à l'archiduc ces vertus nobles et magnanimes qu'il faut aimer et pratiquer quand on est destiné à monter sur le trône.

En 1754, le jeune archiduc fut décoré de la Toison-d'Or, et passa entre les mains de maîtres habiles qui devaient le familiari-

ser avec les sciences les plus élevées. Ses récréations même tournèrent au profit de ses instructions ; les livres les plus utiles furent mis entre ses mains.

La petite vérole, dont il fut attaqué en 1757, fit craindre pour ses jours ; mais le ciel le rendit heureusement aux vœux de ses sujets, et, à peine sorti de convalescence, il reprit ses études avec une nouvelle ardeur, s'occupa des intérêts des couronnes, et nourrit son esprit de la lecture des ouvrages des plus grands maîtres sur cette importante matière.

Les hommes sages, auxquels le soin de ses premières années fut confié, formèrent un rempart contre les vices, les défauts qui n'assiègent que trop souvent la jeunesse des monarques ; aussi, lorsqu'en 1760 il reçut la main de l'infante de Parme, les mœurs les plus pures devinrent-elles son premier titre à l'amour que cette princesse ne cessa d'avoir pour lui.

L'éclat que donnent les conquêtes com-

mençait dès-lors à s'éveiller dans l'âme de l'archiduc : né pour ainsi dire au bruit du canon, la gloire lui imposait la loi de tout faire pour reprendre un jour Belgrade, dont la perte était due à la faiblesse de son aïeul, et arracher la Silésie des mains de Frédéric. Cependant il sut dissimuler, maîtriser son ardeur belliqueuse; et, jusqu'au moment où la victoire devait l'appeler sous ses drapeaux pour apprendre à vaincre, il se nourrit de la lecture des Commentaires de César. Tel avait été l'apprentissage de Charles XII.

Enfin l'époque arriva où il put signaler son courage, faire admirer en lui le guerrier et le législateur. François I.<sup>er</sup> mourut, et aussitôt après la mort de ce prince, Joseph, en vertu du titre de roi des Romains, que son illustre mère avait eu, comme on vient de le voir, le soin de lui faire donner, prit celui d'empereur. (1) Il entra alors dans

(1) Ce fut alors qu'il commença à faire connaître toute l'activité de son esprit, et que l'Au-



sa vingt-troisième année. Marie-Thérèse le déclara en même temps corégent des états héréditaires, mais sans lui donner d'autre part à l'autorité que la surveillance de l'administration de la guerre. Joseph, aidé des conseils du feld-maréchal Lascy, fit, dans cette partie confiée à ses soins, des réformes, des améliorations. Il y introduisit un ordre et une économie qui furent universellement admirés et mis au-dessus de tout ce que Frédéric avait fait en ce genre.

Ces changemens opérés, Joseph profita du loisir que lui laissait la paix conclue à Hubertsbourg, pour parcourir ses vastes états, visiter tous les établissemens, s'instruire par lui-même de la population, des produits de l'état, de l'agriculture, des arts et du commerce, de l'industrie de chaque province. Il désira ensuite examiner et com-

triche conçut l'espérance de voir un jour le successeur, l'héritier de Marie-Thérèse soutenir et l'honneur du trône et la gloire de l'état.

parer les usages, les mœurs et les ressources des autres pays.

Curieux de voir Rome (1), il se rendit en Italie, où sa qualité de roi des Romains semblait lui donner des droits. Sa majesté prit plaisir à garder l'incognito, et cette manière de voyager lui donna souvent lieu d'exercer des actes de bienfaisance, et d'admettre dans sa société des étrangers qui n'auraient jamais prétendu à cet honneur. Son affabilité lui méritait tous les éloges. Il ne se déroba à sa grandeur que pour se soustraire à l'étiquette. Le sacré collège, informé de l'arrivée de l'empereur, avait envoyé sur-le-champ un général à la rencontre de sa majesté, avec un grand nombre de chevaux, tandis qu'un détachement de cavalerie et d'infanterie eut ordre de se trouver à la Villa-Medicis, où

(2) On a dit, lors de son voyage à Rome : *It Cesar Romam ut videat miracula Romæ, an Roma in solo Cesare plura vidit.*

Joseph devait mettre pied à terre. On renvoya la troupe, en disant que l'empereur ne viendrait que le lendemain au soir ; et, dès le matin, on apprit qu'il était arrivé à la pointe du jour, précédé seulement de deux courriers.

De Rome il alla à Naples, à Florence, à Bologne, à Turin, à Milan. Cette ville s'empressa de le recevoir avec les transports qu'excite la présence d'un monarque chéri. Il fit publier dès le lendemain qu'il donnerait audience tous les matins pendant deux heures ; qu'il recevrait toutes les requêtes qu'on voudrait lui présenter. Il diminua de deux cent mille florins les impôts annuels qui se percevaient dans cette province, et retourna à Schoenbrunn.

Il voyagea bientôt après en Russie et en France, toujours visitant tous les établissemens publics et particuliers, interrogeant les artistes, les savans, conversant avec eux, et descendant dans tous les détails de l'administration. Partout il fut reçu avec en-

thousiasme; partout il laissa des preuves de sa bonté, de sa générosité. Le voyage qu'il fit en France, sous le nom du comte de Falkenstein, est surtout mémorable par le grand nombre d'événemens auxquels il donna lieu, et qui tous honorent le monarque qu'on ne pouvait se lasser de voir et d'admirer. A Paris, il logea tout simplement dans un hôtel garni, malgré qu'on eût fait à la cour des préparatifs extraordinaires pour le recevoir. Il rendit visite à M. de Buffon, qu'il appelait son maître. Il siégea à l'académie, et on le vit assister à plusieurs séances du parlement.

M. Séguier, avocat-général, portant un jour la parole dans une affaire importante, s'aperçut que ce monarque venait d'entrer dans la salle, et de prendre place comme le plus modeste citoyen.

L'orateur, aussi adroit qu'éloquent, sans interrompre son discours, continua en ces termes : « Cette question, aussi intéressante que délicate, le devient encore da-

vantage en considérant qu'elle est traitée en présence d'un monarque étranger, dont la sagesse fait l'admiration de toute l'Europe.

» Qu'il nous permette de lui rendre en public ce témoignage, et de l'assurer, au nom de toute la nation, des sentimens de notre respect : j'ai pensé dire de notre amour ; eh ! pourquoi ne le dirais-je pas ? un prince qui quitte ses états pour voyager parmi les hommes et les étudier ; qui se plaît à se confondre dans toutes les classes des citoyens pour apprendre à les connaître ; un prince qui cache les dehors de la puissance sous le voile de la simplicité, et qu'à son extérieur modeste on prendrait pour le plus simple particulier, si ses actions ne trahissaient à chaque instant sa grandeur, ne mérite-il pas les hommages de toutes les nations ? Heureux le peuple dont un tel prince cherche à faire le bonheur ! Plus heureux encore le prince qui ne connaît d'autre plaisir attaché à la couronne que celui de faire des heureux » !

Ce fut aussi pendant son voyage en France qu'on lui adressa les vers suivans, qui me semblent renfermer l'éloge le plus complet qu'on ait pu faire de ce prince.

*Cortége de l'empereur.*

LA candeur le précède,  
La modeste vertu se tient à son côté:  
A la vertu l'humanité succède,  
Et la marche finit par l'immortalité (1).

L'ouverture de la succession de Bavière le rappela en Autriche. « La scène qui de-

(1) On crut qu'il visiterait Voltaire en côtoyant le lieu de sa retraite; et cet auteur le crut si bien lui-même, qu'il avait tout préparé pour le recevoir; mais l'empereur, irrité de la manière dont il en avait agi avec le roi de Prusse son bienfaiteur, l'on pourrait dire son ami, passa outre; et dès ce moment les philosophes, qui ne cessaient de préconiser Joseph, se rétractèrent, comme si l'on ne pouvait avoir des talens et des vertus sans avoir vu Voltaire. (*Vie de Joseph* II.)

vait s'ouvrir tenait toute l'Europe attentive ; c'était Joseph qui , géomètre , géographe , guerrier, brûlait du désir d'immortaliser son nom ; c'était Frédéric qui , à travers le fer et le feu , avait saisi la gloire de manière à la maîtriser (1) , et qui , dans le silence du cabinet , s'associait la politique et les lettres ; tous deux dignes l'un de l'autre , tous deux jaloux de se mesurer dans un cabinet , tous deux s'estimant sans s'aimer (2) ». Il alla prendre le commandement de l'armée que l'impératrice-reine opposa aux forces à la tête desquelles Frédéric était entré en Bohême ; mais les négociations qui commencèrent avec la campagne, et le traité de Teschen qui la termina, ne lui permirent

(1) Quel homme, disait Marie-Thérèse en parlant du roi de Prusse , qui , après avoir gagné la bataille de Rosbach , venait de reprendre Breslaw ! Rien ne serait plus grand , ajoutait-elle , si son cœur égalait son génie.

(2) *Vie de Joseph II.*

pas de faire long-temps l'essai de ses talens militaires, et d'acquérir au plus haut degré ce genre de gloire dont il paraissait très-avide. Les deux monarques se félicitèrent de s'être mesurés l'un et l'autre de manière à se trouver sur la même ligne dans les annales de la bravoure.

Depuis l'époque de cette guerre, Frédéric eut toujours les yeux sur le portrait de l'empereur, par la raison, disait-il, qu'il ne faut pas le perdre de vue. Les officiers faisaient le plus grand éloge de son savoir et de son humanité ; ils prenaient plaisir à répéter qu'ils l'avaient vu au milieu des éclats de la bombe et des coups de canon ; ne pas mettre de différence entre sa vie et celle d'un simple soldat.

Cette paix fut suivie de près de la mort de Marie-Thérèse, qui ouvrit une plus vaste carrière à l'ambition de Joseph II, en le plaçant à la tête de la monarchie autrichienne.

Les états héréditaires, qu'il était appelé à



recueillir, présentaient alors une superficie de cent quatre-vingts milles carrés, et une population de vingt-quatre millions d'habitans; on y comptait autant de nations que de provinces, toutes différant de langage, de religion, de lois, de coutumes et de mœurs. Le système féodal formait partout la base du gouvernement, cependant avec plus ou moins de modifications; c'est-à-dire que partout le pouvoir, l'autorité et les richesses étaient entre les mains du clergé et de la noblesse, et que le peuple était condamné à la superstition, à l'opprobre et à la misère; que partout l'agriculture, les arts, le commerce, étaient avilis et méprisés.

Marie-Thérèse avait senti que cet ordre de choses n'était pas en rapport avec les progrès des lumières et de la civilisation; que l'intérêt de sa couronne, non moins que l'humanité, lui prescrivaient d'adoucir la situation déplorable de la grande majorité de ses sujets: mais la nécessité de résister à la ligue puissante formée contre elle, et le

désir de reconquérir l'héritage de ses pères ; la reconnaissance qu'elle devait à la noblesse qui l'avait si bien secondée , lui commandaient de sages tempéramens ; elle se contenta de préparer un meilleur avenir , en réformant les plus graves abus. On a vu , dans l'histoire de son règne , qu'elle abolit la torture , supprima le droit d'asile dans les églises et dans les couvens ; qu'elle diminua l'abus des legs pieux , en défendant à tout ecclésiastique d'assister à la rédaction des testamens ; qu'elle réduisit le nombre des religieux des deux sexes , en fixant à vingt-cinq ans accomplis l'époque de l'émission des vœux ; qu'enfin elle encouragea l'industrie , établit des académies , et fonda des écoles publiques destinées à diminuer l'ignorance des dernières classes de la société.

Joseph II , qui croyait avoir moins de ménagemens à garder que sa mère , et dont le caractère ardent et impétueux n'admettait pas de délais , voulut renverser , non progressivement , mais d'un seul coup , la

superstition, la féodalité, et opérer simultanément des réformes dans toute l'étendue de ses vastes états, qu'il prétendit réunir en un seul corps de gouvernement, mu par un système uniforme. De nombreux édits supprimèrent toutes les administrations, les cours de justice alors existantes, et en créèrent d'autres; abolirent la servitude, les moines, le droit d'aînesse, les dîmes et les chasses impériales. Des couvens furent convertis en hôpitaux, ou maisons d'éducation, et en casernes. La tolérance fut proclamée, le libre exercice du culte fut accordé à tous les membres des églises grecques et protestantes. Tous les chrétiens, — quelle que fût leur dénomination, furent déclarés égaux en droits; et les juifs, jusque-là repoussés de tous les états, furent admis à exercer les arts et les métiers: on leur accorda encore la liberté de fréquenter les écoles publiques et les universités.

— « Des innovations de ce genre, dit M. Coxe, faites avec une précipitation si

grande par le premier potentat de l'Europe , par un prince dont les ancêtres avaient témoigné un zèle si ardent pour le maintien de la religion catholique , alarmèrent le saint siège , et portèrent Pie VI à entreprendre son mémorable voyage de Vienne. Ce souverain pontife , qui se reposait sur son éloquence , se persuada que , par cette démarche , il pourrait arrêter le cours de réformes si dangereuses. L'empereur déclara cependant que la présence du pape ne changerait rien à ses résolutions. Pie VI n'en persista pas moins dans la sienne , et malgré son âge avancé , malgré le déclin de sa santé et la rigueur de la saison , il se mit en marche le 27 février 1782.

Le chef de l'Église fut reçu avec toutes sortes de témoignages de respect : Joseph II alla à sa rencontre à quelque distance de la capitale , mit pied à terre à son approche , s'inclina , et le conduisit à Vienne dans son propre carrosse , accompagné du prince de Kaunitz. L'empereur suivit le pape à la cha-

pelle particulière du palais; on chanta le *Te Deum* en reconnaissance de son heureuse arrivée. L'hôte vénérable fut logé dans les appartemens que Marie-Thérèse avait habités; ce furent les seuls fruits qu'il recueillit de son voyage. Toutes ses représentations furent écoutées avec froideur, et on le surveilla de si près, qu'il lui fut impossible de recevoir personne sans que le prince en eût connaissance. Sa présence même n'arrêta pas l'exécution des projets de réforme.

Le pape, profondément affligé de l'inflexibilité des projets de Joseph II, et humilié d'un vain cérémonial et d'une vénération affectée pour le saint siège, tandis qu'on le dépouillait de ses prérogatives les plus avantageuses, quitta Vienne après être resté un mois, en suppliant, au pied d'un trône que les foudres du Vatican avaient ébranlé si souvent ».

— Ces changemens, ces édits, sapaient, anéantissaient les privilèges, les droits du clergé et de la noblesse. Ces deux ordres,

auxquels la constitution féodale donnait un grand pouvoir, jetèrent des cris d'indignation ; partout ils se soulevèrent , partout ils entraînèrent le peuple dans la révolte , et partout l'autorité de l'empereur fut méconnue. Cette insurrection générale frappa Joseph d'étonnement. Fort de ses intentions, il s'était flatté que le peuple, qui devait retirer de si grands avantages de ses réformes, contiendrait facilement les deux autres ordres ; il n'avait pas songé que la multitude, commandée par ses habitudes et par des besoins journaliers, qui ne lui laissent ni le temps ni la faculté de réfléchir, est toujours la dupe ou le jouet de ceux dont elle reçoit ses moyens d'existence.

C'est cette confiance dans un peuple qu'il n'avait pas vu d'assez près pour le juger, qui empêcha Joseph II de songer, de longue main, à se faire des créatures, à s'assurer d'hommes aussi habiles que dévoués à sa personne ; en sorte que tous ceux qui auraient pu le servir utilement furent retenus

par l'esprit de corps, et qu'il ne trouva à confier son autorité qu'à des ministres incapables de la faire respecter.

C'est cette même confiance dans la multitude qui ne lui permit pas de craindre, au moment où il opérait toutes ses réformes, de s'engager dans une guerre longue et difficile : il s'imagina, au contraire, que le peuple reconnaissant seconderait les efforts de son souverain pour illustrer son règne, et qu'il réunirait ainsi tous les genres de gloire.

Catherine II, depuis qu'elle avait resserré les liens de son alliance avec Marie-Thérèse, ne mettait plus de bornes à son ambition : elle ne méditait rien moins que la conquête d'une partie de l'empire ottoman. L'intérêt de l'empereur et l'honneur de sa couronne lui prescrivaient de s'y opposer, ou de balancer l'agrandissement de la Russie en augmentant lui-même sa puissance aux dépens de la Porte. Si Joseph se fût déterminé pour le premier parti, Catherine eût

été forcée d'ajourner ses projets; mais, avide de tout ce qui était extraordinaire, il préféra le dernier. Il était flatté de chasser les Turcs de l'Europe et d'illustrer à jamais son nom en rendant à l'admiration des souverains de l'Europe les belles contrées de la Grèce. Si la mort ne l'eût pas frappé aussitôt, les avantages que ses armées obtinrent, permettent de croire à la possibilité du succès. Les circonstances étaient favorables. Frédéric n'était plus, Guillaume lui avait succédé sans le remplacer; et la France, dont la révolution commençait, était trop occupée au-dedans pour prendre part aux affaires extérieures.

Mais le chagrin profond qu'avait causé à l'empereur la révolution de la Belgique, la douleur de voir à jamais perdues pour lui les provinces importantes que lui enlevait l'insurrection, et plus encore l'idée désolante des malheurs qu'avaient entraînés ces désordres, tout avait contribué à abattre sa constance, à refroidir son courage.

---



Frédéric-Guillaume , jaloux d'humilier la maison d'Autriche , non content d'avoir soufflé le feu de la révolte dans les Pays-Bas , fomentait les dissensions dans l'intérieur des états héréditaires , et tentait tous les moyens de soulever contre Joseph les différentes cours de l'Europe. Par malheur , il ne trouva que trop de princes disposés à servir ses projets et à voir avec indifférence les revers sans nombre qui accablaient l'empereur. De toutes parts on élevait des réclamations contre les changemens qu'avait opérés ce monarque. La rigueur dont on usa dans le recrutement , les vivres qu'on força de livrer pour la subsistance des troupes , enfin différentes mesures plus *impolitiques* les unes que les autres , irritèrent les Hongrois , et portèrent leur mécontentement au degré le plus effrayant. Ils crièrent à la tyrannie , et les seigneurs hongrois annoncèrent la volonté de rentrer dans tous leurs droits , dans tous leurs privilèges. Au milieu de ces nombreuses contrariétés , au milieu

des malheurs qui menaçaient l'Empire , un spectacle plus affligeant encore s'offrait aux regards de Joseph et déchirait son cœur : il voyait la division régner au sein de sa propre famille. L'affection particulière qu'il avait conçue pour son neveu (1), le projet qu'il avait manifesté de le faire élire roi des Romains , avaient altéré l'amitié qui doit exister entre deux frères , et porté Léopold à rompre avec lui toute communication.

Enfin Joseph , qui déjà sentait les atteintes de la maladie qui l'a conduit au tombeau , ne pouvait soutenir une situation aussi pénible , et semblait presque abandonner les rênes du gouvernement. Triste , abattu , dans son irrésolution , il ne pensait pas même aux moyens de résister à la Prusse , dont les intentions hostiles se manifestaient de la manière la plus positive. Cependant le péril , qui chaque jour devenait plus pressant , tira Joseph de l'espèce de stupeur

(1) L'archiduc François.

dans laquelle il était plongé. Pour faire évanouir les espérances de la cour de Berlin, qui comptait sur le mécontentement général, il fallait que l'empereur parvînt à reconquérir l'amour de ses sujets ; et le seul moyen d'y parvenir , d'empêcher la chute du trône , était de renoncer à toutes les mesures qu'il avait prises ; de faire succéder la douceur à la sévérité. C'était là le parti le plus sage ; ce fut celui que Joseph résolut d'adopter. Dès cet instant, il révoqua les édits que l'opinion publique semblait proscrire, et dont les peuples se plaignaient le plus amèrement. Les Hongrois obtinrent que leur constitution fût rétablie telle qu'elle était sous le règne de Marie-Thérèse ; Joseph leur fit la promesse de se faire couronner l'année suivante. Pour ne leur laisser aucun doute sur la sincérité de ses intentions, il remit entre leurs mains la couronne de St. Étienne. La joie qu'ils firent éclater en recevant ce gage précieux, dut apprendre à l'empereur combien il est

dangereux , et même peu sage , de vouloir choquer les préjugés d'un peuple si jaloux de l'honneur national. Partout où passa ce précieux trésor, on éleva des arcs de triomphe; une foule immense de peuple , qui sans cesse se renouvelait, courut l'admirer dans la cathédrale de Bude , où il fut exposé. Les acclamations de la joie , les chants d'allégresse retentirent dans toute la ville; on n'entendait de toutes parts que ces mots : Vivent les libertés du peuple hongrois !

Cette conduite modérée, ces principes d'équité , de sagesse , surtout la sincérité du monarque , qui ne se démentait jamais , devaient lui ramener tous les cœurs ; et si la mort ne l'eût pas atteint aussitôt , sans doute il eût eu à se féliciter des heureux effets de son nouveau système ; mais quoiqu'il fût d'un tempérament fort , sa constitution déjà altérée par les chagrins qu'il avait eus à supporter , et les fatigues qu'il avait endurées , fut entièrement ruinée par la campagne de

1788 ; il avait bravé les ardeurs de l'été et respiré l'air dangereux des marais voisins du Danube, entre lesquels il s'était souvent couché sur la terre. Tout à la fois général et ministre, il s'associait aux travaux du soldat ; il consacrait à peine à son repos cinq heures par jour, et seul il s'occupait de la correspondance relative au gouvernement de son vaste empire ; toutes les lettres étaient écrites de sa main. Attaqué d'une fièvre violente, il fut contraint de se retirer à Vienne. A force de soins, il parvint à échapper au danger qui le menaçait ; mais la révolution de la Belgique, une application trop continue aux affaires, enflammèrent son sang et le mirent de nouveau en péril. Les souffrances de son esprit étaient égales à celles de son corps : vainement il cherchait à y apporter quelque remède, il fallut y succomber. Animé des sentimens d'un vrai chrétien, il donna, avant sa mort, les plus grandes marques de piété : la patience et la résignation furent deux vertus

qu'il portait au plus haut degré. Sentant sa santé s'affaiblir à chaque instant, il réunit ses médecins, et lui-même leur donna connaissance de son état. Ils ne purent lui dissimuler que sa fin était prochaine, et il entendit de sang-froid cet arrêt terrible. Il écrivit aussitôt à Léopold de se rendre à Vienne ; ensuite il reçut le viatique et l'extrême-onction avec le recueillement le plus profond et une entière soumission aux décrets de la Providence.

Pendant toute la durée de sa maladie, malgré les maux qu'il avait à supporter, Joseph conserva toute l'activité de son esprit, et tint constamment la plume. Un de ses médecins lui ayant observé qu'il était indispensable qu'il prît un peu de repos et fît trêve à un travail continuel, le prince mourant lui répondit : « Je suis si accoutumé au travail, qu'il ne me serait plus possible de ne rien faire, surtout dans un temps où les intérêts de mes sujets exigent toute mon attention ».

Il fit mettre à l'ordre du jour de l'armée la déclaration suivante : « Je me croirais coupable d'ingratitude, si, prêt à sortir de cette vie, je ne témoignais mon entière satisfaction de la fidélité, de la bravoure et de l'obéissance que mon armée a fait paraître en toute occasion. La gloire et le bien de mes troupes ont toujours été le principal objet de mes soins : la dernière campagne a répondu à mes vœux les plus ardens, et la réputation de mon armée s'est répandue dans toute l'Europe. Elle la soutiendra, et la certitude que j'en ai fait ma consolation à mes derniers momens. Je n'ai point voulu descendre dans la tombe sans avoir donné à mes troupes le témoignage public de mon affection, et sans avoir exprimé le vœu que je fais qu'elles montrent à mon successeur et à l'état la fidélité qu'elles m'ont toujours montrée ».

Quoique l'empereur fût réduit à un affaïssement total par ses longues souffrances, sa fin fut encore accélérée par la mort de l'ar-

chiduchesse Élisabeth, sa nièce (1). En apprenant cette affreuse nouvelle, il resta quelques instans plongé dans la douleur, puis il s'écria : ô Dieu, que ta volonté soit faite ! Au plus fort de son agonie, il entre tint son neveu pendant deux heures ; mais vers les trois heures du matin, convaincu que son dernier instant était arrivé, il fit venir son confesseur, et entendit les prières ordonnées par l'Église en pareil cas. Il écouta avec la plus grande attention. A quatre

(1) Princesse de la maison de Wirtemberg et sœur de la grande-duchesse de Russie. Joseph avait pour elle la plus vive tendresse, et cette jeune princesse le regardait comme un père. L'aspect des souffrances auxquelles l'empereur était en proie lui fit une telle impression, qu'elle accoucha avant le terme de sa grossesse et mourut. Joseph se fit apporter la princesse à laquelle elle venait de donner le jour, et la prenant dans ses bras : Chère enfant, dit-il d'une voix éteinte, vrai portrait de ton aimable.... de ta vertueuse mère !... Qu'on l'emporte, ma dernière heure approche....



heures du matin , l'empereur s'éveilla après un léger sommeil ; il prit un peu de bouillon et demanda de nouveau son confesseur , qui s'approcha et lui lut encore des prières. A ces mots : « Nous nous reposons sur la foi , l'espérance et l'amour » , le prince répéta le mot *foi* très-haut , celui d'*espérance* plus posément , mais bien prononcé , et celui d'*amour* avec la plus grande ferveur.

Quoiqu'il eût tout-à-fait perdu la vue , il conserva toujours sa connaissance ; enfin il expira entre cinq et six heures , étant dans la quarante-neuvième année de son âge , et après un règne de dix ans. Ses traits étaient si peu décomposés , que , quoique son corps n'offrît plus qu'un squelette , tant son épuisement était extrême , on croyait voir un malade endormi.

Le testament de Joseph II contient plusieurs legs pour des personnes qui depuis long-temps étaient attachées à son service particulier. Il avait eu soin en outre de les recommander à la bienveillance de son suc-

cesseur. Quelques lettres qu'il avait écrites le jour qui précéda sa mort, et qu'on trouva sur la table de son cabinet, prouvaient la tranquillité de son esprit et toute la bonté de son âme. Parmi ces lettres il y en avait une écrite d'une main tremblante, et adressée aux princesses François et Charles de Lichtenstein, et aux comtesses de Clary, de Kinsky et de Kaunitz, dans la société desquelles l'empereur vivait depuis longtemps, et dont il admirait les vertus.

Cette lettre, écrite en français, contenait les expressions suivantes (1) : « Aux cinq dames qui ont eu la bonté de m'admettre dans leur société ».

« Il est temps que je vous dise un éternel  
» adieu, et que je vous témoigne la reconnaissance dont me pénètrent la condescendance et la douceur que vous m'avez  
» montrées pendant un si grand nombre

(1) M. Coxe, qui rapporte cette lettre, dit qu'elle était écrite en français.

» d'années, dont je n'ai pas regretté un  
» seul jour passé dans votre société. L'idée  
» de m'en séparer est le seul acte de rési-  
» gnation qui coûte à mon cœur ; plein de  
» confiance dans les bontés de la Provi-  
» dence, je me sou mets entièrement à ses  
» décrets. Conservez ma mémoire, et sou-  
» venez-vous aussi de moi dans vos prières.  
» Mon écriture vous fera juger de l'état où  
» je suis. Adieu encore une fois ».

La vérité m'oblige de dire que les succès que les armes impériales obtinrent furent l'ouvrage des grands généraux qui partagèrent avec leur souverain le commandement des armées ; Joseph n'éprouva personnellement que des revers : non qu'il ne fût brave même jusqu'à la témérité, et qu'il ne fût toujours prêt à payer de sa personne comme un simple soldat ; mais il manquait de cette présence d'esprit, de ce coup d'œil, de ce sang-froid qui fixent le destin des batailles, soit que la nature lui eût refusé ces talens militaires, soit plutôt que la maladie à la-

quelle il a succombé ne lui permit pas d'user de tous ses moyens, soit enfin que le chagrin qu'il ressentait de s'être trompé dans les calculs qu'il avait faits pour le bonheur de ses peuples (1), lui eût inspiré

(1) Joseph reconnut souvent lui-même l'impossibilité d'exécuter les plans qu'il avait tracés, les édits, les ordonnances qu'il avait donnés et rendus ; car il dit, sur la fin de ses jours : Je voudrais qu'on inscrivît sur ma tombe : « Ci-gît » un souverain dont les intentions étaient pures, » mais qui a eu le malheur de voir échouer tous » ses projets ».

M. Coxe, auquel j'emprunte cette note et dont j'estime le grand talent comme historien, reproche à Joseph II des défauts, des vices même ; mais il n'y a aucune bonne foi, aucune vérité dans ce qu'il avance d'injurieux pour ce monarque. Il est certain, il est prouvé que Joseph II n'a jamais voulu que le bien de ses peuples, et que le désir d'atteindre un but si honorable a seul dirigé sa conduite privée et politique : il a pu se tromper, mais quelques erreurs peuvent-elles obscurcir les plus brillantes qualités ?

cette défiance de lui-même et cette indécision si funestes à la tête des armées.

Joseph était d'une taille ordinaire, mais bien proportionnée, capable de supporter la plus grande fatigue. Il était d'une adresse, d'une agilité extrêmes dans tous les exercices du corps. Ses traits étaient fortement prononcés : il avait le nez aquilin, l'air fier, le front noble, les yeux bleus, le visage plein, le regard perçant, et la *physionomie* la plus expressive. Ses manières étaient pleines de grâces et d'aisance. Son ton affable inspirait la confiance sans diminuer le respect. Sobre et tempérant, sa manière de vivre était simple, frugale, et toujours la même. Jamais il ne blessa les *mœurs* en montrant publiquement de l'attachement pour une maîtresse. Il se faisait gloire de n'avoir jamais permis à une femme de prendre assez d'empire sur lui pour influencer sur ses décisions. Plein de douceur et de bonté pour toutes les personnes attachées à son service, il les récompensait généreu-

sement. Aucun souverain ne savait mieux concilier cette libéralité qui sied si bien à un prince avec une sage économie. Quoiqu'il n'affectât pas de protéger ouvertement les hommes de lettres, il encouragea toujours les sciences et les arts utiles, et peu de souverains contribuèrent plus que lui à leurs progrès. Il institua des universités, perfectionna celles qui existaient déjà, et récompensa généreusement les maîtres qui consacraient leur temps à l'instruction de la jeunesse. Il établit des bibliothèques, fonda des chaires de médecine, de chirurgie, de botanique, de physique, d'histoire naturelle; fit bâtir des observatoires, des laboratoires. Il enleva aux prêtres la censure des livres pour la confier à des gens de lettres éclairés, auxquels il laissa une grande liberté dans leurs jugemens; il ne voulut pas enchaîner, contraindre la pensée de ses sujets. Le commerce attirait aussi son attention particulière, et lui dut un grand éclat. Les historiens, qui presque tous appar-

tiennent au corps du clergé, ont cherché à noircir sa mémoire ; la postérité, plus équitable, le jugera d'après ses actions. Elle n'approuvera pas sans doute toutes ses innovations, mais la majeure partie obtiendra son suffrage, et toutes lui paraîtront dictées par l'amour de l'humanité et par cette passion, source de toutes les vertus, le désir de laisser un grand nom. Le malheur de ce prince fut d'avoir été élevé *sur le trône*, et de n'avoir pas vu les hommes d'assez près. Si la nature lui eût accordé quelques années de plus, peut-être qu'éclairé par l'expérience, son âme eût repris le courage qui l'avait abandonné, et peut-être eût-il donné à ses sujets une impulsion qui aurait balancé les destinées de la nation française, tant est bizarre le sort des peuples et des empires!

Joseph fut marié deux fois. En 1760 il forma une heureuse alliance avec la princesse la plus parfaite de l'Europe, soit par les charmes de sa figure, soit par ses vertus

et ses talens, Isabelle infante de Parme, petite-fille de Louis xv. Elle avait hérité du caractère mélancolique de Philippe v, son aïeul. L'idée de la mort s'offrait sans cesse à son imagination troublée; les agrémens de la cour, les plaisirs dont on cherchait à l'environner, les soins empressés de son époux, rien ne pouvait lui arracher cette idée funeste; et elle mourut de la petite vérole à la fleur de son âge. Joseph II fut long-temps inconsolable d'une perte si cruelle, et conserva toujours la mémoire de cette princesse adorée. Il portait sans cesse son portrait; il aimait à parler d'elle, à s'entretenir de ses vertus, de ses charmes et de toutes ses perfections. Il n'y a pas, disait Marie - Thérèse en parlant de cette bonne épouse, un seul instant dans la journée où on ne trouve quelque raison de l'admirer. Passant sans affectation de l'étude la plus sérieuse à la conversation la plus aimable, elle savait avec esprit prêter à la raison les traits de la gaieté; souvent elle



donnait à son époux les plus sages conseils.

Elle accoucha d'une fille qui ne fit, pour ainsi dire, que paraître sur la terre. Elle-même ne tarda pas à la suivre au tombeau. Il semblait que Marie-Thérèse prévît ce malheur, car, quelque temps avant la mort de la princesse, elle disait : Je l'aime trop pour n'en être pas privée, et ce sera encore un sacrifice que le ciel exigera de moi.

Joseph contracta, en 1765, de nouveaux liens avec Marie-Joséph, la plus jeune des filles de l'empereur Charles VII (électeur de Bavière). Il avait eu occasion de la voir à Strasbourg, en allant au-devant de la princesse Charlotte de Lorraine sa tante. Il n'eut pour cette seconde épouse que les soins, les attentions prescrits par la délicatesse. Elle perdait trop à être mise en parallèle avec Élisabeth ; mais quoiqu'elle n'eût ni l'esprit ni les grâces de celle qu'elle avait remplacée sur le trône, la princesse Marie-Joséph n'en était pas moins digne,

par ses qualités estimables, de tout l'attachement de l'empereur. Une éruption scorbutique dont elle fut affligée défigura tellement les traits de son visage, qu'elle n'osait plus se présenter devant son époux. Enfin, après deux années de mariage, la mort rompit cette nouvelle union.

Joseph n'eut point d'enfans de ces deux princesses.

Les généraux qui appartiennent au règne de Joseph II, et qui méritèrent le plus de fixer l'attention de l'Europe, furent le comte de Lascy, le comte Sigismond-Dagobert de Wurmser, le prince de Saxe-Cobourg et le comte d'Addick.

Le premier se distingua à la tête des armées, comme dans les conseils. Joseph avait en lui une confiance entière; il aida ce monarque à opérer dans ses troupes des changemens qui améliorèrent son armée. En 1788, il commanda en chef l'armée impériale contre les Turcs; l'année d'après il fut, en qualité de membre du conseil au-

lique de la guerre , chargé de toutes les affaires de ce département avec l'archiduc François, jusqu'au moment où Léopold II vint s'asseoir sur le trône vacant par la mort de son frère. Enfin , après avoir été de nouveau chargé de diriger les armées impériales, il mourut à Vienne en 1801, âgé de soixante et dix-sept ans. Il était alors le plus ancien général de la monarchie autrichienne.

Le second, après avoir servi quelque temps en France, passa en Autriche, où il parvint aux premiers grades militaires. En 1793, il prit le commandement de l'armée impériale. Les grandes actions auxquelles s'est trouvé ce feld-maréchal sont nombreuses et trop connues pour qu'il soit nécessaire de les indiquer. Nommé commissaire général en Hongrie, il y mourut au mois d'août 1797 (1).

---

(1) On prétend que le docteur Gall a acquis son crâne, qui fait partie de la nombreuse collection qu'il traîne à sa suite.

Le prince de Cobourg, si connu par les succès qu'il obtint contre les Turcs en 1790, de concert avec Suwarow, fut moins heureux dans ses campagnes contre les Français; mais il n'en a pas moins des droits à une grande réputation, et l'Allemagne le place au nombre de ses meilleurs généraux.

Le comte d'Addick servit avec distinction dans la guerre de sept ans, et, malgré son grand âge, fut nommé en 1789 général en chef de l'armée envoyée contre les Turcs. Les fastes militaires conserveront la mémoire de ses talens et de ses opérations. Il mourut en 1790, âgé de quatre-vingts ans.

Le prince de Kaunitz, jeune encore, se distinguait par une instruction étendue et variée, par une connaissance parfaite des lois, surtout par cet esprit vif qui saisit, qui embrasse les objets les plus opposés, sait avec adresse profiter des circonstances où les faire naître. Tant de brillantes qualités devaient fixer sur lui les regards de Marie-

Thérèse. Aussi ne tarda-t-il pas à s'attirer toute la confiance de cette souveraine, qui l'envoya comme ambassadeur auprès de la cour de France. Ce fut son premier pas dans la carrière politique. Il travailla avec une constance sans égale, avec une adresse infinie, à faire revenir les Français de cette longue inimitié qui, depuis François 1<sup>er</sup> et Charles-Quint, existait entre les maisons de Bourbon et de Hapsbourg. Quoiqu'il n'obtînt pas d'abord tout le succès qu'il désirait, il est cependant certain qu'il causa quelque refroidissement entre la cour de Versailles et celle de Berlin; et à son retour Marie-Thérèse ne crut pouvoir mieux faire que de lui confier les affaires de son empire.

Après la mort de son illustre mère, Joseph II, qui depuis long-temps connaissait tout le mérite de M. de Kaunitz, lui fit parvenir la lettre suivante, qui honore également et le monarque qui l'écrit, et l'homme d'état auquel elle est adressée. « Jusqu'à présent je n'ai su qu'être un fils obéissant,

et voilà à peu près tout ce que je savais. Par le coup le plus mortel, je me trouve à la tête de mes états, et chargé d'un fardeau que je reconnais beaucoup au-dessus de mes forces. Ce qui me rassure, c'est la persuasion, prince, que me continuant vos sages conseils et vos bons avis, je me trouverai essentiellement soulagé dans cette tâche difficile et importante. C'est pour vous en requérir de mon mieux que je vous adresse cette lettre ». Les espérances de l'empereur ne furent pas trompées.

Le prince de Kaunitz, le politique le plus sage, le plus profond qu'ait eu l'Autriche, après avoir été successivement honoré de la confiance de trois souverains, après avoir participé à tous les actes importants de leurs règnes, et donné pendant quarante ans au cabinet de Vienne une influence marquée sur toutes les cours; mourut le 27 juin 1794, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge, admiré de l'Europe et chéri de tous ceux qui avaient

serions heureux ! L'empereur demande à cet enfant son nom , sa demeure : il satisfait à tout , et Joseph lui donne le florin tant désiré. L'enfant court aussitôt chercher un médecin. Pendant ce temps , Joseph se rend chez la mère , se dit appelé pour juger son état et prescrire les remèdes nécessaires. Il demande une plume , du papier ; la mère lui indique du doigt le cahier de son fils. Il écrit quelques mots , et sort en recommandant bien de faire à la lettre l'ordonnance qu'il laissait. A peine est-il sorti , que l'enfant entre avec un médecin. La pauvre femme remercie le nouveau venu , et lui dit que sa visite devient inutile , parce qu'un de ses confrères vient de lui donner une ordonnance ; et elle montre le cahier. Le docteur lit.... Quelle est sa surprise !..... le nom de l'empereur au bas d'une assignation de cinquante ducats sur sa cassette ! Qu'on se fasse une idée de la joie , de l'étonnement de cette pauvre femme ! Le médecin lui prodigua

des soins assidus , et bientôt elle fut rendue à la santé , à son fils. O souverains généreux ! il vous est si aisé de vous faire bénir , de vous faire adorer !

*La curiosité du cœur.*

JOSEPH était un jour allé prendre des glaces au caveau du Palais-Royal. Le bruit se répandit bientôt qu'il était dans ce café. Un cocher de fiacre quitta sa voiture , prit son fouet , se mit au passage , et attendit , curieux de voir sortir le prince. Un particulier au même instant s'échappe du café ; et dit au cocher de le mener. — Je ne le peux pas. — Pourquoi ? — Je veux voir l'empereur. — Marche , je te payerai bien. — Vous me donneriez un écu , je veux voir l'empereur. — Je te donnerai six francs ; mène-moi. — Portez-les à un autre..... je veux le voir. — Mais l'empereur n'est plus au caveau , il vient d'en sortir. — Est-ce bien vrai ? Ne me le faites pas manquer.



— Non , te dis - je ; va toujours hôtel de Tréville , rue de Tournon. Le fiacre part. Arrivé, M. le comte de Falckenstein donne au cocher en descendant le prix de sa course , plié dans un morceau de papier. Le cocher , crainte d'être attrapé , se hâte de le développer , et trouve un double louis. Il s'est trompé , dit-il au portier ; il ne m'a promis que six francs , et il me donne deux louis. Quel est ce bourgeois-là ? — C'est l'empereur. — Ah ! que je suis malheureux ! Morbleu ! si je l'avais su , je me serais retourné vingt fois dessus mon siège pour le regarder. Va , si jamais il y revient , je crève mes chevaux.

Ce n'était pas le monarque qu'on était curieux de voir , mais l'homme dont la bienfaisance , la bonté , la douceur , avaient inspiré l'amour et commandaient le respect.

### *Testament de Joseph.*

Le seizième article du testament de l'empereur était ainsi conçu : J'ordonne





**Si quelqu'un vous dit du mal de moi, je vous demande  
seulement de prendre mon parti.**



**Je regrette encor la vue pour un moment .**

que le présent écrit , contenant mes dernières volontés , soit rendu public après ma mort , et je prie ceux à qui , contre mon intention , je n'aurais pas rendu une pleine justice, de me pardonner, soit comme chrétiens, soit par humanité. Je les prie de réfléchir qu'un monarque sur le trône , ainsi que le pauvre dans sa chaumière , est homme , et que tous deux sont sujets aux mêmes erreurs.

Est-il rien de plus touchant , de plus noble que cet article testamentaire ?.... Est-il rien qui fasse mieux connaître le caractère et le cœur excellent de ce monarque ?

*La rencontre au parc de Schoenbrunn.*

JOSEPH , dans une de ces promenades où il se plaisait à cacher sa grandeur , aperçut , près du parc de Schoenbrunn , une jeune femme qui portait un gros paquet dans son tablier , et paraissait plongée dans la douleur la plus amère. Sa jeunesse , son

affliction , l'intéressèrent ; il l'aborda avec cette honnêteté touchante qui peint l'intérêt , le respect que les âmes généreuses et sensibles éprouvent à l'aspect du malheur. Peut-on , lui demanda-t-il , savoir ce que vous portez ? La jeune personne , dont le cœur oppressé par le chagrin éprouvait ce besoin que tous les infortunés ont senti quelquefois de le répandre au-dehors , ne put résister long-temps aux instances de l'empereur , qui déjà plusieurs fois avait réitéré sa demande. Elle lui dit que le paquet renfermait quelques hardes à sa mère , et qu'elle allait les vendre : elle ajouta , les larmes aux yeux , que c'était la seule , la dernière ressource de sa pauvre mère , qui n'aurait jamais dû s'attendre à un sort si déplorable. Qui êtes-vous donc ? lui dit l'empereur. Ma mère , répondit la jeune fille , est la veuve d'un officier qui a combattu trente ans avec honneur et distinction sous les drapeaux du souverain , sans avoir jamais pu obtenir la moindre récom-

pense de ses longs services. Pourquoi, lui répondit Joseph, n'avoir pas présenté un mémoire à l'empereur ? N'êtes-vous connue de personne qui puisse lui recommander votre affaire ? Elle nomma plusieurs courtisans qui lui avaient fait de vaines promesses, n'ayant pu eux-mêmes rien obtenir du monarque : elle ne dissimula pas même qu'elle croyait peu à sa générosité. On vous a trompée, répliqua ce prince vivement ému ; je suis certain que si l'empereur avait su votre situation, il aurait tout fait pour l'adoucir : il n'est pas aussi injuste, aussi peu généreux que vous le pensez. Je le connais beaucoup ; il m'aime, il aime encore plus la justice ; et il faut absolument que vous ayez recours à lui. Faites un mémoire ; venez demain me l'apporter au château (il lui indique l'endroit où elle pourra le rencontrer), et si les choses sont telles que vous me les avez dites, je donnerai moi-même votre placet à l'empereur,

j'appuierai votre demande , et j'ose croire qu'il aura égard à ma recommandation. La jeune personne , transportée de joie et rêvant déjà l'espoir d'un avenir plus heureux pour sa mère , essuyait ses larmes et exprimait à *l'inconnu* toute sa reconnaissance , quand Joseph ajouta : En attendant, il ne faut pas vendre vos habits. Combien comptiez-vous en avoir ? Six ducats , répondit-elle. — Permettez que je vous en prête douze jusqu'à ce que nous ayons vu le succès de nos soins.

A ces mots , ils se séparent ; et la jeune personne retourne auprès de sa mère lui porter , avec les douze ducats , l'espérance consolante du bonheur , lui apprendre tout ce qu'un ange bienfaisant , un seigneur , un ami du monarque lui a promis. A la manière dont elle dépeint ses traits , aux discours pleins de bonté qu'elle rapporte , la mère ne peut douter que ce ne soit l'empereur. Épouvantée de la manière hardie

avec laquelle elle a parlé au souverain de lui-même , la jeune personne craint d'avoir encore aggravé le sort de sa mère.

Joseph rentré dans son palais prend des informations auprès des officiers du corps dans lequel le père de la jeune personne avait servi ; il apprend que ce brave militaire avait été un des plus zélés défenseurs de l'état , et que mille actions d'éclat attestaient sa vaillance.

Cependant l'heure du rendez-vous est arrivée , et la jeune personne n'ose encore quitter la maison paternelle pour se rendre au château. Ses parens la déterminent enfin , et l'accompagnent. On l'annonce au moment où l'empereur , déjà impatient de la voir , allait envoyer chez elle : elle ne peut alors méconnaître son souverain , et s'évanouit.

Revenue à elle-même , l'empereur la rassure , lui remet pour sa mère le brevet d'une pension égale aux appointemens dont son père avait joui , et dont la moitié



était réversible sur elle, dans le cas où elle perdrait sa mère. « Mademoiselle, lui » dit cet excellent prince, je prie madame » votre mère et vous de me pardonner » l'oubli involontaire dans lequel j'ai laissé » si long-temps les services d'un brave officier, cet oubli cause de votre infortune. » Soyez convaincues toutes deux qu'il était » bien involontaire; et si quelqu'un à l'avénir vous dit du mal de moi, je vous commande seulement de prendre mon parti ».

A ces mots, la jeune personne se jette aux pieds de l'empereur, les embrasse: Joseph la relève avec bonté, et l'assure à jamais de sa protection.

### *Affaires et plaisirs.*

JOSEPH était allé en Bohême pour apaiser la famine que les troubles de la Pologne y avaient fait naître, et, pendant son séjour à Prague, ne s'était pas permis une seule fois d'aller au spectacle. Comme

les seigneurs de sa suite l'engageaient à prendre ce divertissement : « Non , Messieurs , leur répondit-il , les besoins du peuple sont trop pressans , et j'ai trop d'affaires pour songer aux plaisirs ».

*Le soldat aveugle.*

L'EMPEREUR, à son arrivée dans une ville de Croatie, fut instruit par un de ses officiers que, dans la foule du peuple qui l'entouronnait, il se trouvait un vieillard qui pleurait, et disait, en poussant tous ceux qui étaient devant lui, que s'il ne pouvait pas voir l'empereur comme les autres, il désirait au moins le toucher. C'était un soldat qui, dans la dernière guerre, avait reçu un coup de feu qui l'avait privé de la vue. L'empereur ordonne qu'on le laisse approcher, fait lui-même quelques pas au-devant de ce brave militaire; et lui présente ses mains. L'aveugle les saisit, les baise, les couvre de ses lar-

mes. Maintenant, dit-il, je regrette encore la vue pour un moment ; je vous verrais, et je prierais le ciel de reprendre une vie que je ne puis plus consacrer à votre service, et de me laisser mourir dans l'excès de la joie dont mon cœur est pénétré. L'empereur, qui s'était familièrement entretenu avec ce vieux soldat, ne put retenir ses larmes, et assura à ce bon serviteur une pension qui le mit à même de passer dans une modeste aisance le reste de ses jours. Qu'ils doivent être glorieux les souverains qui méritent ainsi l'amour de leurs sujets !

### *Le bois mort.*

LE gouvernement avait permis aux pauvres des environs de Vienne d'aller ramasser du bois mort dans les forêts. Les grands représentèrent à l'empereur que cela causait de grands dégâts, et embarrassait les chemins lorsque sa majesté im-

périale allait en voyage ou à la chasse.  
« Eh bien , répondit Joseph, en allant  
» moins vite, nous aurons plus long-temps  
» le plaisir de penser qu'un millier de  
» malheureux se chauffent avec leurs fa-  
» milles ».

*La lettre de recommandation.*

UN jeune Napolitain , appelé par sa naissance et son goût à embrasser l'état militaire, désespérant d'obtenir un avancement rapide dans sa patrie, ou séduit peut-être par tout ce qu'il avait entendu dire de l'agrément du service dans les troupes autrichiennes, et des récompenses honorables accordées aux officiers qui se distinguaient, résolut d'aller solliciter un grade sous les drapeaux de l'impératrice Marie-Thérèse. Muni de lettres de recommandation, il prend la route de Vienne. Étant arrivé dans les états de Vienne, il descendit dans une auberge où étaient déjà entrés trois

étrangers. Il leur demanda la permission de prendre place à leur table. Ces étrangers étaient Allemands. La conversation s'engage ; on se fait réciproquement des questions sur le motif de son voyage. Le jeune Napolitain raconte quel est l'objet du sien. Un des voyageurs allemands, qui l'avait écouté avec attention, lui dit : Monsieur, je crois que vous prenez un mauvais parti ; après plusieurs années de paix, et surtout quand le gouvernement a une grande quantité de nobles à employer, je crois difficile qu'un étranger puisse aspirer à un grade dans l'armée. Le jeune homme, qui sentait toute la solidité de ces raisons, répliqua cependant qu'il était décidé à poursuivre son voyage, et qu'en voyant sa bonne volonté, on passerait peut-être sur quelques considérations particulières pour avoir un serviteur fidèle. Alors il se nomma, et fit connaître les personnes de considération par lesquelles il était recommandé. « Eh bien ! lui dit le voyageur

» autrichien, puisque rien ne peut vous dé-  
» tourner de votre projet, je vais vous  
» donner une lettre qui vous sera peut-  
» être utile; vous la remettrez au général  
» Lascy. ». Le jeune homme accepte cette  
offre obligeante, et continue sa route. Ar-  
rivé à Vienne, il se présente chez le gé-  
néral Lascy, lui remet toutes les lettres  
dont il était porteur, à l'exception de celle  
de l'étranger, qu'il avait égarée. Le géné-  
ral, après avoir lu, lui témoigna tous ses  
regrets de ne pouvoir lui être utile. Le  
jeune homme crut ne devoir pas s'alarmer  
d'un premier refus, et, en faisant une cour  
assidue au général, obtenir ce qu'il dé-  
sirait; mais vainement. Enfin, n'ayant plus  
aucun espoir, le Napolitain se disposait à  
quitter Vienne, lorsqu'il retrouve la lettre  
de l'étranger. Il se rend chez le général,  
lui donne cette lettre, en lui disant qu'il  
comptait plus sur ses bontés que sur la  
recommandation de l'étranger qui la lui  
avait remise. Le général Lascy l'ouvre ;

paraît surpris, et, après l'avoir lue : « Sa-  
» vez-vous, dit-il, qui vous a donné cette  
» lettre ? — Non. — C'est l'empereur lui-  
» même. Vous demandez une sous-lieute-  
» nance, il m'ordonne de vous faire lieute-  
» nant ».

*Les onze enfans.*

**JOSEPH II**, dans une de ces courses qu'il avait habitude de faire, entra chez un pauvre officier, père d'une nombreuse famille. Il le trouva à table avec dix de ses enfans, et un petit orphelin dont-il s'était chargé, malgré son indigence. L'empereur, frappé de ce spectacle, dit à ce brave officier : « Je savais que vous aviez  
» dix enfans ; mais quel est ce onzième ?  
» — Sire, c'est un pauvre orphelin que  
» j'ai trouvé à la porte de ma maison ». Joseph ne put retenir ses larmes, et, rempli d'admiration pour ce digne vieillard, il lui dit : Je veux que tous ces enfans soient mes pensionnaires, et que vous

continuiez de leur donner des exemples de vertu et d'honneur ; je payerai , pour chacun , deux cents florins par an. Faites-vous donner demain chez mon trésorier le premier quartier de ces pensions ; j'aurai soin de votre aîné qui est lieutenant.

Qu'un souverain est grand , lorsqu'il va ainsi chercher l'indigence vertueuse dans l'obscurité , pour la récompenser !

*L'empereur et le jardinier.*

L'EMPEREUR allant de Vienne à Schoenbrunn , par un temps affreux , rencontra un jardinier chargé de l'inspection du nouveau jardin qu'on formait dans cette capitale. Cet homme s'en retournait chez lui à pied , et avait beaucoup de peine à se tirer du chemin que la pluie avait rendu impraticable. Le prince était seul dans sa calèche , qu'il conduisait lui-même : il arrêta , fit monter le jardinier , et le condui-



ait jusqu'à sa porte, s'entretenant avec lui de la manière la plus affable.

*Le jeune soldat.*

UN jeune Allemand, nouvellement engagé, venait de perdre son père. Il était fils unique, et sa mère n'avait que lui pour soutenir sa vieillesse : elle lui écrit en conséquence une lettre touchante, que le jeune soldat fait voir à son officier : celui-ci la montre à d'autres ; enfin elle parvient jusqu'à l'empereur, qui fait venir le jeune homme en sa présence. « Veux-tu, lui dit ce souverain, retourner auprès de ta mère ? — Comme vous voudrez, Sire ; mais j'aimerais mieux rester soldat, et sacrifier ma vie pour vous, si ma bonne mère pouvait se passer de moi. — Eh bien ! demeure ; je te fais bas-officier : écris à ta mère qu'à compter de ce jour, elle touchera un ducat par semaine ; et toi, compte sur ma protection.

*Défiance de soi-même et modestie.*

M. de Foncemagne disait à Joseph II, lors de son voyage à Paris, que Frédéric avait dû être bien satisfait de leur entrevue. « Ah ! dit l'empereur en rougissant, » Frédéric a vu un jeune homme qui honore les talens, qui chérit la vertu, et » qui est à l'entrée d'une belle carrière ; » mais, .... comment la remplira-t-il ?... ». Glorieusement !

*Plaisanterie.*

JOSEPH II étant arrivé dans une ville de France avant son équipage, et toujours sous le nom de Falckenstein, l'hôtesse de l'auberge où il était descendu l'accabla de questions, et voulut savoir d'abord s'il était de la suite du prince. *Non pas*, répondit-il, *puisque je le précède*. Cette femme revenant bientôt après, pendant que l'empereur était occupé à se raser, lui

demanda s'il avait un emploi auprès du prince. — *Oui, Madame*, répliqua-t-il, *je le rase quelquefois.*

### *Le parapluie.*

JOSEPH étant à Metz, assistait à la parade. Il pleuvait très-fort, et tous les officiers avaient des parapluies; un d'eux offrit le sien au comte de Falckenstein, qui le refusa, en lui disant : Je vous remercie, M. le major, je ne crains pas la pluie; elle ne gâte de l'homme que sa parure.

### *Réplique ingénieuse.*

Le comte de Falckenstein arrivé à Kell, va visiter la forteresse; il y rencontre deux officiers français du régiment de Lyonnais. Vous êtes donc en garnison à la citadelle? leur demande-t-il. — M. le comte, quand nous dirions oui, nous ne vous l'apprendrions pas. — Vous m'apprendrez au moins si elle a été une des bonnes qu'on ait

bâties sur les dessins de Vauban ? Moins encore : ce serait dire à Périclès ce qu'on doit préférer du béliet ou de la tortue d'Artémon. — Avec des gens comme vous, reprit le comte, en les saluant affectueusement, le siège de Samos (1) n'aurait pas été assez long pour inventer ces machines.

### *Éloge de Maurice.*

Il dit en voyant, à Strasbourg, le mausolée de Maurice, l'Hercule de la France, qui passe pour le chef-d'œuvre d'un fameux sculpteur : A de tels hommes on ne pourrait donner des mains trop habiles.

### *Réflexion sublime.*

APRÈS avoir visité à Strasbourg l'hôpital militaire, celui des bourgeois, des enfans trouvés, et être entré dans les plus grands

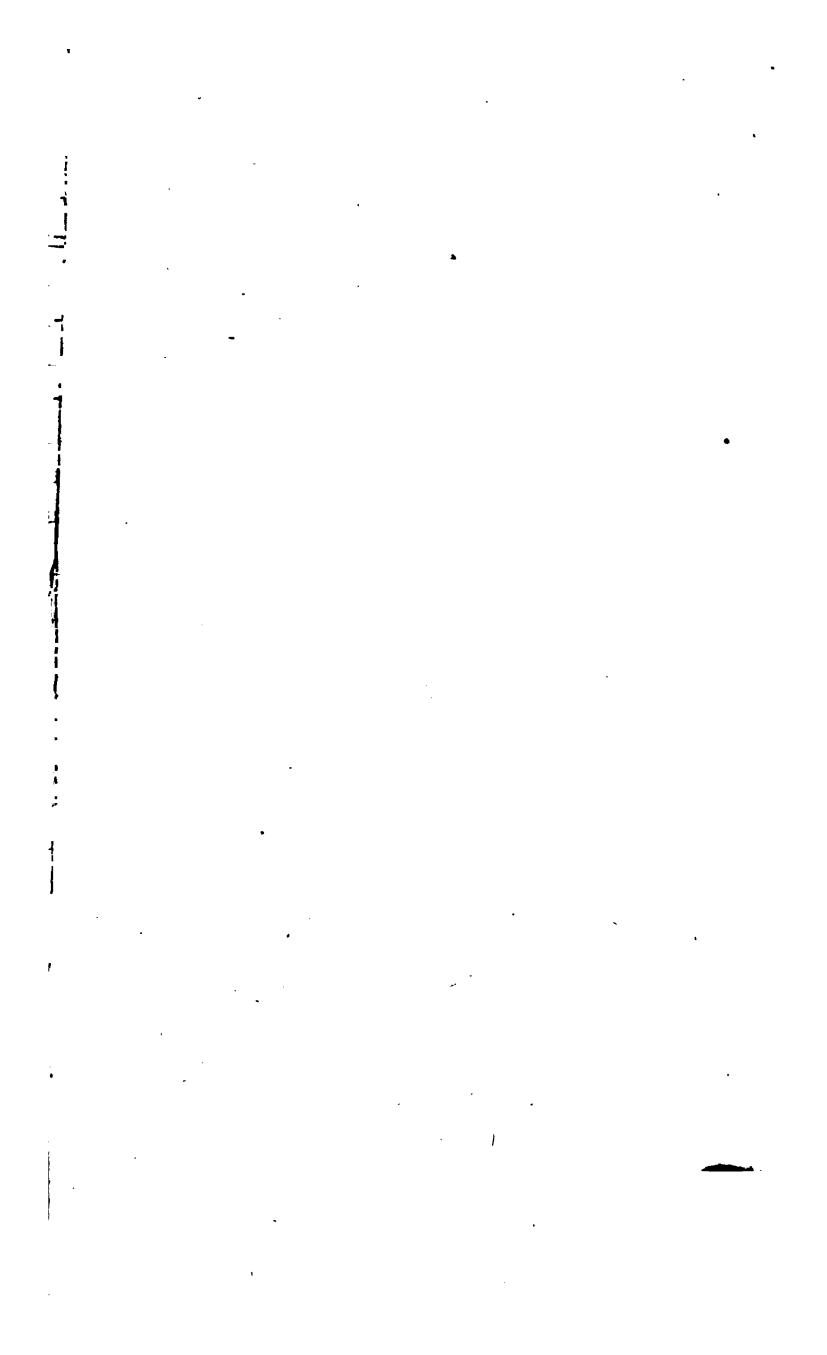
(1) Périclès prit Samos après neuf mois de siège. Ce fut pendant ce siège qu'Artémon de Clazomène inventa la tortue et le béliet.

détails sur l'administration , sur les dépenses de ces établissemens , il dit au commandant qui l'accompagnait : « Monsieur, on va à Rome pour voir les productions mémorables de Michel - Ange, de Raphaël, de Jules - Romain : c'est bien fait à quiconque n'a qu'une âme pour l'admiration ; mais convenez qu'un hôpital parle bien plus haut à celui qui en a une sensible. Non, je n'irais dans ce triste lieu que pour servir, si la providence ne m'avait mis dans un état où je peux soulager ».

*Le sourire éloquent.*

DANS cette même ville de Strasbourg, voyant venir les officiers à la parade avec des galoches fourrées pour éviter l'humidité, le comte de Falckenstein ne dit rien, il *sourit*.

Ce sourire ne vaut-il pas toutes les sorties de Lycurgue contre la mollesse et l'aisance ?





Eh. bien ... mettez ... Joseph 'II.



Il anime tout le monde par sa présence et par son exemple.

*Le baptême.*

M. le comte de Falckenstein étant arrivé à quelques lieues de Reims avant l'heure où il était attendu, le maître de poste, qui ne le connaissait pas, le pria d'avoir un peu de patience, attendu qu'il avait employé les chevaux qui ne couraient pas dans le moment, pour aller chercher ses parents et amis invités à assister au baptême de son fils. Le comte s'offre pour parrain. Le maître de poste, étonné de cette proposition, mais voyant que l'heure pressait, et que le fermier qui devait tenir l'enfant n'arrive pas, accepte. On se rend à l'église. On demande au compère son nom. — Joseph. — Le nom de famille? — Comment! je croyais que celui de Joseph suffisait. — Non, monsieur, dit le curé. — Eh bien, mettez Joseph II. — Le second, à la bonne heure; et votre qualité? — Empereur. On se fait aisément une idée de la surprise, de la joie de



ces bons paysans. Ils tombent tous aux pieds de l'empereur, qui leur fait de grands présens, et part en promettant de ne pas oublier son filleul.

On peut encore trouver cet acte sur les registres de la paroisse.

*Le tanneur.*

LE comte de Falckenstein, venant en France, allait descendre de voiture à l'endroit où finit l'Allemagne. Aussitôt un garçon tanneur s'avance et se présente à lui. Le monarque et les gens de sa suite sont surpris de cette hardiesse. « Qui êtes-vous ? lui demanda l'empereur. — Un sujet de votre majesté, un Viennois. — Que faites-vous ici ? — Je me perfectionne dans mon métier pour être utile à mon pays. — C'est bien, reprit le prince ; quand vous aurez rempli vos vues et votre tâche, revenez à Vienne pour que je vous sois utile aussi ».

*L'École militaire et les Invalides.*

IL disait, en parlant de l'École militaire et des bâtimens : Les bâtimens en sont aussi majestueux que le sujet.

*Réflexion ingénieuse.*

LE comte de Falckenstein s'était fait une loi de ne rien accepter de ce qui s'adresserait à l'empereur. Étant allé, avec plusieurs personnes de sa suite, rendre visite à M. l'abbé de l'Épée, ce savant instituteur donna, à tous ceux qui accompagnaient le comte, l'ouvrage où il a développé sa méthode d'enseignement, et offrit un paquet cacheté à l'illustre étranger, en le priant de ne l'ouvrir qu'à Vienne. Nous sommes à Vienne, dit le comte ; et il rompit le cachet. Ayant trouvé sous enveloppe le même livre relié avec ses armes en or, il fut un instant indécis pour savoir s'il refuserait

l'hommage de M. de l'Épée. Mais , après un moment de réflexion , il dit à ceux qui l'entouraient : « Ce livre est sûrement à moi , car il porte mes armes. » Que de grâces dans cette manière de ne pas désobliger un généreux instituteur , sans violer la loi qu'il s'était faite !

*Respect , honneur au talent utile.*

QUAND il sortit , M. l'abbé de l'Épée voulut l'accompagner jusqu'à sa voiture. Qu'il n'en soit rien , je vous en supplie , monsieur l'abbé , dit le prince ; le temps est trop précieux pour le faire perdre en cérémonies à des gens comme vous. Vous en devez compte à Dieu....

*Éloge de Henri iv.*

Ce prince admirait au Louvre la galerie d'Apollon. Cette galerie se trouve dans un angle avancé qui donne sur la rivière ; la

vue en est magnifique : on contemple de là une grande partie de Paris ; on peut même apercevoir Meudon et toute la campagne qui se trouve dans la partie du cercle que la situation de Paris permet de découvrir. On fit observer au comte de Falckenstein que c'était Henri IV qui avait fait bâtir cet angle. « Je ne m'en étonne pas , répondit-il ; » Henri IV savait toujours bien se placer ».

### *Éloge de Turenne.*

EN voyant à Saint-Denis le mausolée de Turenne qui était placé à côté de celui des rois , le comte de Falckenstein s'écria : « Il est , après sa mort comme pendant sa vie , à sa place ! » Quel touchant hommage !

### *Vérité frappante.*

ON faisait remarquer au comte , à la gauche du mausolée , un aigle qui , par l'attitude ou les traits que lui a donnés l'artiste , paraît affligé. « Ce n'est pas , répondit le

prince tout attendri, la première fois que M. de Turenne l'a fait pleurer » (1).

*Éloge original, mais parfait.*

— Les poissardes de Paris se présentèrent à l'hôtel du comte de Falckenstein. Une d'entre elles se jetant à ses pieds, et baisant le pan de son habit, s'écria : « Heureux les peuples qui payent ces galons-là !..... » Le prince n'en avait pas. . . . .

. . . . .

*Pensée sur les flatteurs.*

Des affaires particulières ayant appelé Joseph II à Mantoue, il s'y rendit pendant les chaleurs de l'été. Après avoir échappé au plus grand péril par l'écroulement d'un pont qui s'abattit au moment qu'il venait de

(1) Voulait-il faire allusion aux batailles de Sintzeim, de Ladembourg, Mulhausen et de Turckheim.

le passer : « Voilà, s'écria-t-il, une belle anecdote pour les flatteurs ! ils ne manqueront pas de dire que *ce pont m'a respecté* ».

JOSEPH, en apprenant la prise d'Oczacow (ville dans la Bessarabie), dit : « Heureuse journée, si elle n'avait pas été achetée au prix du sang » !

*Le bigame.*

L'EMPEREUR visitait un jour les hôpitaux de Vienne : dans un de ces asiles consacrés à la souffrance et au malheur, il aperçoit une petite porte cachée et habilement pratiquée dans un angle ; il la fait ouvrir, descend dans un cachot, où il trouve une jeune femme dans l'état le plus déplorable, ayant pour nourriture des alimens grossiers, pour lit une paille infecte. Il interroge cette infortunée sur la cause de sa détention. — Sire, puisque vous l'ordonnez. — Oui, je veux tout savoir. —

« J'obéis. Je suis de condition, j'étais jolie, j'eus le malheur d'attirer les regards du baron de \*\*\*. Il me déclara ses sentimens...; me fit des propositions que l'honneur m'ordonnait de rejeter....; enfin, voyant ses tentatives inutiles..., il m'offrit sa main; j'acceptai.

» Mes soins et mon amour parurent contribuer à son bonheur. Déjà trois fils étaient le fruit de cette union charmante, que je croyais éternelle : hélas! cette illusion devait bientôt s'évanouir.... je fus abandonnée.... Mon époux se retira en Moravie.... Il y a contracté un second mariage. Incapable de perdre l'homme que j'avais aimé...., le père de mes enfans, j'ai renfermé mes chagrins, j'ai dévoré mes larmes.

» Mais la nouvelle compagne de mon époux, de celui dont je menageais avec tant de soin l'honneur et la réputation, pour rompre les liens qui pouvaient m'attacher à lui, l'a déterminé à obtenir un ordre qui me retint dans cet affreux repaire....

On est venu , au milieu de la nuit , m'arracher de ma paisible demeure , me séparer de mes enfans , et il y a quatre ans que ces voutes horribles retentissent vainement de mes plaintes , de mes sanglots.... Eh ! si votre majesté daigne briser mes fers.... , elle ne voudra pas perdre mes enfans en frappant leur père.... La punition du coupable ne tarirait pas mes larmes , et deviendrait pour moi une source éternelle de regrets.... La seule grâce que j'ose solliciter de votre majesté , c'est qu'elle me permette de trouver un asile dans un monastère , et que je puisse encore une fois presser dans mes bras , sur mon cœur , des enfans chéris ! »

Joseph , indigné de tant d'horreurs , ne put retenir ses larmes ; il promit vengeance et protection à l'infortunée que le hasard avait offerte à ses regards. Il donna les ordres les plus prompts pour que les enfans fussent rendus à leur mère. Obéi avec exactitude , il partagea bientôt la joie de cette bonne mère , dont il assura le sort.



La nouvelle épouse fut condamnée à une prison perpétuelle , et le mari dépouillé de tous ses biens. De pareils cachots n'existèrent plus. Ce monarque savait en même temps offrir une main protectrice à l'infortune, rendre justice à l'innocence , et frapper le coupable.

*Il faut prêcher d'exemple.*

JOSEPH , toujours au-dessus de la crainte et avide de gloire , bravait tous les périls. Le poste le plus dangereux était toujours celui qu'il ambitionnait. Le colonel Canto lui reprochant un jour sa témérité , ce prince lui répondit : « Voulez-vous donc qu'un » empereur fasse le poltron , tandis qu'il » doit donner l'exemple du courage » ?

*Le nouveau bailli.*

LE blé était fort cher en Bohême , et l'empereur en faisait pourvoir ce pays. Il aperçoit un jour à la porte d'un bailli beau-

coup de voitures qui en étaient chargées. Les paysans murmuraient de ce que le magistrat les faisait attendre. Joseph II s'approche et veut connaître le motif des plaintes de ces braves gens. « Il y a long-temps que nous attendons, disent-ils, et nous avons huit lieues à faire pour retourner. Non-seulement c'est la vérité, ajouta le clerc du bailli, mais encore les habitans souffrent du retard de la distribution ». L'empereur était en petit uniforme, et le bailli en grande compagnie. Il entra et se fit annoncer par le clerc. Qui êtes-vous? demanda le magistrat. Lieutenant au service de sa majesté impériale, répliqua Joseph. — Que désirez-vous? — Que vous expédiez ces pauvres paysans qui attendent depuis bien du temps. — Qu'ils attendent encore. — Mais ils ont tant de chemin à faire, et ils ont déjà tant attendu. — Quel intérêt avez-vous à les renvoyer? — Celui de bien faire et d'être humain. — Je vous déclare que je sais ce que j'ai à faire. — Et moi je vous déclare que

ces blés ne vous regardent plus. — Mon ami, ajouta Joseph II en s'adressant au clerc qui l'avait annoncé, expédiez de suite ces bonnes gens ; vous êtes bailli : et vous, dit-il au magistrat en se faisant reconnaître, je vous casse.

*L'ordonnance de six mille francs.*

JOSEPH II, ou plutôt le comte de Falkenstein, entra dans un des plus beaux cafés de Paris, et demanda une tasse de chocolat. Ce prince, selon sa coutume, était vêtu avec la plus grande simplicité. Les garçons, jugeant de l'importance de sa pratique par son ajustement, crurent pouvoir se dispenser de le servir avec promptitude. Le comte de Falkenstein sort sans rien dire, et va dans un autre café, mais beaucoup moins beau que le premier. Il demande de même une tasse de chocolat. Le maître le prie poliment d'attendre un instant. Pendant qu'on prépare son déjeuner, l'empereur s'entretient

avec le maître du café ; et apercevant à côté de lui une jeune et jolie fille , il lui demande si elle lui appartient. Sur la réponse affirmative du limonadier , M. le comte de Falckenstein , après quelques complimens sur les grâces , la beauté de cette jeune personne , fait observer au père qu'elle est bonne à marier. Hélas ! oui , repart celui-ci ; mais , pour marier les filles , il faut de l'argent , et je ne suis pas riche. Si j'avais un millier d'écus à lui donner , j'aurais bien son affaire , mais il n'y faut point songer. . . . Le prince , après avoir pris son chocolat , paye et se fait apporter une plume , de l'encre. Il écrit , remet le papier à la jeune personne , et sort promptement. A peine est-il parti , on ouvre le papier , on lit. C'était une ordonnance de six mille francs à prendre sur le banquier du comte de Falckenstein à Paris , pour marier la jeune fille.

*Portrait.*

UN des officiers qui voyageaient avec Joseph II s'exprimait ainsi , en parlant de

la toilette, des plaisirs et de l'existence de ce souverain : Sa toilette est celle d'un soldat ; sa garde-robe, celle d'un sous-lieutenant ; sa récréation, le travail ; sa vie, le mouvement perpétuel.

« Je ne connais, disait l'empereur, que deux moyens de mener les militaires ; l'honnêteté et la fermeté ».

*Réponse d'un sage.*

QUELQUES courtisans se plaignaient à l'empereur de voir le peuple admis dans la belle promenade du Prater, qui, jusqu'alors, n'avait été ouverte que pour les nobles. « Eh ! Messieurs, leur répondit Joseph, s'il ne fallait fréquenter que ses égaux, je serais obligé d'habiter le caveau des Capucins où reposent mes ancêtres. J'aime les hommes parce qu'ils sont hommes ; je ne fais entre eux d'autre distinction, je n'ai pour eux d'autre préférence que celle due à leurs œuvres. Quiconque pense bien et agit honora-

» blement, a droit à mon estime : elle n'est  
» pas réservée pour ceux qui ne comptent  
» que des princes parmi leurs aïeux ».

*Justice et sévérité.*

DEUX scélérats accusent d'un crime inoui un secrétaire de la guerre. Cet infortuné est traîné en prison : il trouve les moyens de prouver son innocence et de confondre ses délateurs. Joseph, instruit de cette affaire, fait rendre la liberté à l'accusé, lui renvoie son épée, le nomme conseiller, et le lendemain, au jardin où il lui ordonne de se rendre, il le réhabilite publiquement : un de ses accusateurs est attaché pendant trois jours de marché avec l'écriteau de *menteur* et de *calomniateur*, et trente coups de bâton lui sont appliqués. C'est ainsi que la justice se rend chez les rois jaloux de la réputation de leurs sujets.

*Leçon pour les souverains.*

JOSEPH n'écoutait que la justice lorsqu'il s'agissait de nommer à quelque emploi ; les recommandations, le rang des personnages, n'étaient rien pour lui. Il répondit un jour à un seigneur qui sollicitait : « Je vous accor-  
» derais bien volontiers la place que vous  
» demandez , si je ne l'avais promise de-  
» puis long-temps à l'équité ».

*Observation de Métastase.*

MALGRÉ les fatigues du travail , Joseph ne céda au sommeil que malgré lui , et cependant jouissait d'une bonne santé. « Il a toujours l'air , disait Métastase , de congédier la maladie et le sommeil , comme s'il n'avait jamais le temps de les accueillir ».

*Le libelle.*

ON publiait contre Joseph un libelle où on le peignait sous les traits d'un tyran , et

cela à l'époque où ce souverain venait de permettre à ses sujets de passer d'un pays à l'autre sans entraves et sans payer aucune taxe. L'empereur ayant eu connaissance de ce pamphlet, se contenta de dire : « L'auteur » ne donne pas son livre à propos , et ce » qui me fâche le plus , c'est qu'il ne le » vendra pas ».

### *L'amour filial.*

JOSEPH II, après la mort de son père , écrivait en ces termes à ses sœurs : « Pardonnez , mes très-chères sœurs , si , dans l'excès de la douleur qui m'accable , et au milieu des occupations dont je me trouve chargé , je m'adresse à vous toutes à la fois. Nous venons d'être frappés du coup le plus funeste qui pût nous menacer : nous perdons le plus tendre des pères , le meilleur ami. Soumettez - vous à la Providence ; prions pour le repos de son âme , et redoublons d'attachement pour notre auguste



mère, le seul bien qui nous reste. Sa conservation fait mon principal soin dans cet affreux moment. Si toute l'amitié d'un frère qui ne saurait plus vous l'offrir, puisque vous la possédez depuis long-temps, peut vous être utile, ordonnez. Je vous embrasse toutes, et ne demande que de la compassion pour le plus malheureux des fils ». JOSEPH.

*L'incendie.*

LE feu avait pris aux remises du grand hôpital de Saint-Marc ; l'incendie était considérable ; les malheurs qui pouvaient en résulter faisaient frémir. A la première nouvelle de ce désastre, l'empereur se rend sur les lieux, anime tout le monde par sa présence et par son exemple. Toujours le premier aux endroits où le danger était le plus imminent, il contribue plus que personne à arrêter les progrès de la flamme, et ne quitte la place qu'après avoir ré-

pandit ses largesses sur les victimes de l'incendie.

*Bien des choses en peu de mots.*

QUELQUES seigneurs louaient beaucoup Joseph II sur sa bienfaisance et son empressement à voler au secours des malheureux, quelques périls qu'il y eût à courir. Ce prince leur répondit : « J'étais homme avant d'être empereur, et c'est ma plus excellente qualité ».

*Repartie ingénieuse.*

LORSQUE Joseph II fit un voyage en Prusse, Frédéric, le jour de son départ, voulut faire manœuvrer ses troupes devant lui. Joseph, enchanté de la rapidité, de la précision des mouvemens des soldats prussiens, partit pour son camp, et Frédéric prit le chemin de Breslau. Lors de cette séparation, les deux monarques eurent une contestation de politesse pour

savoir qui devait passer le premier. Joseph dit à Frédéric : « Si vous commencez à manœuvrer, il faudra que je cède ».

*Réflexion sensée.*

JOSEPH II avait un goût décidé pour la simplicité, et disait : « Une majesté est bien petite , quand elle a besoin d'une vaine parure pour lui servir de relief ».

*Les vrais savans et les beaux esprits.*

L'EMPEREUR encourageait les talens , et sous son règne on vit naître de toutes parts des ouvrages utiles : mais il ne pouvait souffrir ceux qui affectaient des prétentions ridicules. « Autant je hais les beaux esprits, disait-il, autant j'aime les vrais savans ».

*L'ouragan.*

UNE barque était prête à faire naufrage dans le Danube : les passagers effrayés, et

voyant approcher une mort certaine, levaient les mains au ciel, imploraient de prompts secours ; l'empereur accourt sur les bords du fleuve ; son cœur est déchiré à l'aspect du sort affreux qui menace ces infortunés ; il fait passer son humanité dans l'âme de ceux qui l'entourent ; le premier , il donne l'exemple d'un zèle héroïque , et bientôt les malheureux sont dérobés à la fureur des flots qui allaient les ensevelir à jamais.

*Respect au soldat.*

PENDANT son séjour à Mons , l'empereur assistant un matin à l'exercice des dragons , remarqua un officier qui traitait durement un soldat : « Monsieur, lui dit-il, vous oubliez qu'un soldat est un homme ainsi que vous ; qu'en cette qualité il est votre frère ainsi que le mien. Je ne veux pas qu'on maltraite sous prétexte de subordination ceux de mes sujets qui se sont voués au service de la patrie ».

*Enthousiasme.*

LORSQUE Joseph apprit les ravages exercés dans le Bannat (1), il rassembla ses troupes, et leur tint un discours sublime qui se termine ainsi : « Le sort de l'empire est entre vos mains, je marche à vôtre tête. Il ne faut pas songer à la retraite, il n'en est plus pour nous. Nous n'avons de choix qu'entre la mort et la victoire ». Son courage passe dans l'âme de tous ses soldats, qui s'écrient : « Conduis-nous, Joseph, toi qui es notre père ! nous voulons vivre, combattre et mourir pour toi ».

*La garde d'honneur.*

LORSQUE Joseph arriva à Namur, on lui donna une garde d'honneur : il ne voulut

(1) Le mot bannat vient de ce que les bans ou bannis étaient anciennement des gouverneurs de province qui relevaient de la couronne de Hongrie; ainsi bannat veut dire comté, gouvernement, principauté.

point l'accepter, et dit, à celui qui la commandait : « Mes véritables gardes sont mes sujets, l'amour de mon peuple fait ma sûreté ».

### *Haine aux flatteurs.*

LORS de l'avènement de Joseph II à l'empire, les poètes allemands, dans l'espoir d'obtenir des récompenses, adressèrent à ce prince des éloges outrés et capables de faire rougir l'homme le moins modeste. Un ministre protestant, qui voulait faire obtenir des pensions à plusieurs de ces gens de lettres, disait un jour au souverain, qui ne voulait pas lire les vers dont on l'accablait de toutes parts : « Sire, les poètes distribuent à leur gré des brevets d'immortalité, et souvent l'histoire se sert de ces matériaux ». « L'histoire, en ce cas, répondit l'empereur, n'est qu'un recueil de mensonges; le premier devoir d'un prince est de se connaître. Des éloges intéressés doivent le faire rougir. Des éloges payés

» sont une honte pour lui. Les lettres mé-  
» tent des encouragemens ; les adulateurs  
» ne méritent que le mépris. Tout homme  
» qui, dans quelque genre que ce soit, se  
» rendra utile à la société, aura droit à mes  
» bienfaits. Quant aux distributeurs d'en-  
» cens, je ne les payerai point pour distiller  
» un venin dont plus d'une tête s'est mal-  
» heureusement ressentie ».

*Bonheur imparfait.*

« LE sort des princes n'est pas si heureux  
» qu'on le pense, disait Joseph ; un souve-  
» rain ne peut se flatter de la plus grande fé-  
» licité qui soit réservée à l'homme, du  
» bonheur d'avoir un ami ».

*Pensée sublime.*

« LES heures ont beau se succéder, di-  
» sait Joseph, je n'en vois pas sur le cadran  
» dont je puisse disposer à mon gré : elles ap-  
» partiennent toutes à mes sujets ».

*Le souverain et le militaire.*

JOSEPH II allait fréquemment dans les casernes, voir comment ses soldats étaient traités. Il causait avec eux, et mangeait de leur pain; ce n'était pas un souverain, mais un brave militaire, qui, sans rien perdre de sa dignité, semblait être au milieu de ses camarades. Ce qui entretenait surtout l'enthousiasme des troupes pour ce prince, c'était son assiduité constante à partager leurs périls. « Si pendant la guerre je suis » mal à mon aise, disait un sergent des grenadiers, Joseph, quoiqu'empereur, n'est » pas mieux que moi. Sa couronne, au milieu d'un combat, attend une balle aussi bien que mon bonnet ».

*L'incendie.*

LE feu avait pris à un magasin de salpêtre; aussitôt les ordres sont donnés pour arrêter le cours de ce fléau dévastateur. Joseph II apprend cet événement; aussitôt il



se transporte aux lieux où le danger était le plus imminent. Déjà les murs croulaient de toutes parts ; de toutes parts les citoyens se précipitent sur les pas de l'empereur : lui-même, ce souverain, encourage, excite tout le monde ; il avance, il pénètre au milieu des flammes. Un de ses officiers l'arrête et lui représente qu'il s'expose trop : « Eh ! monsieur, lui répond Joseph II, ce n'est pas pour moi qu'il faut craindre, mais pour ces malheureux, qui vont être victimes de cet horrible incendie ».

### *Activité de Joseph II.*

JOSEPH II était tellement chargé d'affaires, que, voyant un jour arriver cinq courriers à la fois, il s'écria : « Je vois bien qu'il me faudra cesser de vivre pour que je puisse me reposer ».

On peut appliquer à ce prince l'épithaphe composée pour Charles XII.

*Hic stat qui nunquam stetit.*

*Façon de penser de Joseph II.*

Pour réussir auprès de moi, disait Joseph II, il faut être franc à la cour, sévère dans les camps, stoïque sans dureté, généreux, humain sans faiblesse, et s'acquérir par des actions vraiment grandes l'estime des ennemis.

*Le dénonciateur.*

LE taxateur de Balza ayant dissipé en folles dépenses les sommes qui se trouvaient dans sa caisse, se réfugia dans un couvent de Carmes, pour se soustraire au châtiment qu'il méritait. Le gardien de ce monastère l'accueille avec bonté, lui promet le secret le plus inviolable, et le lendemain, va tout révéler à l'empereur. Le silence du monarque, l'attention qu'il prêtait à tout ce qu'il disait, persuade aisément à cet homme vil qu'il a fait un coup de maître en trahissant le malheureux qui s'était confié à lui, et que le prince va le récom-

penser ; mais Joseph , après avoir jeté sur lui un regard dédaigneux , ne lui dit que ces mots : « Le coupable est votre ami , votre couvent est son asile . . . . et vous le découvrez » , . . . !

### *L'inondation.*

Si l'étude de l'histoire est utile , c'est surtout lorsqu'elle présente des anecdotes consolantes pour l'humanité , telle que *celle-ci*.

Dans le mois de février , les pluies abondantes qui étaient tombées pendant plusieurs jours , ayant fondu et détaché les glaçons qui couvraient le Danube , ils furent entraînés avec une telle rapidité , qu'ils renversèrent les trois ponts qui étaient jetés sur ce fleuve ; un quatrième pont , qui était construit sur le bras du fleuve qui sépare de Vienne le faubourg de Léopoldstadt , fut aussi emporté par la violence du courant ; les glaçons s'étant amoncelés , les eaux refluent de manière qu'une grande partie de ce

faubourg fut inondée. Aussitôt que Joseph II est instruit de cet accident, il monte à cheval, parcourt les endroits les plus exposés à l'inondation sur la rive droite du Danube ; ensuite, sans être effrayé du danger qu'il y avait à traverser le fleuve, il passe à l'autre rive sur une barque, et donne ses ordres pour la sûreté des malheureux habitans. C'est par des actions semblables qu'un prince mérite le nom de grand.

*Amour conjugal.*

L'ARCHIDUC disait, en parlant de son illustre épouse, Isabelle, infante de Parme :  
« Je souffre de n'avoir qu'un cœur à lui donner, tant je la trouve digne de mon estime et de mon amour ».

*Le puits.*

ON vint avertir Joseph que deux ouvriers, en creusant un puits dans un faubourg de Vienne, s'étaient ensevelis par l'é-

croulement des terres à plusieurs pieds de profondeur. Ce monarque se transporte aussitôt vers les lieux, donne des ordres pour qu'on travaille sans relâche à la délivrance de ces infortunés. Il encourage les travailleurs par des expressions pleines de bonté, consolant les épouses des deux malheureuses victimes par des largesses, surtout par l'espoir de leur rendre bientôt leurs maris vivans, ordonnant enfin qu'on vienne l'avertir à quelque heure que ce fût, quand on aurait terminé l'entreprise. Deux jours après, les ouvriers furent sauvés, rendus à leurs familles, et bénirent leur souverain.

*Moi et Frédéric.*

« FRÉDÉRIC, quand il s'agit de se battre, se lève toujours avant les autres, disait Joseph; mais il ne me trouvera jamais endormi ».

*Avantages de l'incognito.*

JOSEPH aimait à garder l'incognito , et le nom de Falckenstein , sous lequel il voyageait , lui plaisait infiniment. « Heureux nom , disait-il , et bien plus commode que celui de Majesté , en ce qu'il m'épargne bien des complimens aussi fastidieux que mensongers , et beaucoup de momens d'ennui » !

*Vérité.*

L'EMPEREUR , instruit que le capitain-pacha venait d'exercer des cruautés sur son bord , dit , dans l'excès de son indignation : « Ces monstres ne sont pas nés pour habiter l'Europe ».

*Amour de la patrie.*

JOSEPH , peu d'instans avant d'expirer , écrivit au prince de Kaunitz un billet ainsi conçu : « Je regrette de ne pouvoir plus

profiter de vos sages conseils ; je vous embrasse et vous recommande , en ce moment de danger , ma patrie , qui est ce que j'ai toujours eu de plus cher ».

. . . . .

~~~~~

---

## LÉOPOLD II.

**L**ES grandes entreprises ne peuvent être exécutées que par ceux qui les ont conçues. Léopold II le sentit, et abandonna tous les projets de son frère. Il borna ses soins à rétablir la paix au-dedans et au-dehors de ses états.

Ce prince, né à Vienne le 5 mars 1747, entra dans sa quarante-troisième année lorsqu'il monta sur le trône de ses pères.

La nouvelle de la mort de Joseph II lui fut portée dans le duché de Toscane, qui lui avait été légué par François I.<sup>er</sup>, et que, depuis vingt-cinq ans, il gouvernait avec une sagesse qui lui avait mérité une honorable distinction parmi les souverains de l'Europe.

La monarchie autrichienne était ébranlée jusqu'en ses fondemens ; elle semblait



devoir à jamais renoncer à la possession des provinces Beligues qui s'étaient érigées en république. La Haute et la Basse-Autriche élevaient de violentes réclamations. La révolte se manifestait de toutes parts. Les mécontents prétendaient que Joseph II ne s'étant pas fait couronner, la loi de succession au trône demeurait abrogée; que le droit héréditaire de Léopold était sans force, et que la nation ressaisissait le pouvoir de procéder à l'élection d'un monarque.

L'Europe n'offrait pas un aspect plus rassurant pour la maison d'Autriche; la Grande-Bretagne était alliée de la Prusse; déjà elle se préparait à reprendre son ancien ascendant sur le continent. Par *habitude* et par intérêt, le roi de Prusse, ennemi de la maison d'Autriche, tentait tous les moyens d'obtenir en Allemagne un pouvoir que Frédéric II avait eu l'art de conserver si long-temps. Il excitait l'insurrection dans toutes les parties des états autrichiens, alimentait les troubles des Pays-Bas; enfin il

allait recourir aux armes pour mettre à exécution les projets qu'il avait conçus pour l'agrandissement de ses domaines.

Au milieu de tant d'événemens qui menaçaient l'empire d'une chute prochaine, Léopold n'avait d'autre alliée que la Russie; mais, forcée de soutenir la guerre contre les Turcs, cette puissance ne pouvait offrir au successeur de Joseph II aucuns secours ni en troupes, ni en argent. La révolution française faisait chaque jour des progrès, et les efforts du parti dominant tendaient à réunir à la France les riches provinces de la Belgique.

Telle était la situation pénible et difficile où se trouvait Léopold. Du gouvernement du duché de Toscane, où quelques réglemens, quelques lois sages avaient fait bénir son nom et révéler son pouvoir, les destins l'appelaient à régner sur un empire épuisé, auquel une révolution subite avait enlevé ses plus riches provinces, qu'agitaient sans relâche des divisions intestines,

et engagé au-dehors dans une guerre dont l'issue pouvait être funeste.

Les habitans de la capitale étaient divisés d'opinion sur ce nouveau monarque ; les premiers ordres de l'état craignaient que ce prince n'introduisît de nouvelles réformes, enfin ne suivît l'exemple de Joseph II ; mais le plus grand nombre des citoyens qui connaissaient son amour pour la justice, l'ordre et la paix, sa constante sollicitude pour le bonheur de ses sujets, sachant surtout qu'il avait désapprouvé plusieurs des innovations de son frère, désiraient vivement qu'il vînt s'asseoir sur le trône.

Léopold s'achemina aussitôt vers la capitale de ses nouvelles possessions. Sur la route il accueillit avec bonté les nombreuses députations qui lui furent envoyées de toutes les parties de ses états. Les nobles et le clergé, qui les composaient, avaient réfléchi sur la conduite qu'ils venaient de tenir. La révolution qui s'opérait en France leur ouvrait les yeux. Ils voyaient que, renversant

le trône, ils perdaient un appui sans lequel ils devaient eux-mêmes bientôt succomber.

Les craintes, les alarmes qu'on avait conçues furent bientôt dissipées; la douceur, la sagesse du nouveau monarque lui gagnèrent tous les cœurs, et l'on entrevit l'aurore d'un règne que la bienfaisance, l'amour de la vérité, et surtout la distribution d'une justice impartiale, devaient faire chérir.

Léopold, en arrivant à Vienne, s'empressa d'ôter tout prétexte au mécontentement, en rétablissant l'ancien système de gouvernement, en abrogeant tous les édits de son frère, à l'exception de celui sur la tolérance, qui, loin d'être confondu avec les autres, reçut au contraire la plus grande exécution.

Tous les états héréditaires, à l'exception de la Hongrie et des Pays-Bas, furent contenus par cette sage mesure, et permirent à Léopold de s'occuper des affaires extérieures qui réclamaient tous ses soins. Joseph II avait rendu le dernier soupir au

bruit des victoires remportées par ses légions. La Prusse, alarmée de ces succès, s'était liguée avec l'Angleterre pour s'opposer à l'agrandissement de l'Autriche, et soutenir l'empire ottoman. Léopold offrit d'abandonner toutes les conquêtes de son frère, et de remettre les choses au même état où elles étaient avant la guerre. De semblables offres ne pouvaient donner lieu à de longues discussions, et la paix fut signée à Szistove le 4 août.

Le rétablissement de la bonne intelligence avec la Prusse fut suivi de l'élection de Léopold, qui fut nommé empereur à l'unanimité des suffrages, le 30 septembre. Ce prince fit son entrée solennelle à Francfort le 4 octobre, et le 9 il fut couronné par l'électeur de Mayence.

L'empereur, libre des soins du dehors, tourna ses regards vers deux états qui n'étaient pas encore rentrés dans le devoir. Il commença par la Hongrie, dont il convoqua la diète pour son couronnement. Cette

assemblée, sûre de l'avoir contraint à révoquer les édits du dernier règne, voulut mettre en question le droit d'hérédité de la maison d'Autriche. Elle prétendit changer la formule du serment, arracher de nouvelles concessions, et obtenir la révocation de divers privilèges accordés à ceux qui ne professaient pas la religion catholique. Léopold fit remettre à la diète un rescrit dans lequel il déclara qu'il conserverait dans toute son intégrité la constitution du royaume, comme son aïeul et sa mère l'avaient maintenue, et telle qu'elle l'était par la pragmatique sanction, dans l'espoir que les états s'y conformeront aussi (par cette constitution, la puissance législative lui était remise conjointement avec la diète); mais que seul il était chargé de la puissance exécutive et du pouvoir judiciaire, ainsi que de la distribution des emplois et des grâces; qu'il s'en tiendrait à la pragmatique sanction; que jamais il ne permettrait qu'on mît en question le droit de

succession, qui n'appartenait qu'à lui et à ses héritiers; que jamais il ne souffrirait la moindre innovation dans l'exercice de la puissance exécutive, et ne consentirait à la violation des privilèges accordés aux non catholiques.

Une déclaration aussi ferme, l'approche de soixante mille hommes de troupes qui s'avancèrent, la conclusion de la paix de de Szistove, qui ôtait aux mécontents tout espoir d'être secourus par la Prusse et par la Porte, forcèrent la diète à renoncer à ses prétentions.

Ce fut en vain que les états proposèrent quelques modifications aux offres qu'ils avaient faites; Léopold fut inébranlable, et ne consentit à recevoir la couronne qu'aux mêmes conditions que Charles vi et Marie-Thérèse. Il voulut que son couronnement se fit dans la ville de Presbourg, et non dans celle de Bude.

En conséquence de cet ordre, les ornements royaux furent envoyés à Presbourg;

les états s'y rendirent, et, le 3 novembre, Léopold y entra solennellement, entouré de cinq de ses fils. Sa présence ranima le courage, et combla les vœux de ceux qui lui étaient restés fidèles; et ses ennemis n'osèrent pas murmurer.

Le 15 novembre 1790, Léopold fut couronné dans la ville de Presbourg, où le 3 il avait fait son entrée. La couronne lui fut remise par l'un de ses fils, l'archiduc Léopold-Alexandre, que, sur sa présentation, la diète avait choisi pour remplir la place de grand palatin, vacante par la mort du prince Destherazzi. Ayant fait des remerciemens au roi à la tête des états, Léopold lui adressa ce discours noble et touchant : « Les devoirs du palatin sont déterminés par les lois du royaume. Je vous ordonne, comme votre père et votre roi, de ne jamais vous en écarter même par zèle, et particulièrement pour ma personne. Je déclare, en présence de ces fidèles états, que je jugerai de votre tendresse filiale par la ma-



nière dont vous vous acquitterez des obligations qui viennent de vous être imposées. » Puis s'adressant aux états, Léopold leur dit : « Je vous donne mon fils comme un gage de mon attachement pour vous ; je vous le donne pour être un digne médiateur entre nous , et pour entretenir l'affection que nous avons réciproquement conçue. »

Les états, qui n'avaient pas entendu ces discours sans le plus grand attendrissement, ordonnèrent qu'ils fussent transcrits sur les registres publics ; pour servir de pendant à l'exhortation que le saint roi de Hongrie , Étienne, avait adressée à ses fils.

Le jour de son couronnement , Léopold acheva de désarmer tous les Hongrois par un nouveau témoignage de son désir de concilier leur amour : après avoir dîné en public, il se leva et annonça qu'il consentait à ce qu'on promulgât une loi par laquelle ses successeurs au trône de Hongrie fussent obligés de ne pas différer de plus de six mois après leur avènement la cérémonie de leur

couronnement. Cette déclaration excita une joie d'autant plus grande, qu'elle était moins attendue. L'enthousiasme fut général, et la diète porta le don ordinaire de cent mille florins à deux cent vingt-cinq mille. « Que les espérances de votre auguste maison se raniment, dit le primat à Léopold, que vos armées se réjouissent, et que vos ennemis tremblent; le peuple hongrois ne fait qu'un avec son roi, et le roi ne fait qu'un avec son peuple ».

La conquête des Pays-Bas ne donna que peu de peine à Léopold. Les Belges s'étaient soulevés pour la conservation d'une constitution sous l'empire de laquelle ils étaient parvenus au plus haut degré de splendeur; mais à peine eurent-ils méconnu le pouvoir suprême, qui, comme la clef de la voûte, maintenait toutes les parties de l'édifice dans la place qu'elles devaient occuper, qu'il n'y eut plus que confusion et désordre. Les armées de Léopold n'eurent donc qu'à se présenter pour entrer dans un pays où elles étaient appelées par tous les

gens sages qui , pleins de confiance dans sa magnanimité, dans ses promesses, soupiraient après le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Leurs espérances se réalisèrent.

Léopold commençait à peine à recueillir le fruit de sa sagesse et de sa modération , lorsque de nouveaux sujets d'inquiétude vinrent l'assaillir. La révolution française prenait tous les jours un caractère plus grave : les nombreux mécontents qu'elle engendrait, imaginèrent de se rassembler dans l'électorat de Trèves et de menacer leur patrie d'y rentrer à main armée. Le parti dominant demanda hautement leur dispersion : Léopold l'ordonna ; mais en même temps, effrayé des progrès des idées révolutionnaires , et redoutant leur propagation, il résolut de se concerter avec le roi de Prusse pour garantir l'Allemagne. Ces deux souverains eurent, au château de Pilnitz, en Saxe, une entrevue qui excita les plaintes les plus amères de la part de l'assemblée nationale de France ; et la guerre était sur le point

d'éclater, lorsqu'en trois jours de maladie Léopold descendit au tombeau, le 27 février 1792.

Ce monarque, qui s'était fait connaître plutôt comme grand-duc de Toscane que comme souverain des états autrichiens et empereur d'Allemagne, fut digne de l'admiration et de l'amour de ses sujets; son siècle honora ses vertus, la postérité conservera avec soin la mémoire de son règne. Quels éloges en effet ne mérite pas un souverain qui, dans le court espace d'une année, a délivré ses sujets d'une guerre étrangère, a calmé les troubles intérieurs qui agitaient ses états, détruit une ligue élevée contre l'indépendance de sa maison, et affermi un trône chancelant !

Léopold épousa en 1765, n'étant alors que grand-duc de Toscane, Marie-Louise, fille de Charles III, roi d'Espagne. La mort de ce prince fit une telle impression sur cette femme aimable, qu'elle descendit dans la tombe trois mois après lui.

Les enfans de Léopold furent au nom-

bre de seize : deux seuls n'ont pas survécu à leur mère.

François, fils aîné de Léopold et de Marie-Louise, vint au monde en 1768. Ce prince avait atteint sa vingt-cinquième année lorsque la mort de son père le fit monter sur le trône impérial.

Son second fils, Léopold-Ferdinand-Joseph, reçut en partage le grand-duché de Toscane, que les armées françaises lui enlevèrent, et en indemnité duquel il reçut l'électorat de Saltzbourg, puis l'évêché (grand-duché) de Wurtzbourg.

Charles fut le troisième fils de l'empereur : son mérite a trop acquis de célébrité, pour qu'il soit nécessaire d'entreprendre de faire ici l'éloge de ce grand capitaine.

Léopold - Alexandre, quatrième fils de Léopold, porté au palatinat de Hongrie, eut pour successeur dans cette dignité, Maximilien-Joseph.

Ses autres fils sont : Joseph - Antoine, Jean-Reinier, Louis et Rodolphe.

Les filles, Marie-Thérèse, Marie-Anne , Marie-Clémentine et Marie-Amélie.

D'autres traceront le tableau du règne de François II, et ce règne , tout nous l'annonce, ne sera pas le moins brillant, le moins digne de figurer dans les annales de la maison d'Autriche et de l'Europe. Riche des vertus de ses ancêtres , de leurs rares talens, François est chéri de l'Allemagne : déjà des institutions sages , des événemens de la plus haute importance , des traités célèbres, ont signalé la domination de ce monarque, et l'alliance illustre qu'il vient de faire avec le héros du siècle, en plaçant, sous les traits de sa fille chérie , de Marie-Louise , les vertus et les grâces sur le trône de France, promet à l'Allemagne de brillantes et paisibles destinées , et à notre patrie un bonheur durable.

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

|                                                                      | PAGE |
|----------------------------------------------------------------------|------|
| RÈGNE DE FERDINAND II. . . . .                                       | I    |
| Modération dans la victoire. . . . .                                 | 33   |
| Le comte de Tilly. . . . .                                           | 34   |
| Réponse admirable. . . . .                                           | 37   |
| Waldstein. . . . .                                                   | 38   |
| RÈGNE DE FERDINAND III. . . . .                                      | 46   |
| Le général Mercy. . . . .                                            | 58   |
| Gallas. . . . .                                                      | 59   |
| Picolomini. . . . .                                                  | 16.  |
| Montécuculli. . . . .                                                | 60   |
| Confiance d'un héros dans son courage. . . . .                       | 16.  |
| RÈGNE DE LÉOPOLD I <sup>er</sup> . . . . .                           | 62   |
| Sang-froid. . . . .                                                  | 93   |
| Charles v. . . . .                                                   | 95   |
| Justice rendue à un grand guerrier par un<br>grand monarque. . . . . | 96   |
| Force d'un grand exemple. . . . .                                    | 97   |
| Le prince Eugène. . . . .                                            | 98   |
| Sang-froid. . . . .                                                  | 101  |
| Réponse judicieuse. . . . .                                          | 104  |
| Le guerrier ne voit que la victoire. . . . .                         | 105  |
| Justice rendue à son rival. . . . .                                  | 16.  |
| Éloge du soldat français. . . . .                                    | 106  |
| Modestie du héros. . . . .                                           | 16.  |
| Fidélité à son souverain. . . . .                                    | 107  |
| Ses adieux à Villars. . . . .                                        | 108  |
| Pensée bien juste. . . . .                                           | 16.  |



|                                                                     | PAGE       |
|---------------------------------------------------------------------|------------|
| Paroles du roi de Prusse à Eugène. . . . .                          | 109        |
| Pensées sur divers objets , sur différens per-<br>sonnages. . . . . | <i>Ib.</i> |
| RÈGNE DE JOSEPH I <sup>er</sup> . . . . .                           | 113        |
| Attachement pour ses maîtres. . . . .                               | 127        |
| Le siège de Landau. . . . .                                         | 128        |
| Belle réponse à M. de Mélac. . . . .                                | 129        |
| Labadie. . . . .                                                    | <i>Ib.</i> |
| Aversion de Joseph I <sup>er</sup> . pour les éloges. . . . .       | 130        |
| RÈGNE DE CHARLES VI. . . . .                                        | 131        |
| RÈGNE DE MARIE-THÉRÈSE. . . . .                                     | 174        |
| Le baron de Laudhon , ou Loudon. . . . .                            | 251        |
| Le comte de Daun. . . . .                                           | 253        |
| Maximilien de Brown. . . . .                                        | 255        |
| Courage et grandeur d'âme. . . . .                                  | 256        |
| Réponse admirable. . . . .                                          | 257        |
| Conseils à ses enfans. . . . .                                      | 258        |
| La gageure. . . . .                                                 | <i>Ib.</i> |
| La visite dans la chaumière. . . . .                                | 261        |
| Le testament. . . . .                                               | 262        |
| Générosité. . . . .                                                 | <i>Ib.</i> |
| La fête de l'inoculation. . . . .                                   | 263        |
| Dernières paroles. . . . .                                          | 265        |
| L'enfant annonce déjà la grande reine. . . . .                      | 266        |
| L'amour filial récompensé. . . . .                                  | 267        |
| Nobles loisirs. . . . .                                             | 268        |
| Marie-Thérèse jugée par son peuple. . . . .                         | 269        |
| Véritable amour pour son peuple. . . . .                            | <i>Ib.</i> |
| Derniers momens. . . . .                                            | <i>Ib.</i> |
| RÈGNE DE JOSEPH II. . . . .                                         | 271        |
| Le comte de Lascy. . . . .                                          | 309        |
| Wurmser. . . . .                                                    | 310        |
| Le prince de Cobourg. . . . .                                       | 311        |
| Le comte d'Addick. . . . .                                          | <i>Ib.</i> |

# DES MATIÈRES.

387

PAGE

|                                           |            |
|-------------------------------------------|------------|
| Le prince de Kaunitz. . . . .             | 311        |
| Le médecin supposé. . . . .               | 315        |
| La curiosité du cœur. . . . .             | 317        |
| Testament de Joseph II. . . . .           | 318        |
| La rencontre au parc de Schoenbrunn. . .  | 319        |
| Affaires et plaisirs. . . . .             | 324        |
| Le soldat aveugle. . . . .                | 325        |
| Le bois mort. . . . .                     | 326        |
| La lettre de recommandation. . . . .      | 327        |
| Les onze enfans. . . . .                  | 330        |
| L'empereur et le jardinier. . . . .       | 331        |
| Le jeune soldat. . . . .                  | 332        |
| Défiance de soi-même et modestie. . .     | 333        |
| Plaisanterie. . . . .                     | <i>Ib.</i> |
| Le parapluie. . . . .                     | 334        |
| Réplique ingénieuse. . . . .              | <i>Ib.</i> |
| Éloge de Maurice. . . . .                 | 335        |
| Réflexion sublime. . . . .                | <i>Ib.</i> |
| Le sourire éloquent. . . . .              | 336        |
| Le baptême. . . . .                       | 337        |
| Le tanneur. . . . .                       | 338        |
| L'École militaire et les Invalides. . . . | 339        |
| Réflexion ingénieuse. . . . .             | <i>Ib.</i> |
| Respect, honneur au talent utile. . . .   | 340        |
| Éloge de Henri IV. . . . .                | <i>Ib.</i> |
| Éloge de Turenne. . . . .                 | 341        |
| Vérité frappante. . . . .                 | <i>Ib.</i> |
| Éloge original, mais parfait. . . . .     | 342        |
| Pensée sur les flatteurs. . . . .         | <i>Ib.</i> |
| Le bigame. . . . .                        | 343        |
| Il faut prêcher d'exemple. . . . .        | 346        |
| Le nouveau bailli. . . . .                | <i>Ib.</i> |
| L'ordonnance de six mille francs. . . .   | 348        |
| Portrait. . . . .                         | 349        |

|                                                | PAGE       |
|------------------------------------------------|------------|
| Réponse d'un sage. . . . .                     | 350        |
| Justice et sévérité. . . . .                   | 351        |
| Leçon pour les souverains. . . . .             | 352        |
| Observation de Métastase. . . . .              | <i>Ib.</i> |
| Le libelle. . . . .                            | <i>Ib.</i> |
| L'amour filial. . . . .                        | 353        |
| L'incendie. . . . .                            | 354        |
| Bien des choses en peu de mots. . . . .        | 355        |
| Repartie ingénieuse. . . . .                   | <i>Ib.</i> |
| Réflexion sensée. . . . .                      | 356        |
| Les vrais savans et les beaux esprits. . . . . | <i>Ib.</i> |
| L'ouragan. . . . .                             | <i>Ib.</i> |
| Respect au soldat. . . . .                     | 357        |
| Enthousiasme. . . . .                          | 358        |
| La garde d'honneur. . . . .                    | <i>Ib.</i> |
| Haine aux flatteurs. . . . .                   | 359        |
| Bonheur imparfait. . . . .                     | 360        |
| Pensée sublime. . . . .                        | <i>Ib.</i> |
| Le souverain et le militaire. . . . .          | 361        |
| L'incendie. . . . .                            | <i>Ib.</i> |
| Activité de Joseph II. . . . .                 | 362        |
| Façon de penser de Joseph II. . . . .          | 363        |
| Le dénonciateur. . . . .                       | <i>Ib.</i> |
| L'inondation. . . . .                          | 364        |
| Amour conjugal. . . . .                        | 365        |
| Le puits. . . . .                              | <i>Ib.</i> |
| Moi et Frédéric. . . . .                       | 366        |
| Avantages de l'incognito. . . . .              | 367        |
| Vérité. . . . .                                | <i>Ib.</i> |
| Amour de la patrie. . . . .                    | <i>Ib.</i> |
| RÈGNE DE LÉOPOLD II. . . . .                   | 369        |

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

## EXTRAIT

### DU CATALOGUE DE DELAUNAY.

**C**ours de Déclamation prononcé à l'Athénée de Paris, par J.-M. Larive, lecteur de Sa Majesté la reine d'Espagne, correspondant de l'Institut de France, *tomes deuxième, troisième et dernier*, pour servir de complément à son premier Cours; deux volumes in-8°. de 770 pages, bien imprimés sur beau papier de Buges. 10 fr.

Et franc de port, par la poste. 12 fr. 50 c.

*P. S.* Il reste encore quelques exemplaires du premier volume formant le premier Cours, mais qui ne se vend plus qu'avec les deux derniers. Prix des trois volumes in-8°. de 1120 pages, bien imprimés. 15 fr.

Et par la poste. 19 fr.

**GÉO-CHRONOLOGIE** de l'Europe, ou Abrégé de Géographie et d'Histoire des divers empires, royaumes et états de cette partie du monde; comprenant leur situation, étendue, limites, division civile, montagnes, rivières, lacs, baies, etc., histoire naturelle, habitans primitifs, population, mœurs et usages, forme de gouvernement, forces militaires, religion de l'état, langue, littérature, sciences et arts, commerce et manufactures; avec un Tableau analytique de Chronologie et d'Histoire, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à ce jour; par J. Aspin: enrichie d'une Cartecoloriée d'Europe (par Wauthier), dans laquelle sont gravées les successions chronologiques des souverains de divers états, avec les dates de leurs règnes, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle; traduit de l'anglais sur la dernière édition, considérablement augmentée: par N. B. D. V.. 7 fr. 50 c.

**ŒUVRES** complètes de Ducloux, historiographe de France, secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de celle des Inscriptions et Belles-Lettres; recueillies pour la première fois, revues et corrigées sur les manuscrits de l'auteur; précédées d'une Notice historique et littéraire, ornée de six portraits, et dans lesquelles se trouvent plusieurs écrits inédits, notamment des *Mémoires* sur sa vie, des *Considérations sur le goût*, des *Fragmens historiques* qui

devaient faire partie des *Mémoires secrets*, etc., etc. 10 vol. in-8°, beau papier, bien imprimés. 40 fr.

Les mêmes, papier vélin. 80 fr.

**FLORE** (12) littéraire, ou Recueil de bouquets, compliments et madrigaux pour le jour de l'an, les fêtes, naissances, mariages, anniversaires, etc.; choisis dans les opuscules de nos meilleurs poètes de société, tant anciens que modernes, et présentés à la reconnaissance et à l'amitié, comme des modèles de sentiment et de galanterie française. 1 vol. in-18. 10 fr.

**PARNASSE** (1e) du Sentiment, ou Calendrier des bonheurs de l'amour et de l'amitié : recueil inédit de bouquets et compliments, rédigés mois par mois, et pour chaque jour de l'année, dans l'ordre établi par le calendrier grégorien, contenant plus de quatre cents sujets de vœux, pour le jour de l'an, les fêtes, les mariages, les anniversaires, et généralement toutes les occasions qui se présentent de fêter ses parents, amis, époux et bienfaiteurs; 1 vol. in-18 de 400 pages, bien imprimé en petit-texte; broché. 2 fr.

**LE ROLLIN** de la Jeunesse, ou Morceaux choisis des histoires ancienne et romaine, précédés d'un *Abbrégé de la Vie* de Rollin, et accompagnés de courtes réflexions; par un ancien maître-ès-arts, 2 vol. in-12, ornés de grav. 6 fr.

**VIE** privée, politique et militaire du prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II; 1 vol. in-8°. de 360 pages, imprimé sur beau papier carré fin, en caractères cicéro neuf, orné de son portrait, très-bien gravé par Roger. 5 fr.

Le même, papier vélin. 10 fr.

**VIE** militaire de J. Lannes, duc de Montebello, par Périn, 1 vol. in-8°. 3 fr.

**MAISON** des Champs, poème, par M. Campenon; 1 vol. grand in-18, orné d'une jolie gravure. 3 fr.

**ENFANT** (l') prodigue, poème en quatre chants, par M. Campenon, auteur de la *Maison des Champs*; 1 vol. in-8°, bien imprimé, beau papier. 5 fr.

**BARÈME** (nouveau), ou Tables de réduction des monnaies et mesures anciennes en monnaies et mesures nouvelles analogues; ouvrage utile aux notaires, propriétaires, hommes de loi, huissiers, arpenteurs et marchands de toute classe; par A. J. de S. 1 vol. in-18. 75 cent.

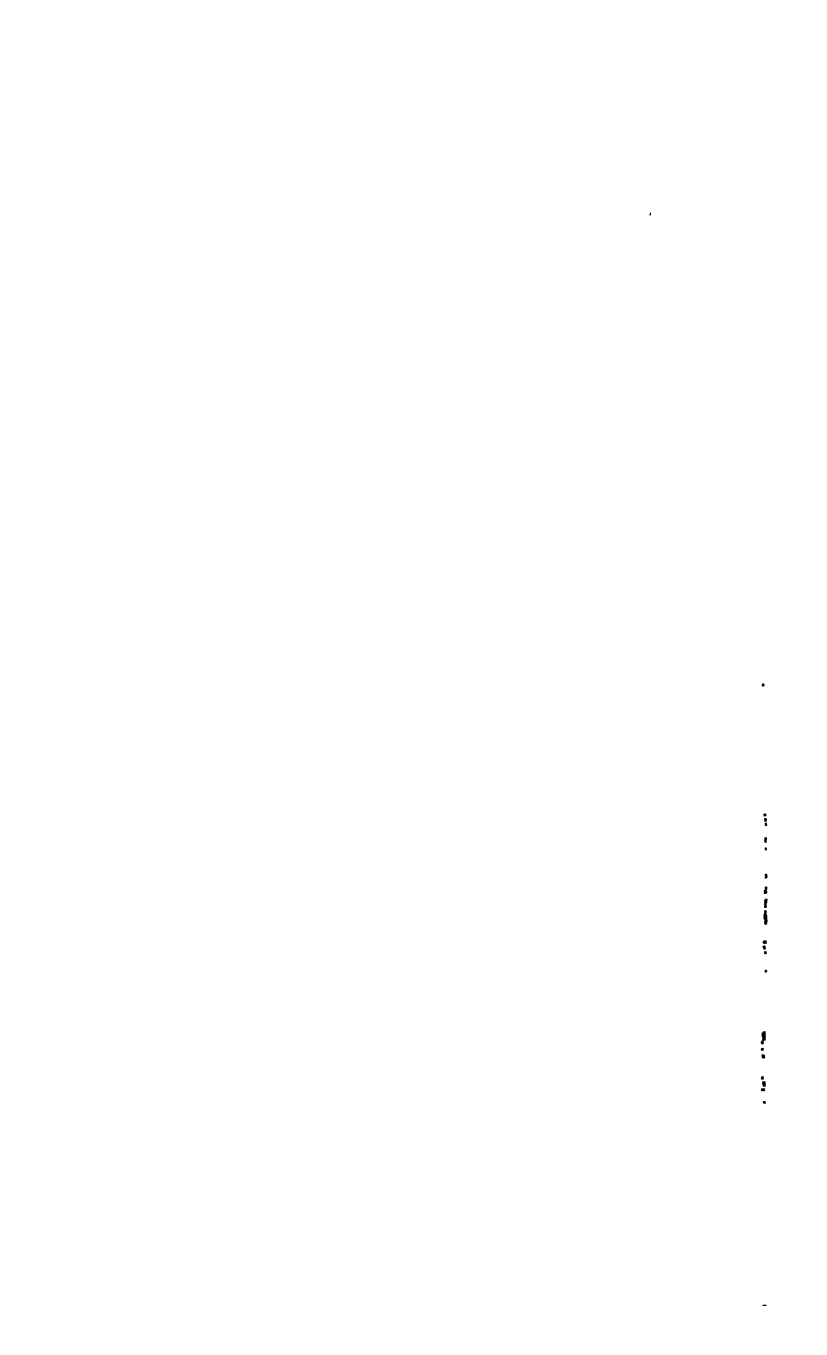
**TABLEAU** élémentaire d'histoire naturelle, contenant les trois règnes de la nature, par Charles Chaisneau; 1 vol. grand in-4°. 15 fr.

115

73

Hm.











APR 21 1943

